

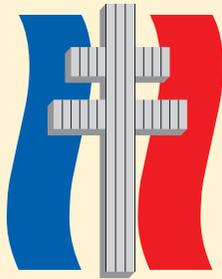
Fondation de la France Libre



Philippe de Gaulle
1921 - 2024

Numéro
91

Sommaire



Revue d'information
trimestrielle de la
Fondation de la
France Libre
Parution : Juin 2024
Numéro 91

En couverture :

*EV Philippe de Gaulle sur la vedette
lance-torpilles 96, Weymouth,
janvier 1943 (coll. FFL)*

© Fondation de la France Libre

La Vie de la Fondation

Le mot du président	1
Une nouvelle délégation thématique à la Fondation	1
Les conférences de la Fondation	2

Histoire

Philippe de Gaulle : De Colombey au Mississippi (1939-1945)	4
Parcours d'un FNFL : Le <i>Journal de guerre</i> de Célestin Mével. 18 juin 1940-29 juillet 1941 (Deuxième partie)	11
Ceux du Dunkerquois à Bir-Hakeim (26 mai-10 juin 1942)	18
Le lieutenant Paul-Jean Roquère (1916-1943) : Cet illustre Compagnon des FAFL sorti de l'oubli	22
Joseph Darchen : Français Libre et motocycliste dans la 2 ^e DB	24

Culture

Carnet

Dans les délégations

N° commission paritaire : 0227 A 05624
N° ISSN : 1630-5078
Reconnue d'utilité publique (Décret du 16 juin 1994)
RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ :
16, cour des Petites-Écuries - 75010 Paris
Tél. : 01 53 62 81 82 - Fax : 01 53 62 81 80
E-mail : jerome.maubec@france-libre.net
VERSEMENTS : CCP Fondation de la France Libre
Paris CCP La Source 42495 11 Z
Prix au N° : 7,50 Euros
Abonnement annuel : 30 Euros

*Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication -
loi du 11 mars 1957 - sans autorisation de l'éditeur.*

MISE EN PAGE, IMPRESSION, ROUTAGE :
Imprimerie : db PRINT 03 20 28 83 20
dépôt légal 2^e trimestre 2024
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Général Robert BRESSE
RÉDACTEUR EN CHEF : Jérôme MAUBEC
CONCEPTION GRAPHIQUE : db PRINT

VIE DE LA FONDATION

Le mot du président



La célébration du 80^e anniversaire de la Libération avance, même si elle est un peu occultée par l'imminence de l'ouverture des Jeux olympiques d'été. J'insiste sur la nécessité de concentrer notre action sur des projets particuliers, localisés, en laissant aux opérateurs publics l'organisation des grandes célébrations, ainsi que sur le CNRD.

Par ailleurs, les travaux relatifs au projet de création d'une Fondation abritante progressent. Les deux Fondations porteuses (Résistance et France Libre) élaborent une structure susceptible d'abriter, par la suite, toutes les fondations mémorielles

relatives à la Seconde Guerre mondiale, comme d'absorber les associations relatives à la période.

Lorsque les statuts de cette Fondation abritante auront été validés par le Conseil d'État - et cela prendra plusieurs années - la Fondation de la Résistance et la Fondation de la France Libre se dissoudront en son sein, mais leurs noms seront conservés dans la nouvelle titulature. Les délégations, tant thématiques que locales, seront conservées, ainsi que le principe de la Convention Nationale des délégués et participants.

Il reste naturellement quelques aspérités à aplanir et problèmes à résoudre mais les choses avancent bien et seront présentées en juin aux deux conseils d'administration puis, au deuxième semestre, à nos délégués lors de la réunion annuelle.

Général Robert Bresse

Une nouvelle délégation thématique à la Fondation



La secrétaire d'Etat Patricia Mirallès saluant Cécile Beresnikoff, accompagnée par Marie Dewavrin au second plan (coll. Marie Dewavrin)

et Dewavrin ont remis au Service Historique de la Défense, à Vincennes, les archives d'Alexandre Beresnikoff, *alias* Corvisart, et d'André Dewavrin, *alias* Passy. Cette cérémonie a été présidée par la Secrétaire d'État chargée des Anciens combattants et de la Mémoire, Patricia Mirallès.

Par ailleurs, le mercredi 22 mai, Yaël Braun-Pivet, Présidente de l'Assemblée nationale, a inauguré, en présence des membres de la délégation thématique, l'exposition « Les Plans secrets du Débarquement » dans la Salle des pas perdus, au Palais-Bourbon. Cette exposition propose de mettre en avant des documents issus des archives du colonel Passy.

En cette année commémorative du 80^e anniversaire des débarquements et de la Libération, la Fondation de la France Libre a officialisé la naissance d'une sixième délégation thématique dédiée au Bureau central de renseignements et d'action (BCRA). Cette délégation est menée par Marie Dewavrin, petite-fille du colonel Passy, et réunie déjà Sylvie Pierre-Brossolette (petite-fille de Pierre Brossolette), Claude Crémieux-Brilhac, Cécile Beresnikoff (arrière-petite-fille d'Alexandre Beresnikoff, *alias* Corvisart), Renée Michelangeli-Peretti (fille d'Achille Peretti) et Clotilde de Fouchécour (petite-fille de Louis Armand).

Le 9 avril 2024, les familles Beresnikoff



Exposition « Les Plans secrets du Débarquement » au Palais Bourbon (coll. Jérôme Maubec)

VIE DE LA FONDATION

Les conférences de la Fondation

Henri Frenay au général de Gaulle

Mercredi 13 mars 2024, Robert Belot, professeur d'histoire contemporaine à l'Université Jean Monnet à Saint-Etienne, où il dirige le département des Patrimoines culturels, titulaire de la Chaire européenne Jean Monnet « Europa », et membre du conseil scientifique de la Fondation de la France Libre, est venu présenter son dernier ouvrage *Henri Frenay au général de Gaulle. Lettres et rapports sur la Résistance et l'Europe (1942-1953)* (Presse Fédéraliste, 2023). Ce livre a été financé par des fonds européens et est, avant tout, un livre de documents. Pour Robert Belot, il est essentiel de montrer les documents, les archives pour que le lecteur comprenne le travail de l'historien, mais aussi pour mieux analyser le combat de la Résistance et des relations entre Résistance intérieure et extérieure.

La conférence a été l'occasion de revenir sur la vie d'Henri Frenay (1905-1988), Compagnon de la Libération, héros de la Résistance, mais aussi héraut de l'Europe unie, qui avait compris que pour qu'il y ait la paix, il fallait unifier les États.

Aujourd'hui encore, nous pouvons observer le préjugé, dans le débat public, qui dit qu'Henri Frenay était d'extrême-droite, mais cela est faux. Frenay vient de la droite nationaliste, issu d'une famille bourgeoise catholique, mais vite extrait de ce milieu. Dès les années 1930, Frenay rencontre Berty Albrecht, née en 1893, figure de l'antifascisme. Il estime que sans cette rencontre, son existence aurait été tout autre. À la fin des années 1930, il souhaite étudier le phénomène nazi et voit que c'est une guerre de civilisation. Son idée d'Europe vient de là. L'engagement résistant se prépare donc dès l'avant-guerre.

En décembre 1940, Frenay est le chef de la garnison à Marseille. Il organise notamment la visite du maréchal Pétain, en décembre 1940, et constate l'engouement suscité par la venue du



Robert Belot et Christophe Bayard avec les ouvrages consacrés à Henri Frenay et au général de Gaulle (coll. Christophe Bayard)

maréchal. Il constate que les Français sont attachés à la figure de Pétain. Pour lui, si son mouvement veut se développer, il ne faut pas qu'il ait une position de front anti-vichyste, au risque de se mettre à dos la population. Mais il serait erroné de dire que Frenay était pétainiste.

Au sein d'une Résistance qui n'est pas unifiée, Henri Frenay a inventé, selon l'expression du colonel Passy, la « cellule mère de la Résistance ». Il a pensé tout une « contre-société », avec un maillage départemental et régional, qui a permis de travailler sur l'unification de la Résistance intérieure non communiste. Dans cette création, Berty Albrecht a joué un rôle majeur. Le lien Frenay – Moulin se fait pour la première fois à partir d'août 1941, à Marseille. Frenay est sous le charme de l'ancien préfet et annonce qu'il faut absolument avoir un contact avec le général de Gaulle. Le premier résistant avec qui s'entretient Moulin, lors de son retour en janvier 1942, est Frenay.

Lorsque le général Giraud s'évade d'Allemagne, en avril 1942, l'évènement est accueilli de façon positive par les mouvements de Résistance, mais Frenay voit cela comme un frein au bon développement des relations entre de Gaulle et la Résistance. Le 14 août 1942, il écrit personnellement à Giraud pour lui dire de faire confiance au mouvement du général de Gaulle.

À l'automne 1942, Frenay doit se rendre auprès du général de Gaulle, à Londres, afin de lui parler de la Résistance, mais aussi de l'unification de la Résistance. Le 1^{er} octobre, il écrit une note sur la « Situation de la Résistance en France non-occupée » et demande le soutien du général. Frenay y dit qu'il faut fusionner les efforts de la Résistance et pense que, de la Résistance, va naître un mouvement politique global qui va permettre à la France de se reconstruire. Mais ceci est une illusion. À Londres, Frenay est interrogé par le contre-espionnage français, en particulier par Roger Wybot (RONALD), chef du contre-espionnage du BCRA. Ce dernier fait un rapport le 9 octobre 1942. Il y dit que « NEF (Frenay) en paroles paraît beaucoup moins ferme dans son ralliement au Général de Gaulle qu'il ne l'est dans ses écrits. [...] Pour lui, perdant son calme pour la deuxième fois, il s'écrie même : *Jamais on ne me fera prêter serment au Général de Gaulle* ». Henri Frenay, qui n'est pourtant que capitaine, se met en avant et montre qu'il peut jouer un rôle de premier plan.

Le 8 novembre 1942, Frenay écrit au général de Gaulle en évoquant la question de l'Europe. Il avance le fait que si une nouvelle s'est déclarée, c'est parce qu'il n'y a pas d'Europe, dit que les démocraties ont laissé faire les pays totalitaires, considère la souveraineté

comme illusoire, que l'évolution historique du monde va vers une unité toujours plus large et profonde, qu'il faut éviter le morcellement de l'Europe, qu'il faut étatiser ou socialiser l'industrie lourde (Il imagine déjà la CECA). C'est la thèse déjà avancée par Montesquieu et Condorcet : « Le doux commerce ».

Le 17 novembre 1942, Frenay repart de Londres. Quelques mois plus tard, la Résistance doit faire à divers évènements majeurs : le STO, le développement des maquis, des problèmes de budget et d'équipement, ainsi qu'une répression qui se durcit. Pour faire face à la pénurie de moyens, Frenay décide de créer une « Délégation générale de la Résistance en Suisse », sorte d'ambassade officieuse de la Résistance intérieure, idée suggérée par Philippe Monod¹. Jean Moulin n'accueille pas favorablement cette nouvelle. Il pense qu'avec cette création, les Mouvements unis de Résistance (MUR) veulent trahir de Gaulle. Selon Robert Belot, Moulin a sûrement surinterprété cette création. À aucun moment il y a eu la volonté de trahir le général de Gaulle. Des frictions entre Frenay et Moulin apparaissent. Lorsque Jean Moulin revient de Londres, ses instructions sont de séparer le militaire du politique, ce que ne comprend pas Frenay car, pour lui, la Résistance est un outil militaire et révolutionnaire.

Le 27 mai 1943, Berty Albrecht est arrêtée pour la troisième fois et se donne la mort le 31 mai 1943 à la prison de Fresnes. Pour Frenay, c'est un choc terrible, sa vie privée est impactée. Arrivé à Londres depuis juin, Frenay rédige un rapport, en août, où il critique le rôle qu'a joué Jean Moulin en disant que les mouvements étaient plus subordonnés qu'associés. Il accuse la France Libre et la France combattante d'avoir attisé les querelles qui existaient au sein de la Résistance intérieure. Frenay se morfond. Frenay doit être « neutralisé ». Comment faire cela ? En le faisant entrer dans le gouvernement du CFLN à Alger. De Gaulle le nomme, en novembre 1943, au commissariat aux Prisonniers, Déportés et Réfugiés. Son nouveau poste est complexe : rapatrier 2,5 millions de personnes. Le 20 avril 1945, à Paris, Frenay écrit une nouvelle fois au général de Gaulle afin de lui annoncer sa volonté de démissionner après les différentes attaques qu'il subit depuis qu'il est à la tête du ministère. Pour lui, ce ministère est « le ministère de la souffrance ». De Gaulle refuse de voir Frenay partir. Il a une grande estime pour son ministre et estime qu'il a un rôle important à jouer sur le plan politique. Frenay a toujours en tête le processus de politisation de la Résistance et demande au général de Gaulle de prendre la tête du Mouvement de libération nationale (MLN). Le chef du GPRF refuse et dit qu'un parti issu de la Résistance est voué à l'échec, qu'il

VIE DE LA FONDATION

vaut mieux intégrer les paris déjà existant pour imposer et faire évoluer les idées.

Après-guerre, le ressentiment des attaques communistes fait dériver Frenay vers l'idée que Jean Moulin aurait été au service des communistes. Les faits montrent que ce n'est pas le cas. Henri Frenay développe la théorie d'un Jean Moulin cryptocommuniste car les attaques subies, en 1944-1945, proviennent essentiellement des communistes. Frenay a toujours dit qu'il y avait deux résistances : une communiste et une non-communiste. En 1977, il publie *L'énigme Jean Moulin* où il revient sur sa théorie d'un Jean Moulin cryptocommuniste. Ce livre sera le point de départ pour Daniel Cordier afin de se lancer dans son travail biographique de Jean Moulin.

L'épopée du Normandie-Niemen

Le 11 avril 2024, Stéphane Simonnet, docteur en histoire, chercheur associé à l'université de Caen, ancien directeur scientifique du Mémorial de Caen et délégué de la Fondation de la France pour le Calvados. Avec les éditions Tallandier, Stéphane Simonnet a voulu revenir sur l'épopée du Normandie-Niemen, avec une approche grand public, où les photographies prennent une place importante afin de faire revivre l'histoire de l'une des unités les plus emblématiques de la France Libre, même si celle-ci n'a pas été seulement constituée de Français Libres comme le suggère le titre de l'ouvrage.

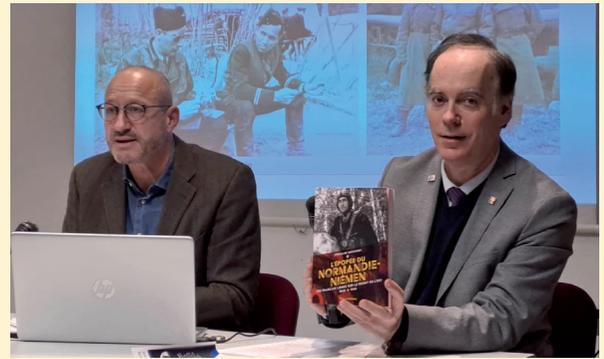
En juin 1941, à la suite de l'opération *Barbarossa*, l'URSS passe dans le camp des Alliés. En décembre de la même année, la France Libre prend contact avec les Soviétiques. Deux hommes sont à l'origine des discussions : Charles Luguët et Albert Mirlesse. Ils insufflent à Valin l'idée qu'il serait intéressant d'envoyer des pilotes sur le front de l'Est. De Gaulle est d'accord avec ce projet. En février 1942, le contact est pris avec la mission militaire soviétique en Grande-Bretagne. Les Soviétiques acceptent l'idée aussi. En juin 1942, Valin confirme la création d'une unité aérienne. Deux officiers sont recrutés pour être à la tête de l'unité de chasse : Joseph Pouliquen et Jean Tulasne. En juillet, l'envoi est acté et le Groupe de chasse n°3 est créé en date du 1^{er} septembre 1942. L'objectif de Pouliquen et Tulasne est de recruter les meilleurs pilotes et mécaniciens, notamment dans le Groupe Alsace, même si les Anglais sont réticents à voir des pilotes partir. Au total, ce sont 62 volontaires, dont 15 pilotes, qui sont rassemblés à Rayak, au Liban. Le 24 octobre 1942, la première cérémonie officielle a lieu, durant laquelle le fanion et l'insigne de l'unité sont donnés (les premiers insignes ont été fabriqués à Damas). Le

groupe est baptisé « Normandie ». Le nom de cette région a été proposé par Pouliquen considérant celle-ci comme une province martyre. Le 16 septembre 1942, le général de Gaulle a validé ce nom.

Après trois semaines d'attente, les hommes du Normandie prennent la direction d'Ivanovo, à 250 km au Nord-Est de Moscou, où ils arrivent le 28 novembre. L'unité est intégrée à la première armée aérienne. La période hivernale n'est pas le même moment pour réaliser des opérations, ainsi, une période d'instruction débute. En parallèle, les relations avec la population soviétique se multiplient : du personnel est notamment mis à disposition.

Au moment où les Français arrivent, ils n'ont pas d'avions. Dans le courant de janvier 1943, les pilotes testent trois types d'avions et le choix s'arrête sur le Yak-1. À partir du 22 mars 1943, les pilotes réalisent les premières missions et, le 5 avril, le lieutenant Albert Préziosi et le sous-lieutenant Albert Durand rapportent la première victoire. Les missions consistent essentiellement à l'appui terrestre de l'Armée rouge. Mais, une semaine après, les premiers morts sont à déplorer : Manuel-Yves Bizien, Raymond Derville et André Poznanski sont abattus le 13 avril. À compter du mois de mai, les premiers renforts arrivent avec l'arrivée d'une quinzaine de pilotes. En juin 1943, Pierre Pouyade rejoint le groupe. Il est chargé par le général Valin de constituer une deuxième escadrille au sein du Normandie. Durant l'été 1943, le groupe se constitue autour de deux escadrilles : « Rouen », commandée par Pouyade, et « Le Havre », commandée par Albert Littolff. Le mois de juillet est terrible pour l'unité : six pilotes sont tués, dont Noël Castelain, Albert Littolff (le 16 juillet 1943) et Jean Tulasne (le 17 juillet). Pierre Pouyade prend la tête du régiment.

En août 1943, les FAFL, en manque de mécaniciens, rappellent 42 mécaniciens vers le Moyen-Orient. Pour le Normandie, c'est un coup dur, mais les Soviétiques les remplacent. Après la période estivale, une nouvelle saison hivernale débute. Les deux escadrilles rejoignent Toula, à 180 km au Sud de Moscou. Des pilotes du groupe initial, cinq seulement sont encore en vie. Entre décembre 1943 et mai 1944, une cinquantaine de pilotes arrivent et le groupe connaît une nouvelle restructuration avec la création de deux nouvelles escadrilles : « Cherbourg » et « Caen ». Les pilotes, de leur côté, s'entraînent avec un nouvel avion, le Yak-9.



Présentation du dernier ouvrage de Stéphane Simonnet sur *L'épopée du Normandie-Niemen* (coll. Christophe Bayard)

En mai 1944, les pilotes franchissent le Niémen et débutent la seconde campagne qui a pour théâtre d'opération la Biélorussie et la Lituanie. La presse soviétique commence à mettre en avant les exploits des Français. Staline décide de faire décorer certains pilotes (c'est par exemple le cas de Roland de La Poype qui reçoit le titre de Héros de l'Union soviétique, le 27 novembre 1944) et change le nom de l'unité en « Normandie-Niémen ».

Fin novembre 1944, Normandie-Niemen devient la première unité française à atteindre le territoire allemand et, le 9 décembre 1944, le général de Gaulle vient en personne, à Moscou, décorer les pilotes et fait Compagnon de la Libération le groupe de chasse. L'heure a sonné afin de recevoir des permissions de plusieurs semaines. Le 12 décembre, le commandant Pouyade part en permission et laisse le commandement à Louis Delfino. C'est ce dernier qui mène l'unité lors de la dernière campagne, à compter de janvier 1945. En avril, il ne reste plus que 22 pilotes opérationnels. Le 12 de ce même mois, au-dessus de la Prusse orientale, Georges Henry apporte la dernière victoire du régiment, mais succombe le jour même de ses blessures. Au total, au moment où la capitulation est signée, Normandie-Niemen aura engagé 99 pilotes, dont 42 ont trouvé la mort. En juin, les pilotes, à bord de leurs Yak (offerts par Staline), reviennent en France où ils sont célébrés au Bourget le 20 juin, puis le lendemain aux Invalides.

Débute le temps de la mémoire. En 1953, 11 corps sont rapatriés en France. Puis vient le moment où certains pilotes écrivent leurs souvenirs : Jean de Pange, Roland de La Poype, Roger Sauvage... Aujourd'hui, le régiment de chasse 2/30 Normandie-Niémen, basé à Mont-de-Marsan, continue de voler en portant le souvenir de l'épopée commencée il y a plus de 80 ans.

Les conférences de Robert Belot et Stéphane Simonnet sont à retrouver en vidéo sur la chaîne YouTube de la Fondation et dans la galerie multimédia de son site Internet.

La rédaction

1 Voir BELOT Robert, KARPMAN Gilbert, *L'affaire suisse. La Résistance a-t-elle trahi de Gaulle ?*, Paris, Armand Colin, 2009, 431 p.

VIE DE LA FONDATION

Philippe de Gaulle : De Colombey au Mississippi (1939-1945)

Dans la nuit du 12 au 13 mars 2024, l'amiral Philippe de Gaulle est décédé à l'Institution nationale des Invalides, à l'âge de 102 ans. En 1940, il a été parmi les premiers volontaires à s'engager dans les Forces Françaises Libres, et a été fidèle à la Fondation de la France Libre jusqu'à son décès. Le 18 juin 1971, quelques mois après la disparition du général de Gaulle, il revenait sur le poids de l'image de son père sur sa vie personnelle : « Pour un enfant ou un jeune homme, vivre à l'ombre d'un homme qui a une personnalité aussi marquante, ce n'est pas très commode. On est obligé à une réserve, je dirais presque exagérée. C'est ainsi que personne n'a jamais entendu parler de ce que j'avais pu faire pendant la guerre, et je crois, par exemple, qu'il n'y a pas de fils de chef d'État, depuis fort longtemps en France et à l'étranger, qui se soit battu autant que moi et qui ait couru autant de risque que par la suite. Mais la réserve, et cette espèce de pudeur égalitaire, pathologique des Français, imposait que je reste complètement dans l'ombre¹ ».

Le moment est ainsi venu de remettre en lumière l'engagement de Philippe de Gaulle au sein de la France Libre.

Drôle de Guerre et École Navale (Été 1939 - Juin 1940)

Été 1939, le jeune Philippe de Gaulle, fils du colonel Charles de Gaulle et d'Yvonne de Gaulle, née Vendroux, n'a pas encore 18 ans. Il prépare deux baccalauréats de mathématiques élémentaires et de philosophie à Paris, puis rejoint Colombey pour les vacances (après avoir passé les premières épreuves du bac), où se trouvent déjà ses deux sœurs, Élisabeth (née en 1924) et Anne (née en 1928). C'est dans la demeure familiale de la Boiserie, à Colombey-les-Deux-Églises, en Haute-Marne, qu'il apprend la signature du pacte germano-soviétique du 23 août 1939. Son père s'exclame : « Mes enfants, maintenant nous sommes certains d'avoir la guerre² ». Tandis que le colonel de Gaulle prend le commandement des chars de la 5^e armée du général Bourret, Philippe voit la déclaration de guerre du 3 septembre comme un moment d'exaltation : « Quoi qu'il en soit, à dix-sept ans, je me sens rempli d'exaltation comme tous les jeunes gens de mon temps, soudain projetés dans une situation hors du commun et passionnante³ ». Son père, fin septembre, de retour pour quelques heures à Colombey, évoque la suite des études de son fils : ce sera une inscription en première année de droit, section diplomatie des Sciences politiques à Paris. Pour Philippe, cette voie n'est pas celle rêvée : il veut préparer Navale. Son père accepte ce choix d'une carrière militaire même s'il aurait aimé voir son fils choisir la cavalerie⁴. Ainsi, durant l'automne 1939, après avoir réalisé la seconde partie de son baccalauréat, Philippe de Gaulle passe avec succès la visite médicale pour son entrée en préparation de Navale.

Au cours de la « Drôle de Guerre », Philippe de Gaulle loge au collège Stanislas à Paris et vadrouille dans toute la région parisienne, notamment au fort de Vincennes, pour débiter sa préparation militaire. Durant cette période, il voit très peu son père, seulement à Noël et à Pâques, ou lors de

quelques repas lorsqu'il est de passage à Paris : « Il parle peu de l'orientation maritime à laquelle je me suis finalement tenu. Il paraît l'avoir admise sans problème comme une péripétie mineure par rapport à tout ce qui se passe en France et qui continue à le préoccuper⁵ ». Philippe tente de suivre les actualités de la guerre tant bien que mal malgré la censure. Le 14 mai 1940, au lendemain de l'attaque de l'Allemagne sur la France, Philippe de Gaulle reçoit un coup de téléphone d'un aide de camp du colonel de Gaulle lui demandant de rejoindre le château de Montry, au Sud de Meaux. Son père l'y attend au QG de l'Armée : « Sa sérénité, sa gravité, presque sa solennité sont les indices d'un homme qui n'est pas certain de revoir son fils de sitôt⁶ » note Philippe. La rencontre ne dure que dix minutes⁷, mais Charles de Gaulle a le temps de donner de l'argent à Philippe et lui intime l'ordre, avec le reste de la famille, de rejoindre le Loiret où se trouve Suzanne Vendroux (la tante de Philippe) afin de les éloigner des combats à venir.

Si la famille quitte bien la Haute-Marne pour le Loiret, Philippe, de son côté, reste à Paris où il revoit son père,

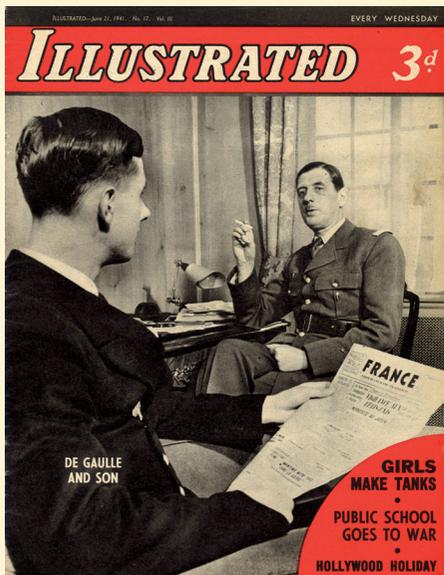
devenu général, le 1^{er} juin à l'hôtel Lutétia⁸. Le général lui apprend la mort de son cousin, Charles Caillau (5^e bataillon de chasseurs portés), tué le 18 mai 1940 dans le Nord, et annonce qu'il est sûrement trop tard pour faire reculer les forces allemandes. Une nouvelle fois, Philippe de Gaulle est prévenu qu'il devient de plus en plus risqué de rester dans la région parisienne. Le lendemain, dans une lettre à Yvonne, Charles de Gaulle note à propos de Philippe qu'« il est bien. Très compréhensif. Très tendu⁹ ». Le 10 juin, le général de Gaulle fait parvenir une voiture à Philippe pour qu'il quitte Paris et, dans la soirée, l'ensemble de la famille (hormis le général) se trouve à La Martillière dans le Loiret. Le 11, la famille de Gaulle prend la route pour rejoindre Carantec, dans le Finistère, où vit une partie de la famille Vendroux. Étant à l'étroit dans la voiture, surchargée de bagages, Philippe décide de laisser les siens et prend le train à Orléans. Il les rejoint en Bretagne deux jours plus tard. Le 15 juin, le général de Gaulle, alors en tournée à Rennes pour organiser le « réduit breton » avec le général Robert Altmayer, fait un saut d'une demi-heure à Carantec pour revoir sa famille. Les nouvelles



Défilé de la promotion 1940 de l'École navale de la France Libre à Londres, Wellington Barracks, 11 mai 1941 (coll. FFL, AFNFL)

VIE DE LA FONDATION

du front ne sont pas bonnes et annonce qu'il est préférable de quitter la Bretagne. Dans la matinée du 18, la famille prend la destination de Brest et embarque sur un trans-Manche dans la soirée. S'y trouvent Philippe, sa mère, Élisabeth, Anne et la gouvernante Marguerite Potel : « C'est un port désert que nous quittons dans le soir qui tombe¹⁰ ». Le navire arrive à Falmouth le 19 juin au matin. Tandis que les militaires « sont emmenés dans des camions de l'Armée [...], les civils [sont] laissés libres d'aller où ils veulent¹¹ ». Peu de temps après être arrivé sur le sol britannique, Philippe achète un journal où, dans un petit encart, observe qu'un certain général de Gaulle vient de lancer un appel à tous les Français présents en Grande-Bretagne. Après avoir réussi à prendre contact avec le général, installé à Londres, la famille le rejoint le 20 juin : « Je n'ai pas besoin de dire combien nous sommes heureux de le revoir et combien lui-même est soulagé de nous retrouver¹² ». Si, le 18 juin, Philippe n'a pas entendu l'appel de son père (comme une majorité de Français), il est près de lui, le 22 juin, dans les studios de la BBC pour sa nouvelle allocution.



Couverture du n° 17 du magazine *Illustrated*, en date du 21 juin 1941, consacrée à « De Gaulle and son » (coll. FFL, fonds privé Alain Godéc)

S'engager et se former dans les Forces navales françaises libres (juin 1940 – décembre 1941)

« Dans ce contexte d'effondrement national, le pire que la France ait connu depuis les débuts de son histoire, la création des Forces navales françaises libres est un véritable tour de force matériel et, surtout, moral. Il faut une vocation maritime bien enracinée comme la mienne pour persévérer envers et contre tous¹³ » note Philippe de Gaulle dans ses *Mémoires accessoires*. Fin juin 1940, Philippe se présente à l'état-major des forces maritimes, alors



Philippe de Gaulle en compagnie de la journaliste américaine Dorothy Thompson, juillet 1942 (coll. FFL)

en cours de construction, mais n'est pas pris en considération. Il est redirigé vers le Lycée français, dont une partie a été réquisitionnée par la Mission militaire française. Un colonel accueille les quelques jeunes volontaires qui cherchent à s'engager : « Mes pauvres enfants ! Laissez tomber ! Les Allemands seront ici dans trois semaines ! Tout ce que vous avez à faire est de retourner à la maison ! Et vite !¹⁴ », entend Philippe de Gaulle de la bouche de ce colonel. Ce discours ne le décourage pas et, presque tous les jours, Philippe se rend au Lycée français pour se mettre « à disposition¹⁵ ». Le 12 juillet, il est convoqué pour passer le concours à l'École navale des Forces navales françaises libres et, le 23, la Marine de la France Libre l'inscrit officiellement sur ses registres au titre de « matelot sans spécialité », sans recevoir pour autant un uniforme ni de soldé, et garde comme affectation le dépôt du Lycée français.

Le 30 août, le général de Gaulle vient dire au revoir à sa famille, installée à Petts Wood, près d'Orpington (Kent) mais sans annoncer sa destination. Vu le paquetage composé, entre autres, de moustiquaires et d'un casque de liège, Philippe de Gaulle se doute que son père part pour des contrées lointaines. Alors que l'été 1940 continue d'avancer, Philippe ronge toujours son frein, multipliant les allers-retours entre le Lycée et le domicile familial, mais devient pompier auxiliaire durant le *blitz* de Londres¹⁶. Finalement, le 23 septembre, il reçoit l'ordre de rallier le cuirassé *Courbet*, se trouvant à Portsmouth. L'accueil sur le bâtiment laisse quelque peu à désirer et les « on dit » se multiplient : « Il paraît que le fils de Gaulle est à bord¹⁷ ». Philippe souhaite rester discret (malgré la forte ressemblance physique avec son père) et évite de trop en dire sur son identité aux différents membres d'équipage. Sa qua-

lité de matelot sans spécialité, dans un premier temps, le voue essentiellement à des corvées : propreté des postes, des coursives et des sanitaires, épluchage des pommes de terre, lavage des hamacs sur le pont... Puis, un premier poste de combat lui est confié : « On m'attribue [...] un 75 mm contre avions. [...] Coiffé d'un parasouffle et affublé d'un tablier et de gants d'amiante, je suis chargé d'attraper au vol les douilles brûlantes éjectées de la pièce¹⁸ ». Début octobre 1940, Philippe de Gaulle reçoit la nouvelle de son admission à l'École navale. Toujours sur le *Courbet*, il change de poste et passe sur la passerelle supérieure au télémètre de défense contre avions tribord. Le 15 octobre, la promotion de l'École navale part pour un stage d'entraînement d'infanterie de quatre semaines au camp de Camberley, près d'Aldershot, puis, le 15 novembre, la promotion rejoint de nouveau Portsmouth où se trouvent le bâtiment-école, le *Président Théodore Tissier*, ainsi que les deux goélettes *Étoile* et *Belle Poule*, qui étaient aussi des bâtiments annexes de l'École navale de Brest¹⁹. À Portsmouth, le rythme de vie y est intense car le programme d'instruction est réduit à dix mois, au maximum, au lieu des trois ans initiaux prévus avant-guerre.

Le 22 novembre 1940, Philippe de Gaulle obtient trois jours de permission et en profite pour revoir sa famille, dont son père, tout juste rentré d'Afrique. Quelques jours après ces retrouvailles, Philippe frôle la mort... Au cours d'une opération dentaire, quelque peu banale, le personnel médical fait une erreur durant l'anesthésie, provoquant une syncope par asphyxie : « Je me réveille sanglé à plat ventre sur une espèce d'appareil respiratoire du type "secours aux noyés". On m'a posé un masque à oxygène et j'aperçois à la main gauche le bout de mes doigts violets²⁰ ». Philippe met plusieurs semaines pour s'en

HISTOIRE

remettre, avec pour conséquences, quelques pertes de mémoire.

Le 6 décembre, le général de Gaulle inspecte les bâtiments des FNFL à Plymouth et à Portsmouth, dont le *Président Théodore Tissier*²¹. Dans une lettre à Yvonne de Gaulle, le général relate l'inspection : « Vendredi, à Portsmouth, j'ai vu notre Philippe. Il était très bien. On l'avait mis comme l'homme de droite (le plus grand) de la garde d'honneur qui me présentait les armes sur le *Théodore-Tissier*. J'ai pu lui parler ensuite quelques minutes. L'École m'a fait bon effet. Le milieu est bon et je vois que Philippe y réussit. C'est tout de même un choix hasardeux que d'entrer en ce moment dans la Marine française ! Mais quoi ? Que ferait-il de mieux ?²² ». Le 18 décembre, le général écrit une lettre à son fils : « Ton papa ne t'oublie certes pas et je pense souvent à la vie courageuse et intéressante dans laquelle tu t'es engagé. Je crois que l'équivoque Pétain-Vichy est en train de se dissiper même pour les aveugles-nés. Bientôt les fantômes et les rêves auront disparu et l'on verra partout, même en Angleterre (!) qu'entre la France vraie et nous les "gaullistes" il n'y a que l'ennemi. Alors, sans doute, il nous sera plus facile de faire ce que nous avons à faire, je veux dire combattre pour la patrie²³ ».

Le réveillon de Noël 1940 se passe, pour Philippe, loin de sa famille, à bord du *Courbet*. Si l'ambiance est plutôt chaleureuse, les esprits sont tout de même attristés après la perte du patrouilleur *Poultmic* (le 7 novembre) et du sous-marin *Narval* mi-décembre. À Portsmouth, les raids aériens allemands n'ont de cesse de continuer et, en février 1941, au cours d'un bombardement sur l'arsenal, Philippe est blessé à la suite d'une déflagration. On lui diagnostique une côte cassée et les deux poumons obscurcis. L'Amirauté n'est pas prévenue de la gravité des blessures qui supposeraient, normalement, une opération et pourraient remettre en question l'engagement de Philippe. Ses blessures ne l'empêchent pas de participer au défilé le 11 mai 1941, à Londres, pour la fête de Jeanne d'Arc. Au cours de l'été 1941, la formation touche à sa fin et les dernières manœuvres sont réalisées sur le *Président Théodore Tissier* ainsi que des remorqueurs Abeille. Philippe, terminant dans le premier tiers du classement²⁴, choisit l'ordre de ses vœux d'embarquement : Sous-marin ; Forces côtières ; Aéronautique – Fusiliers marins. « La première mention me sera aussitôt refusée au motif que je mesure plus d'un mètre quatre-vingts, taille limitée pour les sous-marins dans la Marine française²⁵ » note Philippe de Gaulle. L'heure du combat, qui semblait s'approcher après la fin de la formation, est finalement

reculée par l'état-major et les jeunes officiers sont de nouveau envoyés en stage dans des écoles de la Marine britannique. Après une semaine près de Thorney Island, Philippe rejoint le HMS Vernon à Portsmouth pour y suivre des cours de torpilles pendant trois semaines, puis réalise un stage de radar pendant une semaine à Brighton, et début octobre 1941, il suit des cours de transmissions et codes à HMS Rodean. À la fin du mois, toute la promotion se rend à Londres pour passer individuellement devant l'amiral Muselier, commandant les FNFL. L'ensemble de la promotion rencontre l'amiral à l'exception de... Philippe. Comment expliquer cela ? Dans ses Mémoires accessoires²⁶ Philippe de Gaulle avance deux hypothèses : Le hasard car, étant en fin de liste, l'amiral Muselier n'a pas eu le temps de le recevoir ; ou bien une cause plus politique car les relations, en cet automne 1941, ne sont pas au beau fixe entre Muselier et le général de Gaulle. L'amiral, voulant montrer ses désaccords avec le général, a peut-être souhaité ne pas recevoir Philippe de Gaulle.

Après avoir réalisé une dernière formation en Écosse (Glasgow, Edimbourg, Campbeltown), Philippe de Gaulle apprend enfin son affectation future : le groupe des 8 *Motors Launches*, basé à Weymouth et opérant sur les côtes Sud de l'Angleterre. L'heure de l'engagement opérationnel semble enfin sonner mais un problème relationnel avec le commandant de la flottille, le capitaine de corvette Jacquelin de la Porte des Vaux, fait que Philippe demande un nouveau stage sur une corvette.

De la *Roselys* au 23^e MTB (janvier 1942 - septembre 1943)

Le 2 janvier 1942, après avoir passé les fêtes de fin d'année en famille, Philippe de Gaulle prend la direction de l'école de canons de la Royal Navy pour un stage de quatre semaines²⁷, puis, à la fin du mois, prend un train pour rejoindre Greenock (Écosse) où se trouve la corvette *Roselys*. Devenu aspirant de marine à compter du 1^{er} février, Philippe constate qu'il n'est pas le bienvenu à bord de la corvette. Le lieutenant de vaisseau André Bergeret, commandant la *Roselys*, « explique qu'il n'y a pas de place à bord pour un stagiaire sans grade qui lui serait d'autant moins utile qu'il n'a même pas suivi l'entraînement préalable aux convois que tous à bord ont subi, durant les mois précédents²⁸ ». Finalement, le jeune aspirant reste à bord. Le 12 février 1942, la *Roselys* appareille pour escorter un convoi à destination de Terre-Neuve. Pour Philippe de Gaulle, débute la première traversée de l'Atlantique, et ce, dans des conditions

difficiles car une tempête sévit : « Pour moi, qui ne puis rien avaler sinon garder, un demi-verre de whisky ou de rhum mélangé à un peu d'eau constitue pratiquement mes seules calories. Je n'aime pas l'alcool, mais je commence à comprendre le réconfort anesthésiant qu'il procure aux pêcheurs²⁹ ». Le convoi arrive tout de même sans encombre à Saint-Jean de Terre-Neuve fin février, avant que la *Roselys* appareille pour Saint-Pierre et Argentinia début mars. Le retour vers l'Irlande se fait dans des conditions encore plus dantesques que l'aller : « L'état de santé ne s'est pas amélioré, bien au contraire, je commence à ne plus voir que dans une espèce de brouillard. Je suis si affaibli que, engoncé dans mes vêtements de mer imprégnés d'eau, je n'arrive plus à monter les échelles qui vont du carré à la passerelle. Le dernier jour, je serai incapable de me lever ; j'ai du mal à respirer et me sens très mal en point³⁰ ». Une fois à Londonderry (Nord de l'Irlande), Philippe est envoyé à l'hôpital maritime de Belfast où on lui diagnostique une double pleurésie. Peu de temps après, il est de retour dans la région londonienne où il se fait hospitaliser. Son état de santé s'améliore mais Philippe est déclaré inapte au service à la mer et est affecté « à terre » pour une durée d'un mois³¹ à la caserne Bir-Hakeim.

Début avril 1942, remis sur pieds, Philippe de Gaulle rejoint le groupe de chasseurs de sous-marins à Cowes, sur l'île de Wight, et est affecté au *Chasseur 11 Boulogne*, commandé par François Montador. Le *Chasseur 11* étant en carénage pour deux mois, Philippe se porte volontaire pour réaliser des sorties dans la Manche sur d'autres bâtiments, essentiellement la nuit, le long des côtes Sud de l'Angleterre. Début juin, il rejoint une nouvelle flottille, composée de trois vedettes³², basée à Warsash, à l'embouchure de Southampton : « La vie quotidienne dans cette petite base champêtre et maritime qui se veut discrète est, dans sa simplicité, la plus confortable et la plus décontractée de tout ce que je pourrai expérimenter durant cette guerre. En fait, cette base est l'un des nombreux endroits de la côte où on prépare des unités de débarquement sans trop en avoir l'air³³ ». Philippe de Gaulle prend le commandement de la vedette n°12, faisant la fierté de son père : « De tout mon cœur je te félicite d'avoir reçu le commandement d'un navire de guerre. Si petit qu'il soit, il est important et c'est un morceau de la terre française. Je suis sûr que tu le commanderas comme il faut, c'est-à-dire avec décision, courage et attention. Son destin et celui des braves gens de

HISTOIRE



Le 18 janvier 1943, le général de Gaulle vient inspecter les FNFL à Weymouth, en compagnie du contre-amiral Auboyneau (DR)

l'équipage sont sous ta responsabilité³⁴ ». Malheureusement, l'aventure des trois vedettes ne dure pas : « Malgré tous nos efforts, nos vedettes ne sont pas d'une fiabilité opérationnelle convenable. [...] Leur rayon d'action ne dépasse pas trois cents milles³⁵ et on ne peut pas vivre à bord au-delà d'une journée³⁶ ». Début septembre 1942, après une courte permission dans la nouvelle demeure des De Gaulle à Hampstead, Philippe obtient une nouvelle affectation dans un groupe de vedettes. Il s'agit de la 23^e flottille de vedettes lance-torpilles (23^e MTB ; *Motor Torpedo boats*), basée à Dartmouth (Comté de Devon). Promu second de la MTB 96, les opérations se réalisent de manière très offensive, de nuit, essentiellement le long de la côte française, entre la pointe bretonne et la presqu'île du Cotentin. Au total, Philippe de Gaulle effectue vingt patrouilles dans la Manche, dont trois avec engagements avec l'ennemi³⁷. Le 18 janvier 1943, le général de Gaulle vient inspecter les FNFL à Weymouth, en compagnie du contre-amiral Auboyneau, commandant en chef des FNFL depuis mai 1942. Philippe se trouve aussi à Weymouth à ce moment-là et c'est l'occasion pour lui de prendre quelques instants, en privée, auprès de son père, afin de recevoir des nouvelles de la famille et des différents événements qui secouent l'Afrique du Nord depuis le mois de novembre dernier. Le 1^{er} février 1943, Philippe de Gaulle devient enseigne de vaisseau de deuxième classe et, jusqu'au 10 septembre 1943, les missions dans la Manche se multiplient, au plus près des bâtiments ennemis.

À bord de la frégate la *Découverte* et du croiseur auxiliaire *Quercy* (septembre 1943 - mai 1944)

En septembre 1943, après que l'amiral Thierry d'Argenlieu soit venu féliciter les équipages des MTB, Philippe de

Gaulle apprend qu'il est muté sur un nouveau bâtiment : « Mon chef m'indique [...] quelques mutations dans la flottille, dont la mienne pour un bâtiment plus gros et plus favorable à ma formation d'officier de marine, à savoir une frégate neuve en cours d'armement. Je n'en suis pas enthousiaste et crains que cette nouvelle affectation ne soit moins passionnante³⁸ ». Ce manque de réjouissance s'explique notamment par le fait que Philippe rêve, à ce moment-là, d'entamer une nouvelle carrière dans les airs, en particulier dans l'aéronavale. Cette décision de faire muter Philippe de Gaulle ne vient pas de l'état-major des FNFL mais d'un échelon supérieur, de savoir du général de Gaulle en personne. Le 27 août 1943, le général de Gaulle, à Alger depuis le 31 mai, avait écrit à son fils : « Tout en comprenant fort bien ton désir d'entrer dans l'aviation – navale en outre – je pense que ce n'est pas le moment. En effet, la guerre va se précipiter, et suivant toute apparence, la fin est en vue maintenant, pour l'année prochaine peut-être. Tu regretterais beaucoup de ne pas être en mesure de participer aux actions finales qui nous mèneront en France d'abord, en Allemagne ensuite. Or c'est ce qui t'arriverait si tu entreprenais maintenant une instruction d'aviation [...]. Par contre, il peut être intéressant pour toi de poursuivre ton métier sur d'autres navires que des vedettes. Je vais m'occuper de cela³⁹ ». Dans ce cadre, Philippe de Gaulle rejoint une nouvelle fois la caserne Bir-Hakeim, sans pour autant mettre de côté son rêve de voler. Il profite de la présence d'un détachement du groupe Lorraine et de la *Royal Air Force* pour se faire offrir un baptême de l'air à bord d'un quadrimoteur *Liberator* tout juste arrivé des États-Unis⁴⁰.

En attendant de pouvoir retourner un jour dans les airs, Philippe doit rejoindre Leith, dans la banlieue Nord d'Édimbourg (Écosse), où est basée la frégate *Découverte*⁴¹, tout juste construite et mise à l'eau par les Britanniques en juin 1943. La frégate est commandée par le capitaine de corvette Jean Recher. À bord, Philippe de Gaulle y officie en tant qu'officier de détail et retrouve notamment l'enseigne de vaisseau François Flohic avec qui il partage sa cabine. La *Découverte* opère dans l'Atlantique et a pour mission de « balayer sur l'avant ou l'arrière des convois, ou encore se tenir en une zone de l'Atlantique Nord pour y empêcher les concentrations de sous-marins ennemis et se porter rapidement en renfort des convois attaqués⁴² ». En cette fin d'année 1943, la présence allemande dans l'Atlantique se fait de plus en plus rare, ainsi, comme le note Philippe de Gaulle : « Je ne verrai pas une seule attaque d'U-Boote pendant tout mon temps à bord de la frégate, pourtant sans cesse à la

mer⁴³ ». De décembre 1943 à février 1944, la *Découverte* appuie quelques convois en direction de l'Islande puis, début mars, change d'horizon en naviguant au large de Casablanca, avant de revenir à Greenock puis Plymouth où se trouvent ses frégates sœurs *Aventure* et *Escarmouche*. Philippe s'inquiète « de l'obscur routine⁴⁴ » à bord de la frégate et ne se sent pas à la bonne place pour participer aux futures opérations de la Libération. Il se porte donc volontaire pour s'engager dans les fusiliers marins et combattre à terre. L'état-major apprend cette nouvelle « avec méfiance et désapprobation⁴⁵ ». Le contre-amiral Thierry d'Argenlieu le convoque personnellement au siège des FNFL, à Stafford Mansions, afin de comprendre son choix de s'engager chez les fusiliers marins, et met en suspend sa demande de mutation.

En attendant la réponse de l'état-major, Philippe de Gaulle reçoit l'ordre de rejoindre un nouveau bâtiment à compter du 1^{er} mai 1944. Il s'agit, cette fois-ci, du croiseur auxiliaire *Quercy*, basé à Hartlepool (comté de Durham) et qui arrive tout juste d'Afrique du Nord. N'ayant pas vocation à participer aux prochaines opérations prévues sur les côtes normandes, le *Quercy* a pour mission de rejoindre Liverpool en passant par le Nord de l'Écosse et y récupérer des munitions. Pour Philippe de Gaulle, c'est la première fois que des conditions de navigation sont aussi bonnes avec un confort qu'il n'avait jamais connu : « Je prends le quart de jour comme de nuit en manteau d'uniforme, avec un foulard blanc, dans une vaste passerelle abritée munie de hublots tournants. [...] Je dispose d'un adjoint de quart qui est un premier maître pilote de la flotte⁴⁶ ». Le passage sur le *Quercy*, pour Philippe de Gaulle, est de courte durée. Le 4 juin 1944, il est convoqué de nouveau à l'Amirauté où on lui apprend qu'il doit effectuer un stage à Ribbesford, où se trouve l'École des Cadets de la France Libre. Sa demande d'intégration dans les fusiliers marins a été acceptée mais, pour cela, Philippe doit réaliser une mise à jour de ses connaissances du combat à terre et de l'utilisation des nouvelles armes.

Philippe de Gaulle et le régiment blindé de fusiliers-marins : au cœur de la Libération (juin 1944 - février 1945)

Pour Philippe de Gaulle, le 4 juin 1944 constitue ainsi un nouveau départ vers les fusiliers marins. Le même jour, il apprend que le général de Gaulle vient aussi d'arriver en Angleterre et l'invite à le rejoindre le lendemain soir pour dîner dans son appartement à Seymour Place. Le père et le fils ne se sont pas vus depuis plusieurs mois. La conversation tourne tout d'abord autour de

HISTOIRE

la famille ; Philippe apprenant que sa mère et ses sœurs ont rejoint Alger. Puis, les échanges deviennent de plus en plus sérieux à l'évocation des questions politiques et militaires. À minuit, au moment où Philippe décide de prendre congé de son père, ce dernier l'arrête et dit : « Ça y est ! [...] Le débarquement ! En ce moment, notre 2^e régiment de parachutistes de l'air est en train de larguer ses premiers contingents sur les landes de Saint-Marcel dans le Morbihan, près de Vannes. En plus de nos centaines de milliers d'hommes du maquis qui sont déjà sur place, ce sont des Français qui débarquent les premiers en France. L'échelon de tête des armées américaine et britannique est sur le point d'aborder en Normandie avec nos commandos marine⁴⁷ ». Philippe de Gaulle est ainsi l'un des premiers français à être au courant des opérations du débarquement, le 6 juin 1944.

Dès le lendemain, Philippe rejoint Ribbesford, peu avant la fermeture de l'École des Cadets, qui intervient le 15 juin 1944. Ainsi, il n'a guère le temps de côtoyer les jeunes aspirants sortants de la promotion « 18 juin ». Fin juin, Philippe rejoint, à Sledmere, dans le Yorkshire, sa nouvelle unité à laquelle il est rattaché administrativement depuis le 8 juin⁴⁸. Il s'agit du régiment blindé de fusiliers-marins (RBFM), commandé par le capitaine de frégate Raymond Maggiar et rattaché à la 2^e division blindée (2^e DB) depuis le 6 avril 1944⁴⁹. Équipé de *Tanks Destroyers*, le régiment a pour rôle de chasser les chars ennemis. L'accueil, par le commandant de l'unité, n'est pas la plus enthousiaste : « Il y a seulement quarante-huit heures que nous avons été avertis de votre arrivée sans qu'on nous ait demandé notre avis. À vrai dire, nous n'avons pas besoin de vous dont nous ne savons que faire, puisque nous sommes déjà à effectifs complets⁵⁰ ». Cet accueil glacial s'explique essentiellement par l'origine des soldats formant le RBFM. Effectivement, le noyau historique du RBFM est constitué de marins issus du croiseur auxiliaire *Bougainville*, non rallié à la France Libre. Ainsi, Philippe de Gaulle, Français Libre de la première heure, se sent exclu, subissant une « quasi-quarantaine⁵¹ » selon ses mots. Après avoir revêtu son nouveau *battle-dress* américain, Philippe est affecté au peloton d'état-major avec la charge du deuxième bureau. Un mois après son arrivée au régiment, l'heure tant attendue pour l'ensemble de la 2^e DB arrive : l'embarquement pour la France. Le 30 juillet, le RBFM se trouve dans le Sud de l'Angleterre, prêt à appareiller pour traverser la Manche.

Dans la nuit du 2 au 3 août 1944, Philippe de Gaulle et le RBFM arrivent au large des côtes normandes, face à



Philippe de Gaulle au RBFM durant la campagne de France (DR)

la plage d'Utah beach, puis débarquent dans la foulée. Rattachée à la 3^e armée américaine, commandée par le général Patton, la 2^e DB débute la campagne de Normandie en rejoignant tout d'abord le Sud de la Manche, puis la Mayenne où Philippe connaît un petit incident à Château-Gontier, le 8 août : « Identifié malgré moi, je suis un moment bloqué et submergé par une foule enthousiaste. Cet incident me conduit à imposer à mon entourage, pour toute la campagne, une consigne très stricte de discrétion : ne jamais dire mon nom, prétendre ignorer qui je suis au juste et ne rien faire qui puisse attirer l'attention sur moi⁵² ». Le 10 août, la 2^e DB, arrivée dans la Sarthe, bifurque vers le Nord afin d'enfermer la 7^e armée allemande. Le 12 août, Alençon est libérée. Peu de temps après, Philippe de Gaulle est envoyé au 3^e escadron du lieutenant de vaisseau Bonnet où il est affecté comme adjoint du lieutenant de vaisseau Josse au 1^{er} peloton de cette unité. Après avoir fermé la Poche de Falaise-Chambois, le général Leclerc reçoit, le 22 août 1944, l'ordre tant attendu pour sa division : foncer vers Paris.

Le 3^e escadron, où se trouve Philippe, arrive dans la région parisienne par le Sud, *via* Arpajon et Longjumeau, où les défenses allemandes, notamment à Fresnes, ralentissent fortement l'avancée des Français. Le général Leclerc a prévu de libérer la ville dès le 24 août mais la résistance allemande lui fait revoir ses plans. Finalement, il faut attendre le lendemain pour voir la libération arriver. Le 25 août au matin, après une entrée dans la capitale sous les hourras de la foule, le 3^e escadron se retrouve stationné rue de Rennes... proche du collège Stanislas, là où Philippe a passé sa « Drôle de Guerre ». Dans l'après-midi, il reçoit un ordre : se rendre au poste de commandement

de la division, situé à la gare Montparnasse. Philippe reçoit l'ordre de se rendre à la Chambre des députés afin d'y recevoir la reddition des troupes allemandes qui s'y trouvent. En sortant de la gare, il croise succinctement son père qui vient de rejoindre Leclerc à son PC. Le général a tout juste le temps de l'embrasser, « ce qu'il ne fait pas habituellement⁵³ », avant que Philippe ne parte vers le Palais Bourbon, accompagné par son chauffeur et un officier allemand prisonnier. Arrivé sur la Place de la Concorde, l'officier allemand est installé avec un chiffon blanc sur le char *Uskub*, appartenant au 501^e RCC, afin de signaler aux troupes retranchées de se rendre, mais sans succès. Malgré le risque de riposte allemande, Philippe de Gaulle décide donc de pousser la grille du Palais grâce à sa jeep, lui permettant de pénétrer à l'intérieur de l'enceinte. Un Allemand, tête nue, entrouvre une porte et lui dit : « Nous voulons bien nous rendre aux Américains. Nous tirerons sur tous les civils qui tenteront de s'approcher », et, à ceci, Philippe répond : « Il n'y a pas d'Américains à Paris. Vous vous rendez aux troupes françaises du général Leclerc. Voici l'ordre de reddition de votre général von Choltitz⁵⁴ ». Seul avec l'Allemand qui lui a ouvert la porte, Philippe de Gaulle rejoint l'hôtel de Lassay, mitoyen du Palais Bourbon, où se trouvent l'officier commandant et les 480 officiers et hommes de rang⁵⁵ qui tiennent la Chambre des députés. Les Allemands sont rassurés sur le fait qu'ils seront traités correctement par les troupes françaises et sortent ensuite par la rue de Lille après avoir laissé leurs armes sur place. Le 26 août, au moment où plusieurs millions de Parisiens s'amusent dans la capitale afin d'ovationner le général de Gaulle, Philippe et le 3^e escadron se trouvent au Nord de Paris, entre Saint-Denis et Le Bourget, face aux troupes allemandes qui tiennent l'aérodrome. Les 27, 28 et 29 août, les combats autour de l'aérodrome sont très âpres, faisant de nombreuses victimes dans les rangs de la division, mais marquent la fin de la bataille pour la libération de Paris. Une fois le retour au calme, le 30 août, Philippe peut enfin retrouver son père pour un dîner au ministère de la Guerre, rue Saint-Dominique. Le lendemain, le général écrit à Yvonne : « Philippe s'est parfaitement bien conduit. Nous pouvons en être fiers⁵⁶ ».

Après la libération de Paris, Philippe de Gaulle prend le commandement du 1^{er} peloton du 1^{er} escadron du RBFM, en remplacement du lieutenant de vaisseau Michel Vassal (tué le 25 août) et se retrouve à la tête d'une cinquantaine d'hommes. Le 8 septembre, la division reprend sa route vers l'Est, en direction de Bar-sur-Aube et, le lendemain, le

HISTOIRE



Philippe de Gaulle et le RBFM à Clémentine, dans les Vosges, en novembre 1944 (DR)

RBFM se retrouve à 15 kms de... Colombey-les-Deux-Églises. Philippe de Gaulle saute sur l'occasion pour demander la permission de pousser une reconnaissance, avec deux jeeps, vers son village. Il retrouve la Boisserie très endommagée à cause des différentes exactions réalisées par les troupes allemandes. Philippe prend des mesures auprès d'entrepreneurs de la région afin de réaliser les premières réparations. Le 12 septembre, son unité atteint Contrexéville (Vosges) et, le 13, la Moselle est traversée à Nomexy-Châtel. Fin septembre, le 1^{er} peloton est intégré au sous-groupe tactique Morel-Deville. Ses principales missions sont constituées de reconnaissances, de découvertes, de flanc-garde, de contacts avec l'ennemi. Non loin de Baccarat (Meurthe-et-Moselle), en cet automne 1944, les conditions de vie sont difficiles dans la boue et sous la pluie, tout cela sous le feu de l'artillerie allemande. Le 12 novembre 1944, le général Leclerc convoque les officiers du sous-groupe tactique Morel-Deville, dont Philippe de Gaulle, et explique que le sous-groupe doit soutenir la prochaine offensive de la 79^e division d'infanterie américaine. La mission du 1^{er} peloton est d'atteindre Cirey-sur-Vezouze. Si, les 13 et 14 novembre, l'avancée du peloton se passe sans trop d'embûches, à compter du 15 les marins sont réellement au contact de la *Vorvogesenstellung*, la ligne de défense allemande sur les Vosges. Lors d'un barrage d'artillerie, Philippe de Gaulle est blessé par un éclat d'obus qui lui entaille le cuir chevelu⁵⁷. Cette blessure ne l'empêche pas de continuer à pousser son unité vers Nonhigny, Montreux et Parux, où 130 prisonniers sont faits⁵⁸. Le 18 novembre, Cirey-sur-Vezouze est atteint et le lendemain, c'est au tour de Lafrimbolle (Moselle) de tomber. Au cours de cette semaine d'offensive, Philippe de Gaulle déplore de nombreuses pertes dans ses rangs. Le 21, le lieutenant-

colonel Massu passe le col de Dabo, ouvrant la voie vers Strasbourg, mais comme le note Philippe de Gaulle dans ses *Mémoires accessoires* : « C'est bien notre petit sous-groupe qui a trouvé et amorcé la brèche vers Strasbourg en provoquant la chute de Badonviller et de Bréménil et en s'emparant par surprise de Cirey-sur-Vezouze⁵⁹ ». La capitale alsacienne est ensuite libérée le 23 novembre.

Pour autant, la campagne d'Alsace est loin d'être terminée. Au Sud-Ouest de Strasbourg, dans la région d'Obernai, Philippe de Gaulle est une nouvelle fois blessé par un éclat d'obus qui lui perce la joue et lui entaille la langue⁶⁰. Un chirurgien d'Obernai le prend en charge. Le 1^{er} peloton opère entre les Vosges et la rivièrè Ill (Barr, Epfig, Ebersheim, Huttenheim, Erstein...) face à des troupes allemandes qui ne se sont pas résignées et dans des conditions climatiques de plus en plus compliquées avec l'arrivée du froid hivernal. Le 24 décembre 1944, Philippe de Gaulle se trouve proche de Benfeld (Bas-Rhin) lorsqu'il reçoit l'ordre, sans explication, de déplacer son unité de quelques kilomètres vers l'Ouest, à Stotzheim. Arrivé sur place, Philippe comprend l'objet de ce transfert : le général de Gaulle, accompagné du général Leclerc, est en inspection de la 2^e DB : « Mon père passe devant nos rangs. Il se contente de me dire "Bonjour" avec un regard un peu plus appuyé peut-être que pour les autres, mais sans pouvoir manifester autrement sa proche parenté⁶¹ » note Philippe. Début janvier 1945, le RBFM remonte vers le Nord, en direction de Bitche, en soutien de l'armée américaine. Là aussi, de nombreux engagements ont lieu et le régiment détruit 14 chars ennemis, dont 9 Panther, 2 canons automoteurs et 9 véhicules blindés tout-terrain⁶². À la fin de ce même mois, le peloton de Philippe de Gaulle est de retour le long

de l'Ill et participe à la réduction des poches allemandes qui tiennent ardemment face aux Français jusqu'au début du mois de février 1945. Le 11 février, Philippe se rend à Strasbourg où son père préside une grande prise d'armes, Place Kléber, mais ne le voit qu'à distance. La campagne d'Alsace est enfin terminée.

Vers de nouveaux horizons (février 1945 – septembre 1945)

Après la campagne d'Alsace, la 2^e DB ne franchit pas tout de suite le Rhin pour entrer en Allemagne. La division est envoyée dans le centre de la France, dans le département de l'Indre, dans le courant du mois de mars. Philippe de Gaulle, en quittant l'Alsace, décide de faire un saut par l'hôpital d'Haguenau (Bas-Rhin) afin d'y saluer ses hommes blessés, puis rejoint Saint-Gaultier (Indre) où est stationné le 1^{er} escadron du RBFM⁶³. Quelques jours plus tard, le lieutenant de vaisseau Vivier se rend auprès de Philippe et lui remet un ordre de l'état-major de la Marine. Cet ordre lui demande de se rendre à Paris, pour ensuite partir suivre des cours de pilotage dans l'aéronautique navale⁶⁴ alors en cours de reconstitution. Apprenant cette nouvelle, le général Leclerc souhaite tout d'abord convoquer Philippe de Gaulle afin de lui exprimer son mécontentement de le voir quitter la division. Au moment de l'entretien, le général Leclerc ne comprend pas pourquoi l'enseigne de vaisseau de Gaulle se présente devant lui sans sa barrette de décorations. Ce dernier se justifie, face à Leclerc interloqué, qu'il n'est titulaire d'aucune décoration depuis 1940⁶⁵. Quelques jours plus tard, le 24 mars 1945, à Argenton-sur-Creuse (Indre), au cours d'un passage en revue des troupes, le général Leclerc comble ce manque et décore Philippe de la Croix de Guerre⁶⁶. L'aventure au sein de la 2^e DB est sur le point de se terminer pour lui. Tandis qu'une partie de la 2^e DB prend part aux combats dans la Poche de Royan, avant de partir pour la Bavière, Philippe de



Le général Leclerc décore Philippe de Gaulle de la Croix de Guerre, le 24 mars 1945 (DR)

HISTOIRE

Gaulle rejoint donc Paris. Il retrouve sa famille au 4 route du Champ d'Entraînement (16^e arrondissement) où vivent ses parents depuis septembre 1944 : « J'y retrouve avec une grande satisfaction ma mère et mes deux sœurs venues d'Alger où je n'avais pas mis les pieds. [...] Les miens m'accueillent comme si je les avais quittés le matin même et me parlent de tout et de rien, et de la famille, sauf de la campagne de guerre que je viens de terminer sans trop de dommages, mais au prix de beaucoup de péripéties. J'en suis au fond de moi choqué et frustré. [...] Tant chez les Vendroux, du côté de ma mère, que les de Gaulle, les hommes ne parlent jamais de la guerre, pour ne pas chagriner inutilement les femmes⁶⁷ ». Le général et Yvonne de Gaulle ne s'enthousiasment pas en apprenant la mutation de leur fils vers l'aéronavale car, d'une part, la formation doit avoir lieu aux États-Unis et, surtout,

son père voyait déjà son fils se lancer en politique une fois la démobilisation réalisée⁶⁸. Les relations entre Philippe de Gaulle et ses parents sont donc quelque peu crispées en ce printemps 1945. Ne voulant pas rester inactif en attendant son départ pour l'Amérique, Philippe se porte volontaire pour rejoindre la base d'Hourtin, en Gironde, où se trouve une escadrille d'hydravions de combat. Il y reste jusqu'au 16 juin 1945 et revient à Paris, juste à temps pour le défilé de la Victoire prévu le 18 juin. Philippe de Gaulle ne prend pas part au défilé et, installé en tribune place de la Concorde, voit ses anciens camarades de combat passer devant ses yeux, « non sans quelque nostalgie⁶⁹ ».

Quelques jours plus tard, Philippe de Gaulle part de Paris pour rejoindre l'Écosse où le paquebot *Queen Elizabeth* est amarré à Greenock, prêt à partir

pour les États-Unis. Après une semaine de traversée, Philippe arrive à New-York, puis est transféré à Chapel Hill (Caroline du Nord) et enfin Memphis, au bord du Mississippi où a lieu la formation pour obtenir le brevet pilote. Bien qu'ayant un océan qui le sépare de sa famille, Philippe reçoit, en août 1945, une convocation lui demandant de se rendre à Washington où son père vient d'arriver le 22 pour une visite officielle. Il suit le général de Gaulle au cours de cette visite et participe au dîner organisé à la Maison-Blanche. À la fin du mois, Philippe de Gaulle rejoint de nouveau Memphis pour y continuer sa formation qui doit prendre fin un an plus tard. C'est au bord du Mississippi, le 2 septembre 1945, que Philippe de Gaulle apprend la fin du second conflit mondial.

Jérôme Maubec

- 1 <https://www.ina.fr/ina-eclairage-actu/video/i22258003/philippe-de-gaulle-evoque-le-poids-de-l-image-de-son-illustre-pere>
- 2 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 140
- 3 *Loc. cit.*
- 4 Lettre du colonel de Gaulle au colonel Nachin, 8 février 1940. *Lettres, notes et carnets 1905-1941*, Paris, Bouquins, 2010, p. 917
- 5 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 147
- 6 *Ibid.*, p. 156
- 7 Lettre du colonel de Gaulle à sa femme, 15 mai 1940. *Lettres, notes et carnets 1905-1941*, Paris, Bouquins, 2010, p. 930
- 8 Dans ses *Mémoires accessoires*, Philippe de Gaulle note la date du 8 juin concernant cette rencontre mais une lettre de Charles de Gaulle à sa femme, datée du 2 juin, avance la date du 1^{er}.
- 9 Lettre du colonel de Gaulle à sa femme, 2 juin 1940. *Lettres, notes et carnets 1905-1941*, Paris, Bouquins, 2010, p. 935
- 10 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 173
- 11 *Ibid.*, p. 175
- 12 *Ibid.*, p. 176
- 13 *Ibid.*, p. 185
- 14 *Ibid.*, p. 181-182
- 15 *Ibid.*, p. 193
- 16 <https://marins.fnfl.fr/fiche/5611/philipphenrixavierantoine-degaulle>
- 17 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 198
- 18 *Ibid.*, p. 199
- 19 Début novembre 1940, Philippe de Gaulle passe aussi quelques jours à bord du torpilleur *Bouclier*, l'un des rares bâtiments français équipés de l'appareil de détection sous-marine Asdic 127.
- 20 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 215
- 21 Quelques jours plus tôt, le roi George VI a aussi inspecté les FNFL et a échangé quelques mots avec Philippe.
- 22 Lettre du général de Gaulle à Yvonne de Gaulle, 8 décembre 1940. *Lettres, notes et carnets 1905-1941*, Paris, Bouquins, 2010, p. 1095
- 23 Lettre du général de Gaulle à Philippe de Gaulle, 18 décembre 1940. *Lettres, notes et carnets 1905-1941*, Paris, Bouquins, 2010, p. 1109
- 24 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 227
- 25 *Loc. cit.*
- 26 *Ibid.*, p. 230
- 27 *Ibid.*, p. 234
- 28 *Ibid.*, p. 236
- 29 *Ibid.*, p. 238
- 30 *Ibid.*, p. 242
- 31 Son service à terre prend fin le 2 mai 1942.
- 32 La flottille est commandée par l'enseigne de vaisseau de première classe de réserve Jean Simon et est composée des vedettes n° 8, 11 et 12. Philippe de Gaulle se trouve sur la vedette n° 12.
- 33 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 255
- 34 Lettre du général de Gaulle à Philippe de Gaulle, 6 juillet 1942. *Lettres, notes et carnets 1942-mai 1958*, Paris, Bouquins, 2010, p. 109
- 35 Cela équivaut à 555,6 kilomètres.
- 36 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 262
- 37 <https://marins.fnfl.fr/fiche/5611/philipphenrixavierantoine-degaulle>
Parmi les opérations majeures de la MTB 96, nous pouvons citer l'attaque, dans la nuit du 10 au 11 mars 1943, d'un convoi allemand devant les Sept Îles (au Nord de Trégastel).
- 38 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 279
- 39 Lettre du général de Gaulle à Philippe de Gaulle, 27 août 1943. *Lettres, notes et carnets 1942-mai 1958*, Paris, Bouquins, 2010, p. 386
- 40 Lettre du général de Gaulle à Philippe de Gaulle, 27 août 1943. *Lettres, notes et carnets 1942-mai 1958*, Paris, Bouquins, 2010, p. 386
- 41 La frégate *La Découverte* a d'abord été baptisée *Windrush* au moment de sa mise à l'eau, le 18 juin 1943.
- 42 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 282
- 43 *Loc. cit.*
- 44 *Ibid.*, p. 286
- 45 *Loc. cit.*
- 46 *Ibid.*, p. 289
- 47 DE GAULLE Philippe, *De Gaulle mon père*, Tome 1, Paris, Plon, 2003, p. 331
- 48 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 300
- 49 Fiche pour le Général Chef d'État-Major, datée du 6 avril 1944. SHD II P 226
- 50 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 300
- 51 *Ibid.*, p. 301
- 52 *Ibid.*, p. 312
- 53 *Ibid.*, p. 320
- 54 *Ibid.*, p. 323
- 55 MANTOUX Jacques, « Le réquisitoire d'Étienne Mantroux contre Keynes », in *Revue de la Fondation de la France Libre*, n° 6, décembre 2002, p. 28
- 56 Lettre du général de Gaulle à Yvonne de Gaulle, 31 août 1944. *Lettres, notes et carnets 1942-mai 1958*, Paris, Bouquins, 2010, p. 556
- 57 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 353
- 58 *Ibid.*, p. 356
- 59 *Ibid.*, p. 361
- 60 *Ibid.*, p. 363
- 61 *Ibid.*, p. 367
- 62 *Ibid.*, p. 372
- 63 Stationnement des unités de la 2e DB dans l'Indre. MLLM Boîte n° 38b Dossier n° 3 Chemise n° 1
- 64 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 379
- 65 *Loc. cit.*
- 66 Rapport de la Direction générale de la Police nationale, daté du 26 mars 1945. Archives départementales de l'Indre 802W12
- 67 DE GAULLE Philippe, *Derniers souvenirs*, Paris, Plon, 2024, pp. 69-70
- 68 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 400
- 69 *Ibid.*, p. 402

HISTOIRE

Parcours d'un FNFL : Le Journal de guerre de Célestin Mével. 18 juin 1940 - 29 juillet 1941 (2^e partie)

Dans la nuit du 18 au 19 juin 1940, en pleine débâcle, Célestin Mével, jeune apprenti de l'arsenal, a réussi à quitter Brest pour l'Angleterre pour poursuivre le combat contre l'Allemagne. Le 30 juin, dans le camp de réfugiés d'Anerley School, il a décidé de s'engager dans la « Légion de Gaulle » et a été envoyé à l'Olympia Hall, camp de rassemblement des Français Libres à Londres. Mais, trop jeune pour pouvoir s'engager - il a un peu plus de 16 ans -, il a d'abord été envoyé dans un camp scout, à Brynbach, dans le Pays de Galles. Finalement, en trichant sur son âge, il a réussi à s'engager dans les FNFL et rejoint le cuirassé *Courbet* le 19 septembre à Portsmouth. Depuis le 18 juin, il tient un Journal de guerre.

Sur le *Courbet* (19 septembre - 15 octobre 1940) : baptême du feu

Le lundi 23 septembre 1940, Célestin inscrit dans son journal sa première annotation à bord du *Courbet* : « Voilà 5 jours que je suis sur le *Courbet* comme apprenti canonier, ce matin nous venons de passer à la piqure, mais je n'ai pas trop mal. » Ce moment un peu désagréable n'est rien à côté de ce qui l'attend le lendemain : « Mardi 24. Je viens de recevoir le baptême du feu, les boches sont venus faire un raid en plein jour au-dessus de Portsmouth et ma pièce (un 75^{mm}) a tiré 17 coups. Quel bruit et quel déplacement d'air, je n'entends plus rien de mon oreille droite. » Si l'attaque aérienne a bien été le baptême du feu pour Célestin, ce n'est pas le cas pour le *Courbet*. Saisi par les Britanniques le 3 juillet dans le cadre de l'opération *Catapult*, versé ensuite aux FNFL, le bâtiment sert de dépôt des équipages et de batterie antiaérienne d'août 1940 à janvier 1941. Le 12 août, vers 12 heures, deux bombes sont tombées à proximité du bâtiment, dont la DCA aurait abattu deux avions¹.

Le traumatisme subi par Célestin a des conséquences pour la suite de son parcours : « Mercredi 25 [septembre]. Je passe un essai manuel de chaudronnier pour aller mécanicien car le canonage n'est pas bon pour moi à cause de mon oreille. Jeudi 26. Mon essai est fini et je suis reçu comme mécanicien. Je passe immédiatement matelot, je suis très content car la paie augmente. Georges Claireaux reste canonier. » En fait, sa promotion au grade de matelot de 2^e classe ne prendra

effet que le 15 octobre, date à laquelle il quitte le *Courbet* et embarque avec deux de ses « copains » sur le contre-torpilleur *Léopard*. Un regret tout de même : son ami Georges Claireaux reste sur le *Courbet* comme apprenti canonier.

Sur le *Léopard* (15 octobre 1940 - 11 juin 1941) : tempête et escortes de convois

Le *Léopard*, comme le *Courbet*, se trouve à Portsmouth. Lui aussi a été saisi par les Britanniques le 3 juillet 1940. Officiellement rétrocédé aux FNFL le 31 août, il a pris armement pour compter du 3 septembre et se trouve en travaux. Célestin est plutôt satisfait de sa nouvelle affectation : « Vendredi 18 [octobre]. Nous avons la bonne vie. Je ne connais pas grand-chose dans les machines, mais je tâche d'apprendre. » Un mois plus tard, le samedi 16 novembre, son bonheur est complet : « Une surprise m'attend en remontant du quart, je retrouve Georges [Claireaux] dans le poste d'équipage. Il vient d'embarquer à bord comme matelot canonier. Le destin veut que l'on soit toujours ensemble. »

Le réarmement du *Léopard* se termine au cours du mois de novembre. Des essais sont effectués à partir du 20 novembre à Portsmouth. Ils sont

satisfaisants dans l'ensemble. Le 23 novembre, le contre-torpilleur peut donc appareiller pour Plymouth. Dans son évocation de la traversée, Célestin mentionne un épisode qui interroge : « Appareillage pour Plymouth. Nous marchons toute la nuit. On se tape maintenant du quart en pagaille. Au milieu de la nuit, je monte sur le pont prendre un peu d'air et je vois des projecteurs qui fouillaient le ciel et la DCA qui tirait. Ce n'est point l'Angleterre mais la France. C'est louche. Nous nous dirigeons à 30 nœuds vers Cherbourg, nous sommes à une demi-heure de marche de ce port. Le commandant arrive à la passerelle. Voyant cela, il change de cap. Des vedettes lance-torpilles et des sous-marins nous cherchent mais on réussit à s'en tirer. Lundi 25. Arrivée à Plymouth². »

Le *Léopard* séjourne à Plymouth jusqu'au 2 décembre, date à laquelle il appareille pour Greenock, près de Glasgow, en Écosse. Le navire a en effet été affecté au 11^e groupe d'escorte dans la Clyde. « La traversée s'est effectuée sans encombre », note Célestin le 4 décembre. La nuit du 6 au 7 décembre sera beaucoup moins sereine. Vers 23 heures, alors que le *Léopard* est au mouillage à Greenock et 80 permissionnaires à



À bord du *Léopard*. Célestin Mével est le 2^e en partant de la gauche (coll. Philippe Mével)

HISTOIRE

terre, un très fort coup de vent survient, avec chute brutale du baromètre. Célestin raconte : « Nous sommes au mouillage en grande rade. Le yacht³ chasse sur ses amarres avec la tempête et rentre en collision avec un cargo. Il y a un trou dans la coque. » Dans l'ouvrage de référence *Les Bâtiments de Surface des FNFL*⁴, nous pouvons constater que la réalité est plus dramatique encore que l'évocation qu'en fait Célestin : « 06 h 30 le 7, vent force 12 – Le pétrolier *Carola* chassant à une vitesse de 4 à 5 nœuds tombe sur le *Léopard* à hauteur de la passerelle et lui arrache la coupée et le garde-hélice tribord. Il bat en arrière, s'éloigne, mais retombe une seconde fois sur le *Léopard* qu'il heurte à l'arrière avec son étrave. À 07 h 08, le cargo *Culbert* tombe sur le *Léopard* qui file un maillon de chaque bord et bat en arrière. Baromètre à 715. Les chaînes du *Culbert* engagées dans celles du *Léopard* font déraiper ses ancres et les deux bâtiments dérivent à toute vitesse. Le *Culbert* se dégage en mettant en avant. À 07 h 15, le *Léopard* tombe sur *Le Vaillant* et dérive sur toute sa longueur. Après quoi son commandant peut mettre en avant à toute puissance en draguant ses ancres pour éviter les fonds de deux brasses qui ne sont plus qu'à 200 mètres sur l'arrière et sous le vent. Le *Léopard* court ainsi pendant un mille, vent debout, et parvient à virer ses chaîne en évitant plusieurs bâtiments de guerre et de commerce qui chassent à grande vitesse. Décidé de sortir de la rade, la machine bâbord étant remontée. Intercepté un signal de détresse du sous-marin *Undaunted* échoué à Strome Point, que le *Léopard* trouve complètement au sec et évacué, et dont il ne peut s'approcher. »

À la lecture de ce compte-rendu, on peut se demander si le ton détaché de Célestin, résumant l'événement, ne s'expliquerait pas par le fait qu'il aurait fait partie des 80 permissionnaires... à terre. Le 8 décembre, deux jours après la terrible tempête, Célestin semble surtout ému par la beauté du paysage : « Il fait froid, les montagnes qui entourent la ville sont recouvertes de neige et cela forme un beau tableau. »

Le *Léopard* a subi d'importantes avaries. « Nous rentrons à Glasgow en réparations », indique le jeune matelot mécanicien le 14 décembre. Les réparations ont lieu entre le 16 et le 31. L'immobilisation du bâtiment offre une intéressante opportunité pour certains membres de l'équipage. Le journal de Célestin en garde la trace : « Lundi 16 [décembre]. Je pars avec Georges [Claireaux] en permission de 4 jours pour Rhyl. Nous allons revoir le pays que nous avons

parcouru en scout⁵. Dimanche 29. Je reviens à Glasgow après une prolongation de permission de 8 jours. Le *Léopard* est réparé. Lundi 30. Nous revenons à Greenock. » Célestin est de retour à bord juste pour la fin de l'année. Moment propice pour penser à sa famille, se tourner vers l'avenir et exprimer l'espoir qui anime les marins de la France Libre : « Mardi 31 [décembre]. Nous fêtons la fin et le début de l'année. Je pense à ma famille qui est en France entre les mains de ces salauds de boches. Mais j'espère qu'elle se porte quand même très bien et que dans quelques mois nous les délivrerons et chasserons les boches de la France. » Commence donc pour Célestin une nouvelle année, avec une seule annotation pour tout le mois de janvier 1941 : « Vie normale. » Normale peut-être pour un marin en guerre, mais certainement pas de tout repos car le *Léopard* participe en janvier à deux missions⁶. Le 11 janvier, il appareille de Greenock pour se joindre en baie de Rothesay à l'escorte d'un convoi. Il est de retour à Gourock le 15, après avoir rencontré une mer très dure.

Le 20 janvier 1941, au départ de la seconde mission, le *Léopard* arrive par vent de force 10 à 12 en rade de Campbelltown, où il doit mouiller. Il tombe sur la corvette *Heather* puis s'échoue sur un fond de vase dure. Décollé du banc de vase à l'aube du 21 janvier avec l'aide d'un remorqueur, il peut appareiller et reprendre la mer, n'ayant subi que des dégâts superficiels. Les annotations de Célestin ne reprennent que le 17 février. Il écrit : « Nous avons fait 2 convois. Le 1^{er} : Nous escortons 20 paquebots chargés de troupes en direction de Gibraltar. L'escorte se comporte [se compose] de 17 bateaux de guerre, dont 1 cuirassé, 2 croiseurs de bataille, le reste sont des torpilleurs et contre-torpilleur, y compris le *Léopard*. Le 2^e : Nous escortons en compagnie d'un destroyer polonais un paquebot de troupes à destination des îles Féroë [il s'agit en réalité des îles Féroë]. Nous montons jusqu'à Trondjhem [Trondheim]. » Bien entendu, il ne faut pas en déduire que le *Léopard* serait entré dans le port norvégien, dont les occupants allemands ont fait leur plus grande base navale en Europe du Nord. D'autre part, le 17 février ne peut évidemment être la date des deux convois. Il est hautement probable que notre marin évoque en fait les deux convois du mois de janvier mentionnés par Hervé Cras, Xavier Mangin d'Ouince et Philippe Masson (cf. note 4). Les auteurs ne donnent pas leurs noms de code ni des détails sur leur mission. Pour le premier, ils précisent qu'ils n'ont « aucun renseignement sur la

composition du convoi et de l'escorte, ni sur la destination ». Il doit s'agir en fait du convoi WS 5 B, évoqué par François-Emmanuel Brézet⁷ :

« À la suite du raid non intercepté dans l'océan Atlantique du groupe *Gneisenau-Scharnhorst*⁸ l'amirauté britannique avait ordonné que les convois importants ou particulièrement précieux soient escortés par des cuirassés ou des croiseurs. C'était le cas, par exemple, pour les convois WS (W comme Winston...), qui transportaient des troupes vers le Moyen-Orient ; le convoi WS 5 B de 21 navires transportant 40 000 hommes de troupe avait appareillé le 12 janvier 1941, escorté par le cuirassé *Ramillies*, les croiseurs *Australia*, *Naiad* et *Phoebe* et un écran de douze destroyers. » Ces informations recoupent parfaitement celles fournies par Hervé Cras et ses coauteurs (appareillage du *Léopard* le 11 janvier de Greenock pour rejoindre le convoi, qui part le lendemain) et celles données par Célestin (nombre des navires transports de troupes, importance des troupes embarquées, composition de l'escorte, destination du convoi). Il y a tout lieu de penser que le deuxième convoi, vers les îles Féroë, est celui mentionné par Hervé Cras et ses coauteurs, que le *Léopard* rejoint le 20 janvier.

Le vendredi 21 février, Célestin appareille pour une troisième mission du *Léopard* :

« Vendredi 21.

11 h : Appareillage.

19 h : Mouillage à Londonderry (Irlande) pour faire le plein de mazout⁹.

23 h : Appareillage.

Samedi 22. Le matin en nous réveillant nous nous trouvons en compagnie du torpilleur américain *Churchill*¹⁰. Nous escortons un croiseur auxiliaire à destination du Canada.

Dimanche 23. Mer houleuse. Poste de combat. Erreur, c'est un navire hollandais. 12 sous-marins de signalés. Nous sommes dans la zone dangereuse. »

Effectivement, une dizaine de sous-marins allemands et deux ou trois sous-marins italiens, opérant en meute, rôdent en Atlantique nord, à l'ouest des Hébrides, dans les parages du 21^e méridien¹¹. Célestin ne tarde pas à constater le résultat de leur chasse : « Lundi 24. 1 h du matin. 2 feux rouges par bâbord. Nous approchons et recueillons 39 naufragés de la *Waynegate* (10.000 tonnes) torpillée dans la nuit. Nous recevons des SOS de partout. Il y a en tout 7 cargos de coulés. Le croiseur auxiliaire que nous convoyions a filé devant nous et s'en est allé le plus vite possible. » Selon les archives officielles, le cargo britannique *Waynegate* (de 6.220 tonnes, et non 10.000 tonnes,

HISTOIRE

comme l'écrit Célestin) aurait été coulé par l'*U-73* le 24 février à 4 heures 19, alors que Célestin affirme avoir vu les rescapés dès 1 heure du matin. Mais il y a accord sur le nombre de personnes recueillies par le *Léopard*.

Le sauvetage ne marque pas la fin de l'épisode : « 10 h : La vigie signale un sous-marin naviguant en surface. Nous fonçons dessus, il plonge, nous le retrouvons et le grenadons. » Hervé Cras et ses coauteurs détaillent les différentes phases de l'action du *Léopard* :

« À 10 h 25, alors que le contre-torpilleur avait repris sa route au 26, la veille haute aperçut un sous-marin en surface se détachant nettement sur l'horizon. Distance télémétrée : 20 600 mètres. Le *Léopard* mit le cap sur le sous-marin qui plongea à 10 h 29 mn 30 s et disparut complètement au relèvement 40, route au 155.

À 11 h 00 l'Asdic¹² donnait un contact ferme droit devant à 1700 mètres avec effet doppler en rapprochement.

À 11 h 03 mn 40 s, le but est à 200 yards sur tribord. Le *Léopard* prend ses dispositions pour une nouvelle attaque, mais le but vient sur la gauche dans le même relèvement que le *Churchill* et le *Léopard* ne peut suivre. Le *Churchill* exécute deux grenadages.

À 12 h 48 mn 20 s, le *Léopard* reprend le contact à 1000 yards, et attaque à 12 h 51 mn 05 s (quatre grenades réglées à 100 mètres) – Le but ne semble plus manœuvrer et une pièce de bois noir longue de 2 yards et large de 3 pouces vient en surface avec une large tache d'huile et de grosses bulles d'air.

Cependant le *Churchill* ne croit pas à la présence effective d'un sous-marin et donne l'ordre au *Léopard* de rompre la chasse pour faire route sur le rendez-vous du convoi. Mais le commandant Richard, *positivement certain* de la réalité du contact sub entreprend une dernière attaque.

A 13 h 08 mn 55 s – trois grenades réglées à 100 mètres. »

Pour Célestin, il n'y a aucun doute : « À 11 h nous quittons la zone après l'avoir coulé. Encore un qui ne fera plus de mal à personne, et nous en sommes fiers. » Pourtant, la destruction du submersible ennemi n'a apparemment jamais pu être établie avec certitude, malgré le rapport du 11 mars 1941, plutôt favorable, du chef des destroyers – Captain (D) – des *Western Approaches*¹³ : « Il est considéré que le commandant a admirablement manœuvré son bâtiment pendant la chasse, et d'après les informations détaillées qu'il a données, de même que les témoignages recueillis sur le moment, il apparaît possible que le sous-marin ait été détruit ». Possible, mais pas

certain... Et « ce succès ne devait pas être confirmé après la guerre. Aucun sous-marin allemand ou italien ne fut coulé au cours de ces contre-attaques dont le journal de guerre de la *Kriegsmarine* ne fait d'ailleurs pas mention¹⁴. » Difficile donc de dire si, comme l'affirme Jacques Bauche dans son *Éphéméride de la France libre*, le sous-marin est bien « le premier navire de guerre ennemi détruit par les FNFL »¹⁵.

Le *Léopard* est de retour à Greenock le vendredi 28 février. Le lendemain, samedi 1er mars, Célestin écrit : « C'est la paye je vais à terre fêter notre victoire sur le sous-marin. » Et le lendemain, dimanche : « L'aumônier en chef des FFL¹⁶ vient à bord dire la messe et nous donne à tous l'absolution. » Le jeudi 13 mars, Célestin, qui a découvert la guerre sur mer, est confronté à ses horreurs à terre : « Je vais à Glasgow m'amuser. Les nazis arrivent et bombardent. Georges [Claireaux] et moi nous précipitons dans les décombres malgré les flammes et la fumée, nous sauvons 2 femmes et un gosse. En revenant, nous trouvons 2 marins français du *Triomphant* tués alors qu'ils faisaient leur possible pour sauver des gens. » De nombreux témoignages font état de ces actes de bravoure de marins français, qui, au péril – et parfois au prix – de leur vie, tentaient de sauver des personnes victimes des bombardements allemands. Notre base de données FNFL¹⁷ nous a permis d'identifier les deux marins du *Triomphant* trouvés morts par Célestin et son ami Georges. Il s'agit du matelot canonnier Pierre Coucuron et du quartier-maître Alfred Pupin, tous deux décédés à Glasgow le 13 mars 1941 au cours d'un bombardement aérien.

Au mois de mars, le *Léopard* n'effectue qu'une mission, pour la protection du convoi rapide WS 7 à la sortie et du convoi lent HG 56 à la rentrée¹⁸. Le contre-torpilleur appareille de Greenock le 24 mars pour aller mazouter à Londonderry, qu'il quitte le lendemain. Célestin raconte : « Nous quittons Londonderry et prenons un convoi de troupes escorté par les cuirassés *Nelson* et *Revanche*, des croiseurs et des torpilleurs. Nous le quittons à mi-route pour reprendre un convoi extrêmement lent faisant route sur Greenock. Nous recherchons un sous-marin, qui malheureusement nous échappe. Deux cuirassés de 35 000 tonnes allemands sont signalés. Nous les recherchons, mais en vain. Nous quittons ensuite le convoi afin d'aller mazouter à Londonderry, après quoi nous repartons le rechercher. Ne l'ayant pas trouvé au point prévu, nous retournons à Greenock après avoir patrouillé un moment au large des côtes ». L'ouvrage d'Hervé

Cras et *alii* ne mentionne pas les « deux cuirassés allemands. » Mais il donne quelques détails sur la chasse infructueuse au sous-marin : « Le *Léopard* détecta dans la matinée du 29 des émissions radiotélégraphiques donnant à penser qu'un sous-marin ennemi pouvait avoir pris le convoi en filature. Après une recherche infructueuse effectuée dans la direction où avaient été relevées ces émissions, le *Léopard* rejoignit le convoi à 14 h 00, presque à bout de mazout, et dut rentrer ravitailler à Londonderry. »

Au mois d'avril 1941, le *Léopard* a une grande activité. Le journal de Célestin donne une bonne idée du déroulement des missions d'escorte : « Avril. Samedi 5. Appareillage à 20 h 30. Le *Léopard* appareille pour prendre part à l'escorte de 2 paquebots allant en Islande. L'escorte se comporte [se compose] du cuirassé *Resolution*, des contre-torpilleurs *Léopard*, *Legion*, *Garland*, *Pjorum*. Aux approches de l'Islande, le *Resolution* nous quittera. Le *Léopard* escortera le convoi jusqu'en Islande, où il restera quelques jours. Ennemis desquels la rencontre est possible : les avions Fokker, Wolfe Condor [Focke-Wulf FW 200 Condor ?] (Rayon d'action : 14 milles), les avions Heinkel 111, Junker 88 (Rayon d'action : 750 milles), les sous-marins, le corsaire *Deutschland*, les croiseurs légers, les croiseurs auxiliaires, les destroyers.

Dimanche 6. Nous passons aux Hébrides, où le *Legion* et le *Pjorum* grenadent à 15 h un sous-marin. Le résultat n'est pas encore connu.

Lundi 7. Même escorte, même convoi. Dans la nuit, il y a une aurore boréale. Tout le ciel est devenu vert tendre avec quelques rayons plus clairs. C'était superbe.

Mercredi 9. 7 heures du matin. Nous entrons dans un fjord. Il ne fait pas froid malgré la neige qui recouvre complètement la côte et les montagnes environnantes. Très joli passage. Nous arrivons ensuite à Hual-Fjord [Hvalfjord] (Islande), où nous accostons un pétrolier afin de mazouter.

Jeudi 10. Nous reprenons la mer, escortant cette fois un croiseur auxiliaire faisant route sur le Canada.

Vendredi 11. Le *Garland* nous quitte afin d'aller au secours d'un cargo torpillé dans la nuit.

Dimanche 13. Nous sommes revenus mazouter dans le même fjord que l'autre jour.

Lundi 14. Appareillage à 10 h 30 pour aller au secours d'un navire belge, le *Ville de Liège*¹⁹, torpillé dans la nuit. Nous ne continuons pas notre route avec les deux autres torpilleurs car nous prenons un convoi escorté du cuirassé *Rodney*.

HISTOIRE



Georges Claireaux, ami de Célestin Mével, à Portsmouth en octobre 1940 (coll. Philippe Mével)

Mercredi 16. Nous quittons le convoi pour retourner en Islande.

Jeudi 17. Nous mouillons dans un fjord, où nous mazoutons, et faisons les vivres (provision de morues fraîches).

Vendredi 18. Nous appareillons et arrivons 2 h après à Ríkhavík [Reykjavík] (capitale de l'Islande). Ici, nous trouvons bizarre car il fait jour jusqu'à 10 h du soir et le matin à 5 h on se croirait presque en pleine nuit.

Mercredi 23. Minuit, nous quittons la capitale islandaise et prenons la mer.

Jeudi 24. Mer houleuse.

Vendredi 25. Nous rencontrons un convoi important (30 navires pétroliers et cargos) à destination de l'Angleterre. Nous prenons part à l'escorte.

Samedi 26. 15 h. Un sous-marin est signalé à 70 milles du convoi. Nous nous lançons immédiatement à sa recherche, accompagnés de 2 destroyers. 19 h. Nous le recherchons vainement mais en vain [sic]. Il nous a filé entre les doigts. 20 h. Nous retournons reprendre le convoi. 21 h 30. Le convoi est rattrapé.

Dimanche 27. N'allant pas dans la même direction, nous quittons l'escorte à 16 h.

Lundi 28. Dans la nuit de dimanche au lundi, un pétrolier anglais a été bombardé au nord de l'Écosse. 13 h. Nous trouvons ce dernier accompagné d'un remorqueur de haute mer qui le traîne vers la côte. Le *Léopard* l'escorte jusqu'à Scapaflow [Scapa Flow]²⁰. 17 h. Nous chassons un autre sous-marin pendant 2 h sans succès.

Mardi 29. 13 h 30. Arrivée à Scapaflow (mazout). 18 h 30. Appareillage.

Mercredi 30. 7 h. Nous grenadons un sous-marin.

Jeudi 1 [1^{er} mai]. 13 h. Arrivée à Grimsby. »

Le *Léopard* a été envoyé dans ce port situé sur l'estuaire de la Humber, dans l'est de l'Angleterre, pour grand carénage. Les premiers examens montrent la nécessité de travaux très importants sur les chaudières. En effet, au cours des dernières escortes le bâtiment « a dû marcher 15 à 17 nœuds contre une mer très dure (creux de 8 à 10 mètres) ». Il « a beaucoup fatigué. Trois chaudières sur cinq sont hors de service et les autres incertaines ». Les réparations sont confiées aux chantiers de Hull, situés un peu plus au nord au bord de la Humber²¹.

Le mercredi 7 mai, à 18 heures, le *Léopard* arrive donc à Hull. La nuit qui suit est terrible. Célestin témoigne : « Nous venons de subir cette nuit la plus grande attaque aérienne qu'il y ait eu en cette nuit-là au-dessus de l'Angleterre. Ce n'était pas rigolo et j'ai manqué d'y passer. » Célestin n'exagère pas. Le *Léopard* est arrivé à Hull au moment où les Allemands déclenchaient le « Hull Blitz » (« guerre éclair de Hull »). C'est le nom donné aux intenses bombardements nocturnes de plusieurs heures qui ont frappé la ville portuaire les 7, 8 et 9 mai 1941. L'importance stratégique de cette ville en faisait une cible de choix pour la *Luftwaffe*. Hull fut littéralement ravagé en 1941. C'est la seconde ville britannique la plus détruite après Londres en pourcentage d'immeubles²². L'indisponibilité du *Léopard* a des conséquences pour l'équipage :

« Le *Léopard* est maintenant en réparations pour six mois au moins²³ ; nous évacuons donc tous au dépôt central à Londres, où je vois Pierrot²⁴ assez souvent. » Pour tout le mois de juin, une seule annotation de Célestin : « Nous nous ennuyons passablement au dépôt (instruction militaire, marches). » Heureusement, le séjour au dépôt ne durera pas trop longtemps.

Sur la *Lobélia* (11 juin 1941 - 20 janvier 1942)

Le jeudi 10 juillet, Célestin note dans son carnet : « 21 h. Nous prenons le train à la gare de King-Cross à destination de Aberdeen (Écosse), où une partie de l'équipage du *Léopard*, dont je fais partie, doit armer une corvette (chasseur de sous-marins) venant de sortir de chantier. » Le lendemain, 11 juillet, il écrit : « 14 h. Arrivée à Aberdeen, où nous résiderons pendant quelques jours dans un YMCA. » Construite à Aberdeen, aux Chantiers *Alexander Hall & Co Ltd*, la corvette *Lobélia*, dont le premier rivet a été posé le 15 juillet 1940, a été lancée le 14 février 1941 et vient juste d'être commissionnée et cédée aux FNFL, qui n'en ont pas encore pris possession. Ce qui explique que Célestin et ses camarades soient provisoirement hébergés dans

une auberge du YMCA (*Young Men's Christian Association*), mouvement de jeunesse chrétienne.

« Triste 14 juillet », note Célestin laconiquement trois jours plus tard. Mais le moral est de retour le mercredi 16 juillet, jour de la prise de possession du bâtiment par les FNFL sous le commandement du lieutenant de vaisseau Pierre de Morsier : « Embarquement à bord de la corvette *Lobélia*, un beau petit bateau, très confortable. » Le lundi 21 juillet, nouveau motif de satisfaction : « Essais complets de la corvette (le tout a très bien marché). » Et le 29 juillet le navire prend part à l'escorte d'un convoi côtier d'Aberdeen à Little Minch. Le lendemain, mercredi 30 juillet 1941, Célestin note :

« 20 h 45. Arrivée à Tobermory, un vrai bled perdu, où nous devons faire quinze jours d'entraînement (exercice de débarquement, attaque au sous-marin, de sécurité). »

Ici s'arrête le journal de Célestin Mével. Connaît-il alors la réputation de Tobermory ? : « Tobermory était le célèbre et redoutable centre d'entraînement des escorteurs. Là, régnait en souverain, à bord du *Western Isles*, l'ex *vice-admiral* Stephenson ayant repris du service comme commodore, plus connu sous le vocable mi-affectueux de Devil of *Tobermory* (« Le démon du Tobermory »). Il délivre le blanc-seing aux escorteurs jugés aptes à prendre rang dans la bataille de l'Atlantique²⁵. » Le 15 août, le blanc-seing est refusé : l'entraînement est jugé insuffisant par le terrible Commodore du *Western Isles*. Mais une nouvelle inspection aura lieu le 3 septembre à Oban au cours d'une journée d'exercices, qui cette fois donnera toute satisfaction²⁶.

Ce que ne sait pas encore Célestin le 16 juillet, lorsqu'il embarque sur la *Lobélia*, c'est que les corvettes sont loin d'être « confortables », surtout dans les dures conditions de mer de l'Atlantique Nord²⁷ : « Leur tracé de coque dérivé d'un navire baleinier, qui leur donne un aspect rond et trapu, leur permet d'affronter toutes les tempêtes de l'Atlantique Nord, mais en roulant continuellement. [...] Les Anglais disent avec humour qu'une corvette peut rouler dans une prairie humide ! [...] D'une habitabilité sommaire aggravée par le fait que, conçues pour des équipages d'une quarantaine d'hommes, elles en embarquaient soixante-dix, continuellement humides, le plancher des cabines et postes d'équipage pouvant être parfois balayé par plusieurs centimètres d'eau. Le roulis continu aggrave encore l'inconfort, par gros temps, les hommes doivent s'arc-bouter dans leurs couchettes pour ne pas tomber. » Voilà ce qui attend Célestin au cours des missions d'escorte

HISTOIRE



L'équipage du Commandant Détroyat. Célestin Mével est au 1^{er} rang, 3^e à partir de la gauche (coll. Philippe Mével)

auxquelles son navire participera entre le Royaume-Uni et l'Islande de septembre 1941 à janvier 1942. Nous ne disposons malheureusement pas d'un témoignage écrit de Célestin Mével après le 29 juillet 1941. Mais son état signalétique et des services nous informe sur ses embarquements après cette date et il nous a laissé un album de photos parfois légendées, datées et localisées.

À bord du Commandant Détroyat (21 janvier 1942 – 15 octobre 1944) : l'Afrique

Du 21 janvier 1942 au 15 octobre 1944, Célestin est affecté à une autre corvette, le *Commandant Détroyat*. Il quitte le froid et les tempêtes de l'Atlantique-Nord, puisque son nouveau bâtiment opère sur le théâtre de l'AEF (Afrique-équatoriale française), mais sans adaptation aux conditions climatiques de pays tropicaux... Jusqu'en août 1943, le *Commandant Détroyat* a une activité très soutenue, assurant escortes et patrouilles le long des côtes d'Afrique. D'août à décembre 1943, l'activité du navire est contrariée par des périodes d'indisponibilité répétées. Après avoir effectué quelques escortes entre Freetown (Sierra Leone), Dakar (Sénégal) et Casablanca (Maroc), il est mis, en novembre 1943, à la disposition de la Marine Maroc. Fin juin 1944, la corvette rallie Bizerte (Tunisie). L'arsenal de Sidi Abdallah n'étant pas en mesure d'assurer les réparations nécessaires, le bâtiment est désarmé. L'équipage est débarqué en bloc et acheminé sur la Grande-Bretagne pour armer la frégate *Tonkinois*, qui vient d'être cédée à la Marine nationale²⁹.

Sur le *Courbet*, le *Léopard* et la *Lobélia*, Célestin n'avait pas eu de problèmes

de discipline. Les choses changent après son embarquement sur le *Commandant Détroyat*. Le 14 mars 1942, il écope de 5 jours de prison pour « ivresse et scandale à terre ». Le 1^{er} mai 1942, il est à nouveau puni. 30 jours de prison pour le motif suivant : « Étant en excursion collective, manquer l'appel du retour entraînant une absence de 24 heures. » Le 7 juillet 1944, nouvelle sanction (8 jours de prison) pour : « Ivresse étant de service. S'esquiver du bord étant de service³⁰. » Chaque fois, ces punitions lui valent aussi des points négatifs inscrits à l'encre rouge sur son relevé de notes semestrielles³¹. Mais, en près de quatre ans de service, certains marins ont des dossiers bien plus lourds.

D'après son fils Philippe, pendant son embarquement sur le *Commandant Détroyat*, Célestin a été particulièrement marqué par un événement, que Jacques Bauche mentionne dans son éphéméride. Le 3 juillet 1943, « les corvettes *Commandant Détroyat* et *Commandant d'Estienne d'Orves* quittent Freetown en escorte du convoi ST.71 à destination du Golfe de Guinée. Le paquebot français *De la Salle*³² fait partie du convoi ». Le 9 juillet, le convoi « est attaqué par le sous-marin U.508. Un navire anglais et le paquebot français *De la Salle* sont coulés. Les deux corvettes *Commandant Détroyat* et *Commandant d'Estienne d'Orves* donnent la chasse au sous-marin, mais l'une et l'autre sont en panne d'asdic, l'Allemand leur échappe. Le *Commandant Détroyat* sauve 322 naufragés anglais et français ». L'opération s'est faite dans des conditions dramatiques. Plusieurs photos du sauvetage des naufragés sont conservées dans l'album de Célestin.

Le Tonkinois (15 octobre 1944 - 20 août 1945) : mission en Allemagne ?

Célestin est affecté au *Tonkinois* le 15 octobre 1944, date de la prise d'armement de la frégate à Troon (Écosse). À l'issue des essais, le navire suit le stage d'entraînement de Tobermory, du 13 novembre au 3 décembre. Voilà qui doit rappeler des souvenirs au jeune marin. Détaché à la 1^{re} Flottille de destroyers, le *Tonkinois* participe du 24 décembre 1944 jusqu'à la capitulation du 8 mai 1945 à des patrouilles et escortes en Manche. Du 22 janvier au 11 février 1945, Célestin retrouve sa Bretagne natale : la frégate séjourne à Brest et le personnel bénéficie de



Portsmouth, 8 mai 1945. La guerre est finie ! Célestin (2^eme rang à droite) et ses camarades saluent l'évènement avec une famille anglaise (coll. Philippe Mével)

HISTOIRE



Célestin Mével, 25 juin 1945 (coll. Jacques Omnès)

permissions³⁴. Le 2 avril 1945, on trouve Célestin sur une liste nominative du personnel volontaire pour servir dans les commandos. Candidature transmise avec avis favorable³⁵, mais manifestement sans suite³⁶.

Un peu plus d'un mois plus tard, le 8 mai, la guerre est terminée ! C'est à Portsmouth que Célestin salue la signature de la capitulation avec des camarades et des familles anglaises, si l'on en croit les photos conservées dans son album. Le 14 juin 1945, le conseil d'avancement du *Tonkinois*, se référant à un texte des FNGB, se réunit exceptionnellement et émet « des propositions en vue de promouvoir d'office au grade supérieur, à titre temporaire, pour compter du 18 juin 1945, le personnel de tous grades engagé dans

les Forces Navales Françaises Libres avant le 1^{er} janvier 1941 et n'ayant pas obtenu d'avancement depuis son engagement³⁷». C'est ainsi que le matelot de 2^e classe mécanicien Mével Célestin est promu quartier-maître de 2^e classe pour compter d'une date ô combien symbolique. On imagine sa fierté.

Deux semaines plus tard, le 28 juin, le *Tonkinois* et la frégate *Croix de Lorraine* appareillent pour la première visite de navires de guerre français à des ports allemands – situés en zone britannique – depuis la fin des hostilités. Les bâtiments font escale à Wilhelmshaven du 29 juin au 5 juillet et à Hambourg du 6 au 11 juillet. Il est possible que le nouveau quartier-maître y ait participé, puisque, selon son état signalétique et des services, il ne débarque du *Tonkinois* que le 20 août 1945. Mais son fils ne se souvient pas de l'avoir entendu évoquer cet épisode, qui a dû pourtant marquer ceux qui ont vécu cet événement, comme en témoigne le capitaine de frégate Boutron, commandant la *Croix de Lorraine*, dans l'introduction à son rapport de mission du 15 juillet 1945³⁸ : « La visite des deux frégates *Tonkinois* et *Croix de Lorraine* dans les ports allemands de Wilhelmshaven et



Carte de combattant volontaire de la Résistance de Célestin Mével, 1957 (coll. Philippe Mével)



Elizabeth, marraine de guerre anglaise de Célestin Mével, portant l'insigne à Croix de Lorraine (coll. Philippe Mével)

Hambourg a été très heureuse. Officiers et équipages en rapportent une excellente impression due à la fois à l'accueil très sympathique de nos alliés britanniques, à la fierté légitime de se trouver victorieux en pays vaincu et au spectacle réconfortant de la destruction totale de la machine de guerre allemande. » De nouvelles recherches nous permettront peut-être de savoir si Célestin Mével a effectivement eu droit à cette belle récompense avant d'être affecté au 2^e Dépôt de Brest le 20 août et renvoyé dans ses foyers pour compter du 20 septembre 1945. Il l'aurait en tout cas bien méritée après avoir donné cinq ans de sa jeunesse au service de la lutte pour la libération de la France dans les rangs de la France Libre.

Jacques Omnès

Pour toute information sur l'histoire de la France Libre ou les actualités de la Fondation, vous pouvez consulter notre site internet :

www.france-libre.net

Suivez l'activité de la Fondation sur Facebook et Twitter aux adresses suivantes :

www.facebook.com/FondationFranceLibre

<https://twitter.com/FondationFL>

HISTOIRE

- 1 SHD Vincennes, TTY 198, lettre du capitaine de corvette Jourden, commandant le cuirassé *Coubert*, au vice-amiral commandant les Forces Navales Françaises Libres, 12 août 1940.
- 2 Le récit de Célestin Mével, sur une éventuelle erreur de route nocturne, laisse perplexe. Le jeune marin pourrait-il avoir simplement assisté à une attaque aérienne allemande contre l'Angleterre ? Un travail sur archives sera nécessaire pour répondre à la question.
- 3 Terme utilisé parfois par les marins pour désigner leur bâtiment, même s'il est gros...
- 4 Hervé CRAS, Xavier MANGIN D'OUINCE, Philippe MASSON, *Les Bâtiments de Surface des FNFL*, Marine nationale, État-major général, Service historique, 1968, p. 26.
- 5 Rhyll est une station balnéaire du Pays de Galles, située à une cinquantaine de kilomètres de Brynbach, où se trouvait le camp scout, auquel Célestin avait d'abord été envoyé (cf. *Revue de la Fondation de la France Libre*, n°90, p. 8).
- 6 Hervé CRAS et alii, *op. cit.* Les informations qui suivent sont reprises de cet ouvrage.
- 7 François-Emmanuel BRÉZET, *La traque du Bismarck – Les derniers jours d'un mythe*, Perrin, 2013, p. 73.
- 8 Le 4 février 1941, les croiseurs de bataille allemands *Scharnhorst* et *Gneisenau* ont réussi à sortir de la mer Baltique par le détroit du Danemark, sans être repérés par la Royal Navy, avec pour objectif de mener une guerre de course contre le trafic de ravitaillement britannique dans l'Atlantique-Nord. Cf. Lars HELLWINKEL, *La base navale allemande de Brest, 1940-1944*, Presses universitaires de Rennes, 2022.
- 9 Plus exactement, le *Léopard* mouille dans le Lough Foyle, nom donné à l'estuaire de la Foyle, situé à quelques kilomètres au nord de Londonderry.
- 10 Le *Churchill* n'est pas un torpilleur américain mais un destroyer anglais.
- 11 Hervé CRAS et alii, *op. cit.*, p. 22.
- 12 ASDIC : Acronyme de « Anti-Submarine Detection Investigation Committee ». Appareil de détection sous-marine par ultrasons.
- 13 Hervé CRAS et alii, *op. cit.*, p. 28.
- 14 *Loc. cit.*
- 15 In Fondation de la France Libre, *La Mémoire des Français Libres – Hommes et Combats*.
- 16 Louis Marie Joseph Olphe-Galliard.
- 17 <https://marins.fnfl.fr>
- 18 Hervé CRAS et alii, *op. cit.*, p. 23. Il s'agit d'un convoi en provenance d'Halifax (Canada) se rendant à Greenock (Écosse), d'où le nom de code commençant par « HG ».
- 19 Le 14 avril 1941, le cargo *Ville de Liège*, parti de New York, faisait route sans escorte vers Belfast et Liverpool, lorsqu'il fut torpillé par le sous-marin allemand U-52 à 700 milles du cap Farewell. Tome VII (<https://www.wrecksite.eu/wreck.aspx?14573>, http://www.belgian-navy.be/t5351_p75-navires-marchands-belges-coules-lors-de-la-2eme-guerre (consultés le 21 avril 2024)).
- 20 Scapa Flow : vaste baie abritée dans le nord-est de l'Écosse, au sein de l'archipel des Orcades, servant de mouillage à la *Royal Navy*.
- 21 Hervé CRAS et alii, *op. cit.*, p. 28.
- 22 <https://blog.courrierinternational.com/nouvelles-d-angleterre/2017/08/07/la-renaissance-de-hull/> et <https://www.hullhistorycentre.org.uk/research/research-guides/Hull-Blitz.aspx> (consulté le 21 avril 2024).
- 23 Les réparations ne s'achèveront que le 5 mai 1942.
- 24 Pierrot Gloaguen, son demi-frère
- 25 Capitaine de vaisseau (H) Albert Jules Émile LABBENS, « La Découverte participe à l'opération Neptune », in *Revue de la France Libre*, n°247, 2^e trimestre 1984. On trouvera un récit détaillé de l'entraînement imposé à la Lobélia par le commodore Stephenson dans : Michel BERTRAND, *Les escorteurs de la France Libre*, Presses de la Cité, 1984, pp. 41-47.
- 26 Capitaine de frégate Luc-Marie BAYLE, *Les Corvettes FNFL de leur armement au 2 août 1943*, *Marine nationale, État-major*, Service historique, 1966, p. 167.
- 27 Fondation de la France Libre, *Les corvettes de la France Libre*, document réalisé à l'occasion du voyage mémoriel organisé en Grande-Bretagne du 10 au 17 septembre 2017 par la délégation au souvenir des marins de la France Libre.
- 28 VAE (cr) E. CHALINE et CV (h) P. SANTARELLI, *Historique des Forces navales françaises libres*, Tome 1, 1990, p. 291.
- 29 VAE (cr) E. CHALINE et CV (h) P. SANTARELLI, *Historique des Forces navales françaises libres*, Tome 2, 1992, p. 277.
- 30 SHD Vincennes, TTY 774, relevé des punitions infligées au matelot de 2^e classe mécanicien MEVEL Célestin.
- 31 SHD Vincennes, TTY 774, relevé des notes semestrielles du matelot de 2^e classe mécanicien MEVEL Célestin..
- 32 Nom complet du bâtiment : *Cavelier de la Salle*.
- 33 Pour plus de détails, le lecteur pourra se reporter à Capitaine de frégate Luc-Marie BAYLE, *op. cit.*, pp. 199-203.
- 34 VAE (cr) E. CHALINE et CV (h) P. SANTARELLI, *Historique des Forces navales françaises libres*, Tome 2, 1992, p. 251.
- 35 SHD Vincennes, TTY 774.
- 36 *Loc. cit.*
- 37 SHD Vincennes, TTY 774, Procès-verbal de réunion du conseil d'avancement de la frégate *Tonkinois* du 14 juin 1945.
- 38 SHD Vincennes, TTY 201. On pourra aussi se reporter à Michel BERTRAND, *op. cit.*, pp. 201- 205, qui consacre un chapitre intéressant à cette mission, mais avec une erreur sur les dates des escales.



ABONNEZ-VOUS A LA REVUE DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE

Monsieur, Madame

Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Ci-joint, règlement par chèque bancaire de :

30 € pour un an (4 numéros) 60 € pour 2 ans (8 numéros)

abonnement de soutien pour un an (à partir de 60 €)

Ci-joint, règlement par chèque bancaire de € à l'ordre de la Fondation de la France Libre, à envoyer à l'adresse suivante :

FONDATION DE LA FRANCE LIBRE - 16 cour des Petites-Écuries - 75010 Paris

Vous préférez effectuer un paiement par carte bancaire ? Il est possible de s'abonner, au même tarif, dans la boutique en ligne de la Fondation : www.france-libre.net/shop/.

HISTOIRE

Ceux du Dunkerquois à Bir-Hakeim (26 Mai - 10 Juin 1942)

La Société Dunkerquoise d'Histoire et d'Archéologie (SDHA) rend ici hommage aux dix Français Libres soit nés dans une commune de l'arrondissement de Dunkerque (huit), soit venus y travailler ou s'y installer après la guerre (deux), et ayant combattu à Bir-Hakeim.

CARTON Adrien (1^{er} Bataillon d'infanterie de marine - 1^{er} BIM)

Adrien Carton naît le 14 août 1915 à Grande-Synthe, fils de Lucien, ouvrier agricole, et d'Élodie Faveuw. Il s'engage pour trois ans le 4 septembre 1934, au 110^e régiment d'infanterie¹ (RI). Libéré le 3 septembre 1937, avec le grade de caporal, il travaille comme soudeur aux Ateliers et Chantiers de France à Dunkerque. Rappelé à l'activité le 24 août 1939, il est affecté au 21^e bataillon du 110^e RI. Blessé par balle à la fesse droite le 26 mai 1940 au mont de Watten, il est évacué en Angleterre le 31 mai, hospitalisé du 3 juin au 10 juillet au *Grove Hospital* à Londres, s'engageant dans les Forces Françaises Libres le 8 juillet. Dirigé sur le camp Morval à Aldershot, il est affecté dans l'artillerie du 10 juillet au 15 août, puis à la 101^e compagnie du Train. Il quitte l'Angleterre le 31 août à bord du *Westernland* pour gagner le Cameroun le 21 octobre. Après avoir été hospitalisé pour fièvre, il rejoint temporairement la compagnie de chars, part pour le Gabon le 9 janvier 1941, est envoyé en Égypte le 28 février à bord du paquebot *Thysville*, pour y arriver le 15 avril et être affecté au bataillon d'infanterie de marine (BIM) le 30 avril 1941, en Palestine, au camp de Quastinah (chef de section : sergent-chef Joseph Casile²). Adrien Carton participe à la campagne de Syrie, du 8 juin au 2 juillet, et reste en station en Syrie jusqu'au 28 décembre 1941. Le 10 janvier 1942, il part en Libye avec le BIM, participe aux 2^e et 3^e campagnes de Libye, dont le siège de Bir-Hakeim. En juin 1942, le BIM fusionne avec le bataillon du Pacifique pour former le BIMP. Adrien Carton fait partie de la 3^e compagnie. Il participe à la bataille d'El Alamein (23 octobre au 3 novembre), à la campagne de Cyrénaïque, Tripolitaine, gagne la Tunisie en mai 1943. Le 16 avril 1944, il embarque à Bône, en Algérie, débarque en Italie le 19 avril et y combat au Girofano en mai. Il quitte l'Italie le 13 août et, dans la nuit du 15 au 16 août 1944, il débarque en Provence, à Cavalaire, sous les ordres du sous-lieutenant Pierre Delsol³. Le 23 août 1944, il est blessé par balle au bras gauche à La Mauranne (Toulon), lors de l'assaut effectué par le BIMP. Il est évacué sur

Alger. Après sa convalescence, il rentre en France le 8 mai 1945, pour être affecté comme chauffeur au quartier-général du général Koenig⁴ à Paris, jusqu'à sa démobilisation le 30 juin 1945. Il se retire à Lomme, se marie, a un enfant. Il décède le 23 octobre 2003 à Beuvry (Pas-de-Calais). Médaille coloniale (agrafes Libye, Bir-Hakeim), Croix des blessés, Croix de guerre.

DEPESER Joseph (1^{er} régiment d'artillerie - 1^{er} RA)

Joseph Depeser naît le 18 avril 1917 à Steene, fils d'Arthur, boucher, et de Marie Laroye, épicière. Titulaire d'un brevet de mécanicien, il est incorporé le 20 octobre 1937 au 4^e régiment de dragons portés⁵. Blessé à l'épaule gauche le 29 mai 1940 à Dunkerque, il gagne l'Angleterre et s'y engage dans les Forces Françaises Libres (FFL) le 24 août 1940, à l'*Empire Hall*. Il est affecté au groupe de motocyclistes de l'état-major du corps expéditionnaire (expédition de Dakar). Il intègre ensuite le 1^{er} régiment d'artillerie (RA) formé à Damas le 19 décembre 1941 par le chef d'escadron Jean-Claude Laurent-Champrosay⁶, avec le grade de brigadier-chef. Chef de pièce courageux et calme à la 1^{ère} batterie, il obtient un excellent rendement de ses hommes durant toute la campagne de Libye débutant en janvier 1942. Le 14 mars, il conserve le plus grand sang-froid devant une violente attaque de chars, étant l'un des derniers à décrocher. A partir du 26 mai, son unité participe à la bataille de Bir-Hakeim. Le 3 juin, alors que le combat fait rage, sa pièce s'enraye, l'obus est resté dans le tube. Normalement, il faut attendre cinq minutes, pour savoir si le projectile a



Joseph Depeser (Collection du Service Historique de la Défense, dossiers administratifs de résistants)

été amorcé et va exploser⁷. Joseph Depeser pense que si l'obus éclate, sa pièce sera détruite, alors qu'elle doit absolument continuer à tirer. Il fait rapidement écarter ses hommes et, calmement, sachant ce qu'il risque, il essaie seul d'extraire l'obus qui était amorcé. L'obus éclate et Joseph est gravement blessé par l'explosion de sa pièce, donnant ainsi un bel exemple d'énergie et de sang-froid, et décède des suites de ses blessures. Il a obtenu la mention « Mort pour la France », et est inhumé dans le cimetière militaire de Bir-Hakeim, tombe n° 130 (ou 132). Croix de guerre avec étoile de vermeil.

DEWEVER Julien (1^{er} bataillon de fusiliers marins - 1^{er} BFM)

Julien Dewever est né le 12 décembre 1914 à Loos-les-Lille, fils de Julien, tourneur, et de Fernande Marchand, rattacheuse. Il est mobilisé le 19 mars 1935 au 3^e dépôt à Lorient, comme matelot gabier⁸. Le 8 avril, il est affecté à la direction du port de Lorient et embarque sur l'avis hydrographique *Dubourdieu* jusqu'au 15 novembre 1936. Après un retour au 3^e dépôt, il navigue sur le croiseur *Georges Leygues*, jusqu'à sa démobilisation le 19 septembre 1937. Le 9 octobre 1937, il épouse à Lille Philomène Van Ommeslaeghe. Mobilisé au dépôt de Lorient le 22 août 1939, il embarque le 3 octobre sur le patrouilleur auxiliaire *Saint Pierre d'Alcantara* jusqu'au 24 octobre, puis est affecté à Lorient jusqu'au 18 juin 1940. Il part en Angleterre, s'engage dans les FNFL le 1^{er} juillet 1940 à Londres, comme matelot gabier et intègre, le 17, le 1^{er} bataillon de fusiliers marins (BFM). Le 17 juin 1941, il est blessé par balles à l'avant-bras gauche et à la hanche gauche, au cours des opérations en Syrie, à Idardet-Artouz, et séjourne à l'hôpital jusqu'au 16 juillet. Il se distingue lors des opérations de Bir-Hakeim, est cité à l'ordre de la division le 12 février 1943 : « Quartier-maître courageux et plein de sang-froid. Malgré les bombardements toujours plus intenses de l'ennemi sur Bir-Hakeim, a constamment servi sa pièce avec un total mépris du danger ». Le 12 mai 1944, il est blessé par éclat d'obus à la face interne du genou gauche, près de San Ambrogio, en Italie. Il est hospitalisé jusqu'au 10 juin. Du 27 septembre au 2 octobre 1944, il se distingue lors des combats de la 1^{re} DFL dans la forêt de Chérimont ou Champagny, près de Clairegoutte, à l'ouest de Belfort, servant un obusier⁹. Le 6 décembre 1944, il est cité à l'ordre

HISTOIRE



Un groupe de fusiliers-marins Français Libres en Angleterre en 1940. Julien Dewever est assis à droite (Collection particulière)

du régiment, puis est démobilisé le 23 août 1945, avec le grade de second-maître fusilier. Le 16 octobre 1945, il est cité à l'ordre de l'armée. En 1977, il habite avenue du général de Gaulle à Bray-Dunes, près de Dunkerque. Il décède le 20 novembre 1978. Chevalier de la Légion d'honneur, Médaille militaire, Médaille de la résistance, Croix de guerre avec étoile d'argent, Médaille coloniale, Médaille des blessés.

DREYER Yves (1^{er} bataillon de fusiliers marins - 1^{er} BFM)

Yves Dreyer naît le 14 janvier 1916 à Crozon, Finistère, fils de Marie-Pierre et de Marie-Louise Renault⁷. Étudiant, dessinateur, il est incorporé le 1^{er} septembre 1937 à Brest, navigue sur le croiseur *Georges Leygues* jusqu'au 10 janvier 1938, repasse au second dépôt à Brest, obtient un brevet de mécanicien, navigue sur le cuirassé *Dunkerque* du 25 août 1939 au 20 février 1940, est affecté ensuite à l'atelier central à Brest jusqu'au 17 juin. Avec quelques camarades refusant l'armistice, il embarque à Brest et gagne Falmouth⁸. Arrivé en Angleterre au camp d'Aintree, il s'engage aussitôt dans les Forces Françaises Libres et intègre le 1^{er} bataillon de fusiliers marins. Il participe aux premières campagnes (Dakar, Gabon, Syrie), est promu quartier-maître le 1^{er} avril 1942. À Bir-Hakeim, il sert les pièces de DCA du bataillon et assure le ravitaillement quotidien en eau de ses camarades.



Yves Dreyer (Collection du SHD, dossiers administratifs de résistants)

Après les opérations en Cyrénaïque, le bataillon atteint la Tunisie début 1943. Épuisé et blessé, Yves Dreyer quitte cette unité le 1^{er} août 1943 pour rejoindre l'état-major de la marine à Alger et y travailler dans les services techniques. Le 2 février 1945, il est affecté à Paris, à l'état-major. Démobilisé le 10 août 1945, il se retire à Dakar. Il fait carrière dans l'industrie au Sénégal, en Tunisie, en Lorraine dans la sidérurgie, avant de rejoindre Dunkerque où il termine sa carrière d'ingénieur en 1978 comme chef de service à Usinor. Il y préside la section dunkerquoise des anciens de la France Libre. Il se retire à Crozon et se dévoue avec son épouse au service de ses camarades de la France Libre, devenant président de la section locale des Anciens de la France Libre. Il décède le 27 juin 1995 à Crozon. Chevalier de la Légion d'honneur, Médaille militaire, Croix de guerre, Médaille de la résistance, Croix du combattant volontaire de la guerre 1939-1945. Médaille coloniale avec agrafe Libye.

DUFORÊT Abel (1^{er} régiment d'artillerie - 1^{er} RA)

Abel Duforêt naît le 1^{er} avril 1914 à Rosendaël, fils d'Abel, laitier, et de Cécile Roucou, laitière. Après son certificat d'études primaires, il exerce la profession de cultivateur. Le 14 novembre 1940, il s'engage dans les Forces Françaises Libres à Freetown⁹. À Pointe-Noire, il est affecté à une section de la Brigade d'Orient. Le 22 février 1941, il est dirigé vers l'Égypte et la Palestine, et arrive au camp de Quastinah le 24 avril. Affecté au 1^{er} régiment d'artillerie, il prend part à la fin de la campagne de Syrie du 4 au 12 juillet. Après une période d'occupation du Levant jusqu'au 29 décembre 1941, Abel Duforêt participe à la campagne de Libye. Lors du siège de Bir-Hakeim, il est artificier d'une batterie, puis chef de pièce : « Ayant un mépris absolu du danger, il a toujours donné l'exemple à ses hommes ». « Le jeudi 28 mai, les pièces de la 2^e section (brigadiers Bailly et Duforêt) effectuent un tir rapide et assez juste¹⁰ ». Le 7 juin 1942, il est blessé : éclat d'obus à l'épaule et éclat de bombe au bras. Lors de la sortie de Bir-Hakeim, dans la nuit du 10 au 11 juin, il est porté disparu. En fait, il a été fait prisonnier, par suite de l'immobilisation de sa voiture. Il est dirigé vers l'Italie le 13 juin sur un navire hôpital. Débarqué à Naples, il est hospitalisé à Caserte (au nord de Naples) du 18 juin au 15 septembre, puis est envoyé au camp de prisonniers de Sulmona. Le 9 septembre 1943, il s'évade, gagne la Suisse le 29 octobre. Rejoignant son unité (1^{er} RA) le 20 septembre 1944, il participe aux campagnes des Vosges, d'Alsace et d'Italie du Nord, jusqu'au 8 mai 1945. Le 16 mai, il est

promu maréchal des logis chef. Le 14 novembre 1945, Abel Duforêt épouse à Loon-Plage Albertine Houwée. Il décède à Loon-Plage le 17 juin 1968. Croix de guerre, Médaille coloniale (avec agrafes Libye, Bir-Hakeim), Médaille des blessés, Médaille des évadés.

GOSSET Paul (1^{er} Bataillon d'infanterie de marine - 1^{er} BIM)

Paul Gosset naît le 29 juillet 1917 à Zegerscappel, fils d'Alfred, garde-barrière, et d'Adrienne Descamps, ménagère. Le 3 novembre 1938, il est incorporé à Paris au 23^e régiment d'infanterie coloniale¹¹. Le 18 août 1939, il passe à Tripoli, en Syrie, au 3^e bataillon de MFC qui devient le 3^e bataillon du 24^e régiment d'infanterie coloniale le 28 octobre 1939. Le 17 juin 1940, il est envoyé à Chypre (à Famagusta). Deux jours plus tard, le soldat Paul Gosset fait partie des 180 hommes (sur 230) qui se rallient au général de Gaulle autour du capitaine Jean Lorotte de Banès. Ils gagnent Ismaïlia en Égypte et participent à la formation du 1^{er} BIM (bataillon d'infanterie de marine) le 28 juin. Le 11 juillet, Paul Gosset est affecté à la 3^e compagnie du 1^{er} BIM. Après un séjour au dépôt du 1^{er} février au 9 mars 1941, il est muté à la 4^e compagnie de renfort (sous-lieutenant Jules Démaret et commandant Eugène Alessandri). Lors de la sortie de Bir-Hakeim, le 11 juin 1942, il est porté disparu par les Français. En fait, il a été capturé, envoyé en Italie au camp de prisonniers n° 51, sous le n° 20745. Il est admis à l'hôpital militaire Italien d'Altamura le 13 septembre 1942 et y décède le 20 septembre, des suites d'une méningite consécutive au typhus. Il est inhumé d'abord au cimetière de Bari, puis son corps est transféré au cimetière français de Naples en 1945 (tombe 40). Ses parents habitent alors Arnèke.

HESPEL Alfred (1^{er} régiment d'artillerie - 1^{er} RA)

Alfred Hespel naît à Hazebrouck le 3 mai 1917, fils de Suzanne Dutrieux, femme de chambre. Le 6 mai 1933, il est reconnu à Lille par Joseph Hespel. Le 5 juin 1936, il s'engage à Lille pour trois ans dans le 61^e régiment d'artillerie¹². Il est promu brigadier le 1^{er} septembre 1937, puis brigadier-chef le 1^{er} mai 1938. Le 31 mai 1939, il se rengage pour un an à Mailly, dans le 15^e régiment d'artillerie et, le 1^{er}



Alfred Hespel (Collection du SHD, dossiers administratifs de résistants)

HISTOIRE

août, il est muté au 406^e régiment d'artillerie de DCA (RADCA). Le 24 février 1940, il part au centre d'instruction de DCA à Chartres. Le 9 avril, il embarque à Marseille, gagne Beyrouth le 15, est affecté le 17 novembre au 1^{er} régiment d'artillerie métropolitaine du Levant. Le 30 décembre, il se rengage pour un an à Beyrouth., au titre du 404^e RADCA. Le 10 janvier 1941, il est affecté au groupement d'escadrons de partisans Tcherkesses, en DCA. Le 19 juillet ou le 2 août 1941, il rejoint les Forces Françaises Libres pour être admis au 1^{er} régiment d'artillerie (1^{er} RA, 1^{ère} batterie). Il participe à la campagne de Libye, avec le grade de maréchal-des-logis. Le 10 mai 1942, il est cité à l'ordre de la division : « Chef de pièce énergique et courageux. Le 14 mars, pris à partie par 4 chars, il a gravement endommagé l'un d'eux et n'a cessé le combat que parce que son canon embourbé ne lui permettait plus de répondre à une attaque de flanc ». Il participe à la défense de Bir-Hakeim sous les ordres du commandant Jean-Claude Laurent-Champrosay^{CL}. Le 22 janvier 1943, il est muté à la compagnie du parc de transmissions, puis part à l'atelier lourd n°3 le 1^{er} mars, participe à la campagne de Tunisie. Le 9 octobre 1943, il est muté à l'atelier lourd n°5, devenu escadron de réparation hors-rang. Le 20 mai 1944, il fait mouvement vers l'Angleterre avec la 2^e DB. Il débarque en Normandie le 3 août 1944 (2^e DB, anti-chars), participe à la campagne de France. Le 3 novembre 1945, il épouse Marie-Thérèse Maes à Saint-Sylvestre Cappel. Rayé des cadres le 1^{er} décembre 1947, il se retire à Le Raincy (Seine-et-Oise). En 1948, il travaille à l'Entreprise Charentaise des Bois. En 1955, il habite Fontenay-sous-Bois. Il décède le 11 mars 2002 à Château d'Olonne (Vendée). Croix de guerre 1939 avec étoile d'argent, Médaille coloniale (avec agrafes Libye, Bir-Hakeim, Tripolitaine, Tunisie), Médaille commémorative du Levant, Médaille commémorative FFL, Médaille *Presidential Unit Citation* (américaine).

MALÉSIEUX Pierre (1^{er} bataillon de fusiliers marins – 1^{er} BFM)

Pierre Malésieux naît le 30 juin 1917 à Saint-Pol-sur-Mer, fils de Pierre, surveillant d'usine, et de Philomène Bruytaert. Il est adopté par la nation le 20 janvier 1920. Titulaire d'un BEP de mécanicien, il est incorporé dans la marine à Toulon le 21 septembre 1935¹³. Il navigue sur le mouilleur de filets *Gladiateur* du 24 octobre 1935 au 12 avril 1937, passe cinq mois au groupe des bâtiments en réserve à Toulon, est promu quartier-maître mécanicien et navigue sur le croiseur *Primauguet* du 28 septembre 1937 au 20 janvier 1940 (campagne de Chine). Transféré au 3^e

dépôt à Lorient, il participe aux essais du bâtiment cible *Impassible* du 12 février au 18 juin 1940. Ce navire est alors remorqué en Angleterre. Pierre Malésieux s'engage dans les Forces Navales Françaises Libres le 1^{er} juillet 1940, est affecté au 1^{er} bataillon de fusiliers marins (BFM), participe à l'expédition de Dakar, aux combats de Syrie, à la campagne de Libye, à la défense de Bir-Hakeim. Promu second-maître, il y commande la 1^{ère} pièce de la 2^e section de la 1^{ère} batterie¹⁴. Le 1^{er} juin 1942, cette batterie abat quatre Messerschmitt Bf110, dont un par Malésieux¹⁵. Lors de la sortie, dans la nuit du 10 au 11 juin, les seconds-maîtres Malésieux et Rabortier doivent abandonner leurs pièces et les détériorer par suite de pannes de tracteurs¹⁶. Capturé par les Italiens le 11 juin, Pierre Malésieux est envoyé en Italie sur le *Nino Brixio*, avec trois mille autres prisonniers de guerre. Ce navire est torpillé le 17 août 1942, entre la Libye et la Sicile, au large de Pylos (Grèce), par le sous-marin britannique HMS *Turbulent*. Pierre Malésieux fait partie des 336 militaires alliés disparus dans ce naufrage (dont au moins trente Français Libres). Médaille militaire.

MÉLIS Paul^{CL} (101^e Cie de transport)

Paul Mélis naît à Rosendaël le 21 février 1921, fils de Gaston, industriel, et de Gertrude Pels. Il obtient son bac philo, son brevet d'instituteur (BEPS), devient instituteur libre,



Paul Mélis (Collection du SHD, dossiers administratifs de résistant)

tout en continuant ses études, en septembre 1939, à la faculté de droit à Lille¹⁷. Il pratique l'anglais. Le 21 juin 1940, il embarque à Saint-Jean-de-Luz sur le paquebot *Batory*, qui évacue des troupes polonaises en Grande-Bretagne, à Plymouth¹⁸. Paul Mélis^{CL} gagne Londres et s'engage le 1^{er} juillet dans les Forces Françaises Libres comme soldat de 2^e classe¹⁹. D'abord affecté à la 1^{ère} compagnie autonome de chars de combat (lieutenant Jean Volvey^{CL}), il signe son engagement le 28 août au camp de Morval (à l'ouest de Plymouth)²⁰. Il participe à l'expédition de Dakar, est transféré en décembre au groupe franc de la légion étrangère (2^e bataillon, lieutenant Jacques Pernet^{CL}). Il participe à la campagne d'Érythrée en mars et avril 1941, aux combats de Syrie en juin et juillet. Il est affecté en novembre à la 101^e compagnie auto (capitaine Jean-Pierre Dulau^{CL}), avec laquelle il prend part à la campagne de Libye, notamment au ravitaillement du camp de Bir-Hakeim (du 26 mai au 10 juin 1942).

Le 30 juin 1942, Paul Mélis est muté à la compagnie d'infanterie de l'air, comme parachutiste, et accomplit de nombreuses missions de commando (sabotages) dans le désert de Libye, en Tripolitaine et en Tunisie. Le 28 janvier 1943, lors d'un engagement dans le village berbère de Sened, en Tunisie (entre Gafsa et Sfax, près d'El Achichina), il est fait prisonnier. Le lendemain, en tentant de s'évader, il est blessé grièvement par une grenade, d'innombrables éclats métalliques criblent ses jambes²¹. Les Italiens l'hospitalisent d'abord à Sfax, le transfèrent en février 1943 à l'hôpital de Salerne (au sud-est de Naples), puis à celui de Nocera Inferiore. Après quatre mois de soins, il est envoyé vers le camp de



Le général de Gaulle confère à Paul Mélis la Croix de la Libération à Dunkerque (Collection particulière)

HISTOIRE

prisonniers de Sulmona (à l'est de Rome) où il passe plusieurs mois, songeant à s'évader. Il y réussit le 25 septembre et parvient à rejoindre les lignes alliées. Il gagne Alger, puis Londres le 29 janvier 1944, pour être envoyé au dépôt de l'infanterie de l'air à Camberley, puis muté le 16 mars, avec le grade de sous-lieutenant, aux Missions militaires de liaisons administratives (MMLA, dirigées par le colonel Claude Hettier de Boislambert^{CL} et le colonel Claude Chandon^{CL}), où il est attaché comme officier de liaison à la 35^e division d'infanterie américaine, qui débarque à *Omaha Beach* du 5 au 7 juillet 1944, puis combat dans la région de Saint-Lô. Le 1^{er} août 1944, il se porte seul en avant-garde pour assurer l'évacuation des habitants de Torigni-sur-Vire (Manche, au sud-est de Saint-Lô), et il est grièvement blessé par des éclats d'obus. Transporté à l'hôpital de Bayeux, il doit être amputé de la jambe droite. Après un séjour à l'hôpital de Lille, il est muté le 28 juin 1945 à la compagnie de passage 33 à Paris. Par décret du 7 juillet 1945, il est fait Compagnon de la Libération par le général de Gaulle qui lui remet sa décoration le 12 août 1945, lors de sa visite à Dunkerque. Le 1^{er} septembre 1945, il est muté au CRAP 204 à Paris et rayé des contrôles des Forces aériennes françaises en Grande-Bretagne. Après un autre séjour à l'hôpital de Lille, il est démobilisé le 30 janvier 1946, se retire à Dunkerque chez ses parents, avenue Guynemer, puis reprend ses études de droit à la faculté de Paris. Il vit ensuite de sa pension d'invalidité à 95% et de diverses activités en Afrique. Il décède le 12 août 1982 à Saint-Mandé (Val-de-Marne) et il est inhumé à Dunkerque. Chevalier de la Légion d'honneur, Compagnon de la Libération, Médaille militaire, Croix de guerre 39-45 (deux palmes), Croix du combattant, Croix

de combattant volontaire, Médaille des blessés, Médaille des évadés, Médaille coloniale avec agrafes Érythrée, Bir-Hakeim, Tunisie, Médaille des services volontaires dans la France Libre.

OLIVIER Paul (QG 51)

Paul Olivier naît le 10 mars 1910 à Dunkerque, fils d'Alfred, journalier, et de Marie-Louise Vanessche. Après avoir suivi les cours de l'École supérieure technique des colonies à Vincennes, il est incorporé le 15 avril 1931 au 28^e escadron du train, embarque à Marseille le 2 mai, gagne Oran, revient à Port-Vendres le 19 mars 1932, est libéré le 15 avril, étant nommé brigadier dans la réserve²². Il exerce alors la profession d'agent commercial dans les colonies, Gold Coast (Ghana), Nigéria, Gabon, parlant anglais couramment. Le 9 novembre 1937, il est affecté dans les réserves du bataillon de tirailleurs sénégalais de l'Afrique équatoriale française, subdivision de Brazzaville. Rappelé sous les drapeaux le 2 septembre 1939, Paul Olivier séjourne d'abord au dépôt de guerre de l'Oubangui, puis à celui du Moyen Congo à Brazzaville le 24 février 1940. Promu maréchal des logis le 1^{er} mai, puis adjudant interprète le 1^{er} juin, il s'engage dans les Forces Françaises Libres le 14 août 1940, participe à la campagne du Gabon²³. Nommé sous-lieutenant interprète le 1^{er} septembre 1941, il est affecté au cabinet du général Edgard de Larminat^{CL}. Le 8 novembre 1941, il rejoint le quartier-général n° 51 au Levant. Il prend part à la campagne



Paul Olivier (Collection du SHD, dossiers administratifs de résistants)

de Libye à partir du 1^{er} janvier 1942 et au siège de Bir-Hakeim. Le 20 août 1942, Paul Olivier est cité à l'ordre du corps d'armée : « Commandant du QG 51, n'a cessé de circuler sous les feux ennemis au cours des combats de Bir-Hakeim, afin d'assurer la constante bonne exécution du service. Au cours de la sortie de vive force de Bir-Hakeim le 10 juin 1942, il a sauvé la presque totalité de son matériel et de son personnel par son sang-froid et son énergie ». Il est promu lieutenant le 25 décembre 1942. Le 16 mai 1943, il est nommé au commandement de la compagnie de quartier-général n° 50 de la 1^{re} DFL, avec laquelle il participe aux campagnes de Tunisie, d'Italie (du 18 avril au 8 août 1944) et de France (du 16 août 1944 au 8 mai 1945). Le 26 février 1945, il reçoit une citation à l'ordre de la brigade. Le 8 juin 1945, il épouse à Neuilly-sur-Seine Renée Fagard, veuve du lieutenant Jean-Marie Souberbielle^{CL,24} et adjudant-chef du personnel militaire féminin. Nommé capitaine de réserve le 25 juin 1945, il séjourne au dépôt central des Forces Françaises Libres du 1^{er} au 18 janvier 1946, puis au centre de Clignancourt, embarque au Bourget le 31 janvier, gagne Douala où il est affecté au bataillon de tirailleurs de Congo-Gabon, avant d'être démobilisé le 7 juin 1946. Il administre ensuite des sociétés au Tchad et au Gabon, avant de regagner Paris vers 1959. Le 19 novembre 1964, son épouse, Renée Olivier, décède à Saint-Raphaël. Le 30 septembre 1966, Paul Olivier épouse à Paris 15^e Germaine Marsy. Il décède à Nice le 15 janvier 1979. Chevalier de la Légion d'honneur (9 septembre 1948), Croix de guerre 39-45 avec une palme, une étoile de vermeil et une étoile de bronze, Médaille de la résistance, Médaille coloniale avec agrafe Nichan Iftikhar (Tunisie).

**Jean Poirriez²⁵
et Patrick Oddone²⁶**

1 Fondation de la France Libre : Fiche de demande d'admission à l'Association des Français Libres. Archives Départementales du Nord, Matricules militaires : Classe 1935 - Dunkerque n°1264. Service Historique de la Défense, Dossier GR16P n° 109381.
2 CL = Compagnon de la Libération.
3 Fondation de la France Libre : Fiche de demande d'admission à l'Association des Français Libres. Archives Départementales du Nord, Matricule militaire : Classe 1937 - Dunkerque n°410. Service Historique de la Défense, Dossiers GR16P n°175889 et AC 21P n° 117387.
4 Témoignage du sergent Fernand de BARRAL, chef de la 1^{re} batterie, *Revue de la France Libre*, n°200, mars-avril 1973, Tome IV p.1664 et site internet françaislibres.net
5 Fondation de la France Libre : Fiche de demande d'admission à l'Association des Français Libres. Matricule militaire : 41 029 Auray, Lorient 303 L35. Service Historique de la Défense, dossier GR16P n° 183185.
6 COLMAY Constant (officier des équipages), Lucien BERNIER. Le premier régiment de fusiliers marins dans la forêt de Chérumont, *Revue de la France Libre*, n°67, avril 1954, et Tome II, p.786-790.
7 Fondation de la France Libre : Fiche de demande d'admission à l'Association des Français Libres. Matricule militaire : 2445 B37, II 133 FN40. Service Historique de la Défense : dossier GR16P n° 192314..
8 Anonyme, Yves DREYER, *Revue de la France Libre*, n°292, 4^e trimestre 1995, et Tome VI, p.2652.
9 Fondation de la France Libre : Fiche de demande d'admission à l'Association des Français Libres. Service Historique de la Défense : dossier GR16P n° 197762.
10 Site internet françaislibres.net, fiche d'Abel DUFORÉ.
11 Archives Départementales du Nord, Matricule militaire : classe 1937, Valenciennes n°980. Service Historique de la Défense : dossiers GR16P n°263947et AC 21P 196031.

12 Fondation de la France Libre : Fiche de demande d'admission à l'Association des Français Libres. Archives Départementales du Nord, Matricule militaire : classe 1937, Lille centre, n°1465. Service Historique de la Défense : dossier GR16P n°292826.
13 Matricule militaire : 3202 C35. Service Historique de la Défense : dossier GR16P n° 386705
14 BAUCHE Jacques, *À force de vaincre. Cinq ans au 1er RFM pour la libération de la France*, Paris, A. Fleury, 1947, 429 p.
15 BARBEROT Roger, *Fusiliers marins (1^{er} R.F.M.)*, Paris, Éditions France-Empire, 1947, 212 p.
16 Site internet françaislibres.net : fiche de Pierre MALÉSIEUX.
17 ODDONE Patrick, MÉLIS Paul, *Dictionnaire Biographique Dunkerquois*, Éditions SDHA - Les Corsaires Dunkerquois, Dunkerque, 2013, p.794.
18 TROUPLIN Vladimir, *Dictionnaire des Compagnons de la Libération*, ELYTIS, Bordeaux, 2010, 1230 p.
19 Fondation de la France Libre : Fiche de demande d'admission à l'Association des Français Libres.
20 Service Historique de la Défense : dossier GR16P n° 409588.
21 Site internet françaislibres.net : fiche de Paul MÉLIS.
22 Matricule militaire : Dunkerque classe 1930, n°180. Service Historique de la Défense : dossier GR16P n° 450 057.
23 Fondation de la France Libre : Fiche de demande d'admission à l'Association des Français Libres.
24 Anonyme, Renée OLIVIER, *Revue de la France Libre*, n° 153, novembre-décembre 1964, et Tome III, p.1391.
25 Jean POIRRIEZ : docteur en médecine, docteur en sciences, trésorier-adjoint de la Société Dunkerquoise d'Histoire et d'Archéologie (SDHA).
26 Patrick ODDONE : docteur en histoire, président de la Société Dunkerquoise d'Histoire et d'Archéologie.

HISTOIRE

Le lieutenant Paul-Jean Roquère (1916-1943) : Cet illustre Compagnon des FAFL sorti de l'oubli

Le 12 octobre 2021, le Compagnon de la Libération Hubert Germain s'est éteint. Avec lui s'est clôturé ce prestigieux Ordre, créé le 16 novembre 1940 par le général De Gaulle. 1038 Compagnons dont six femmes, 5 communes et 18 unités combattantes ont reçu cette décoration en récompense de leur engagement dans l'œuvre de la Libération de la France et de son Empire. Draguignan s'honore de pouvoir compter dans ses enfants nés en 1916, un valeureux Compagnon de la Libération « mort pour la France » le 15 mars 1943 au large du Dahomey, dans le golfe de Guinée.

Le 30 août 1916, l'épouse de monsieur Paul Théodore Roquère, préfet du Var, donne naissance à son deuxième enfant qui va se prénommer Paul Augustin Victor Jean Roquère. En 1918, la famille Roquère quitte Draguignan pour la Dordogne. Ainsi la jeunesse du futur Compagnon est ponctuée de multiples déplacements, là où commande le service de la République. Après de belles études en région parisienne, Paul-Jean Roquère obtient avec succès ses baccalauréats et décroche une licence en Droit et une autre en Lettres, tout en suivant en parallèle une Préparation Militaire Supérieure. Désireux de servir son pays, il rejoint l'école militaire de l'Infanterie et des Chars de Saint-Maixent, le 20 octobre 1937, comme élève officier. Il est ensuite affecté au 22^e bataillon de Chasseurs Alpains à Nice. Peu après la déclaration de guerre du 3 septembre 1939, le jeune officier répond favorablement aux sollicitations de l'armée de l'Air qui recrute des officiers observateurs. Affecté à la Base Aérienne 109 de Tours le 10 janvier 1940, il poursuit sa formation à Caen, et doit se replier début juin 1940 avec ses camarades sur la base école d'Aulnat, près de Clermont-Ferrand. Le jeune lieutenant demande à servir comme fantassin pour participer à la défense des ponts sur la Loire. Le 17 juin, l'ordre de retraite est donné, le lieutenant Roquère, refusant la défaite et l'humiliation, comme nombre de ses camarades, décide de poursuivre la lutte contre l'envahisseur.

Après avoir retrouvé son épouse Suzanne à Pau, le 19 juin, le lieutenant Paul-Jean Roquère rejoint Saint-Jean-de-Luz, emprunte un uniforme polonais et s'embarque sur le cargo le Sobieski, destination la Grande-Bretagne. Il débarque à Plymouth le 23 juin 1940, et le 25 juin, le lieutenant Roquère rejoint



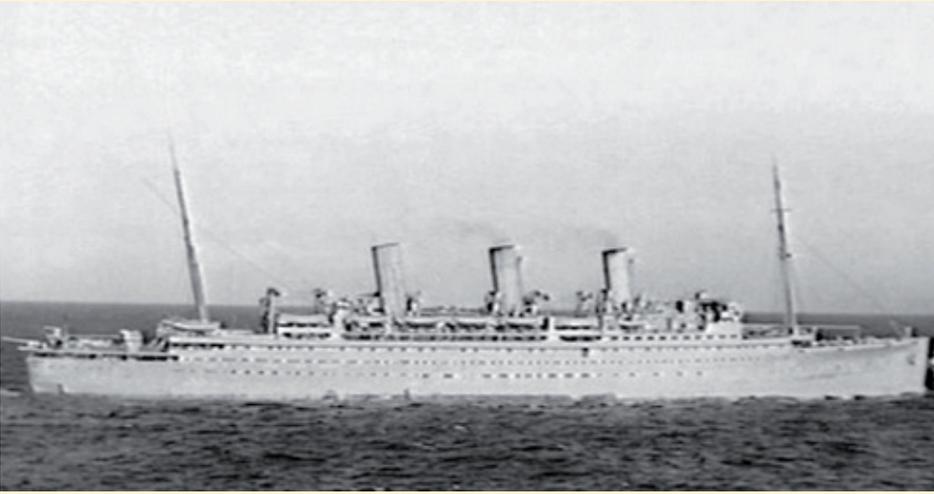
Un Blenheim du Groupe de bombardement Lorraine en Libye (DR)

officiellement les Forces Aériennes Françaises Libres (FAFL). Il est dirigé sur le camp d'entraînement de la Royal Air Force à Saint-Athan près de Cardiff, et est affecté à l'escadrille française « Tropic ». Après quelques semaines, l'escadrille gagne par voie maritime l'Afrique de l'Ouest (Ghana). Une fois les avions assemblés, l'escadrille intègre le Groupe Réserve de Bombardement n° 1 en décembre 1940 (GRB1). Les escadrilles du GRB1 prennent leur envol pour Fort-Lamy (Tchad). Là, un jeune colonel, Leclerc, les appelle à rejoindre Ounianga (nord du Tchad) pour appuyer la prise de l'objectif qu'il s'est fixé, le fort El Tag dans la palmeraie de Koufra en Libye. L'escadrille équipée de *Blenheim* participe aux opérations de reconnaissance et de bombardements sur la garnison italienne. Koufra tombe le 2 mars 1941. En août 1941, le GRB1 devient le « Groupe de Bombardement Lorraine » et se reforme à Damas avec seize équipages dotés d'avions *Blenheim IV* remis en état par la Royal Air Force sur la base de Gaza.

Le 30 octobre, le Groupe de bombardement Lorraine quitte la Syrie en deux escadrilles de huit appareils qui se posent à Abou-Svein, près du Caire. Elles sont engagées dans la bataille de Libye. Brillant officier, le lieutenant Roquère est affecté à l'État-Major des FAFL Moyen-Orient (2^e Bureau) à Beyrouth le 17 juin 1942. Il suit la formation de pilote. Suzanne, son épouse le retrouve après avoir quitté la métropole dans

des conditions rocambolesques. Fin 1942, la seconde bataille d'El Alamein (octobre-novembre 1942) met un terme à la présence italienne et allemande en Afrique et le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord (opération Torch, 8 novembre 1942), marque la fin des combats terrestres sur le continent africain et au Moyen-Orient. Dès lors les Forces Aériennes Françaises Libres reçoivent l'ordre de rejoindre, par différents modes de transports maritimes, la Grande-Bretagne afin de préparer la libération de l'Europe. Le couple Roquère embarque depuis Suez sur le *New Amsterdam* ; après une escale à Madagascar, le navire arrive à Durban (Afrique du Sud) début décembre 1942. Il faut attendre de longues semaines avant de pouvoir embarquer sur l'*Empress of Canada* le 1^{er} mars 1943. Ce paquebot, transformé en navire transport de troupe, doit rejoindre l'Angleterre avec à son bord 1 892 personnes, dont un millier de soldats alliés, mais aussi près de 500 prisonniers italiens. Dans la nuit du 13 au 14 mars 1943, au large du Dahomey, alors que le paquebot navigue discrètement dans l'océan Atlantique tous feux éteints, il est repéré par un sous-marin italien à la recherche de proies faciles à envoyer par le fond. Il est environ 23 heures lorsque l'*Empress of Canada* reçoit une première torpille du sous-marin le *Leonardo da Vinci*, puis une seconde torpille vers 1 heure du matin. Le 15 mars 1943, après de longues heures de souffrance, malgré le soutien désespéré de

HISTOIRE



Le paquebot RMS Empress of Canada en 1941 (DR)

son épouse, Paul-Jean Roquère comprend que cette lutte est inutile. À bout de force, dans un dernier acte d'héroïsme, il tente de donner sa ceinture de sauvetage à un autre naufragé et se laisse glisser dans l'océan. Après 52 heures de cauchemar, Suzanne voit son mari se noyer. Sauvée in extremis, elle est transportée en Angleterre. Le lieutenant Roquère est fait Compagnon de la Libération à titre posthume (décret du 16 octobre 1945). Romain Gary, qu'il côtoya comme aviateur des Forces Aériennes Françaises Libres, le considérait comme le plus brillant d'entre ses camarades.

Renonçant à la fatalité dans les heures sombres de 1940, il incarne cette jeunesse de France, généreuse, courageuse et lucide, qui a contribué à redonner sa dignité et sa grandeur à notre pays. Son parcours et son sacrifice nous obligent, il est un exemple pour toutes les générations.

« Être homme,

c'est précisément être responsable.

C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde. »

Antoine de Saint-Exupéry



Paul-Jean Roquère (1916-1943) (© Musée de l'Ordre de la Libération)

À l'initiative de l'Association Nationale des Officiers de Réserve de l'Armée de l'Air et de l'Espace du Var (ANORAAE) et de l'Union Nationale des Combattants

de Draguignan (UNC de Draguignan), une action mémorielle a été lancée le 8 mai 2022, par l'inscription de Paul-Jean Roquère sur le monument aux morts de Draguignan. Une exposition lui a été consacrée en mars 2023, et une allée lui est dédiée depuis le 14 mars 2023 dans le parc Chabran, haut lieu de la mémoire militaire de Draguignan, soit 80 ans après sa disparition dans l'Atlantique. Désormais, les Dracénois peuvent honorer la mémoire de ce pilote des FAFL né à Draguignan le 30 août 1916 et disparu tragiquement le 15 mars 1943 au large du Dahomey. Tombé dans l'oubli, le lieutenant Paul Jean Roquère a retrouvé une place bien méritée dans la cité varoise qui l'a vu naître.

**Colonel (H) Air Yvan
Escrihuela**

**(Président de l'ANORAAE
du Var)**

**Capitaine (er) Terre abc Rémi
Le Fourn (Président UNC
de Draguignan)**



Plaque au nom de Paul-Jean Roquère ajoutée sur le monument aux morts de la ville de Draguignan, le 8 mai 2022 (coll. Rémi Le Fourn)

Appel à contributions

Héritière de la *Revue de la France Libre*, organe de l'Association des Français Libres de 1946 à 2000, *Fondation de la France Libre* publie des articles consacrés à l'histoire de la France Libre, de son chef, le général de Gaulle, de ses membres et de ses combats, jusqu'à la victoire de 1945.

Longtemps organe de la mémoire française libre, la revue se veut aujourd'hui un relais entre cette mémoire, la recherche scientifique et la vulgarisation de la connaissance historique.

Les auteurs désireux d'y contribuer doivent adresser leurs propositions d'articles :

à l'adresse électronique suivante : documentation@france-libre.net

ou par courrier postal à : *Fondation de la France Libre 16 cour des Petites-Écuries 75010 Paris.*

HISTOIRE

Joseph Darchen : Français Libre et motocycliste dans la 2^e DB



Joseph Darchen à Alençon, le 12 août 1984, pour les 40 ans de la libération de la ville (coll. Christophe Tanguy)

Joseph Darchen quitte Brest le 18 juin 1940 à 23 heures à bord du paquebot *Meknès*. Il vient juste d'avoir 17 ans et habite sur le port où son père est marin-pêcheur. Jeune apprenti, c'est au patronage qu'il a appris l'après-midi même l'arrivée imminente des Allemands qui ont envahi Rennes la veille. Comme plusieurs de ses camarades, et encouragé par son père, il décide de quitter la France sans savoir que c'est vers l'Angleterre que se dirige le *Meknès*. À son bord, une partie du corps expéditionnaire français venant d'être rapatrié de Norvège à Brest après la bataille de Narvik.

Débarqué à Southampton, Joseph est dirigé avec les légionnaires et les Chasseurs à Trentham Park, près de Stoke-on-Trent. Le 7 juillet, il rejoint l'Olympia Hall à Londres avec les volontaires qui souhaitent s'engager. Un bataillon de Chasseurs y est formé et Joseph est affecté à la 2^e compagnie commandée par le lieutenant Dupont à Delville Camp. En septembre, le bataillon rejoint le camp de Camberley et c'est là, le 13 septembre 1940, que Joseph signe son acte d'engagement. Agé de 17 ans (Joseph est né le 22 avril 1923), s'apercevant qu'il n'a pas l'âge requis, l'autorité militaire ne valide finalement pas l'acte. Le 16 octobre 1940, il est envoyé avec quelques camarades mineurs au tout nouveau prytanée militaire de Rake Manor. « L'arrivée de Gérard de Carville,

Darchen, Duluat, La Ménardière et Méchin, ceux qui ont tâté de la vie militaire, ne contribue guère à remonter le moral des 70 jeunes gens qu'ils trouvent sur place...¹ » note André Casalis. L'école s'installe ensuite à Malvern et prend le nom d'École des Cadets de la France Libre. Joseph y reçoit une instruction militaire mais ne songe qu'à la quitter pour aller combattre. Le jour de ses 18 ans, il fait sa demande au capitaine Beau-douin qui dirige l'École des Cadets, mais lui oppose un refus. Le 13 septembre 1941, le général de Gaulle reçoit un à un les Cadets. Joseph réitère sa requête au général et quitte l'École le mois suivant.



Joseph Darchen à Camberley en juin 1942. Joseph est au centre avec le casque (coll. Christophe Tanguy)

Joseph est alors affecté à Camberley. Le 16 octobre 1941, il signe son acte d'engagement et est affecté au peloton motocycliste de l'escadron mixte constitué par le lieutenant Branet : « Pratiquement, j'ai tous les bons éléments et les types débrouillards² » note ce dernier. En février 1943, alors qu'ils sont à Crawborough, dans le Sussex, rattachés à une division blindée canadienne, ils sont « rappelés d'urgence à Camberley. Ordre de nous préparer à partir dans le *Western Desert* où le général désire concentrer au plus tôt sa petite armée. [...] Le 13 mars au soir, nous quittons Camberley sans regret³ ». Le capitaine Bra-

net et ses hommes embarquent à Liverpool pour rejoindre la force L du général Leclerc à Sabratha (Libye). Dans l'impossibilité de passer par la Méditerranée, ils doivent contourner toute l'Afrique. *Via* Freetown, Capetown, Aden, ils arrivent à Suez le 4 mai 1943, puis au Caire. Ils embarquent pour Sabratha *via* Alexandrie et Tripoli. En juillet, le 501^e RCC est formé et, le 19, Joseph Darchen est affecté comme motocycliste au PC. À partir de fin août 1943, son unité rejoint le Maroc et intègre la 2^e division blindée (2^e DB), créée le 24 août dans le cadre de la réorganisation de l'armée d'Afrique. Début septembre, la 2^e DB stationne à Casablanca et reçoit le matériel américain promis. Le 501 est équipé en chars, véhicules et équipements puis la division se regroupe dans la forêt de Témara au sud de Rabat. Joseph y reçoit sa moto. Tout l'hiver, le régiment s'entraîne activement et participe aux manœuvres de la division.

La division est organisée en trois groupements tactiques selon le modèle des divisions américaines afin d'être intégrée à l'armée américaine⁴. Le 501^e RCC, lui, est rattaché au Groupement Tactique V, commandé par le colonel Warabiot. Le 20 mai 1944, Joseph embarque sur le *Capetown Castle* à Oran afin de rejoindre la Grande-Bretagne avec le reste de la 2^e DB. Le 30 mai, le navire accoste à Liverpool où, de là, les hommes se dirigent vers



Joseph Darchen à Rabat (coll. Christophe Tanguy)

HISTOIRE



Huggate, dans le Yorkshire, afin de finaliser son programme d'entraînement. Le 20 juillet, le régiment reçoit l'ordre de se tenir prêt à faire mouvement vers les ports d'embarquement du sud de l'Angleterre. Le régiment embarque à Weymouth le 1^{er} août 1944 et débarque à Utah Beach le 3. Joseph prend part à la libération d'Alençon et d'Écouché. Le 24 août, il participe aux durs combats d'Antony et de Fresnes. Alors que des chars s'engagent sur la RN 186 qui va de la Croix de Berny à Fresnes, Joseph précède, à moto, la jeep du lieutenant Jacques

Hébert et de son chauffeur Jean Le Vaillant. « Nous suivions en jeep au plus près, mais les chars filaient et nous fûmes bientôt seuls sous un feu nourri d'armes automatiques qui prenaient la route en enfilade vers l'ouest⁵ ». La jeep est atteinte, Le Vaillant tué sur le coup, Hébert s'en sort. Joseph est gravement blessé à l'épaule droite. Pris en charge par un médecin FFI, il est dirigé vers le dispensaire d'Antony. Quand les Rochambelles viennent le chercher le lendemain, il refuse d'obtempérer mais est évacué d'autorité vers l'Angleterre. Rétabli, il rejoint le 8 novembre 1944, le PC du 501^e RCC à Reherrey dans les Vosges, à la surprise générale de ses camarades qui le croyaient mort. À nouveau sérieusement blessé à la jambe et à la main lors de manœuvres, le 21 décembre 1944 à Contrexéville, il est évacué à Vittel puis envoyé au Val-de-Grâce pour recevoir des soins et entamer une rééducation jusqu'en mai 1945. Le 1^{er} août 1945, Joseph Darchen est démobilisé.

Christophe Tanguy

Album « Joseph Darchen, un Français Libre dans la 2^e DB », réalisé par sa fille et son petit-fils. Possibilité de recevoir l'album en PDF sur simple demande à : christophetanguy@free.fr.

- 1 CASALIS André, *Destins brisés. Cadets de la France Libre*, Tome III-1, p. 105
- 2 BRANET Jacques, *L'escadron. Carnets d'un cavalier*, Paris, Flammarion, 1968, p. 129
- 3 BRANET Jacques, *L'escadron. Carnets d'un cavalier*, Paris, Flammarion, 1968, p. 140
- 4 Le 1^{er} août 1944, lorsque la 2^e DB est débarquée en Normandie, cette dernière est rattachée à la III^e armée américaine du général Patton.
- 5 « La mort de Jean Le Vaillant racontée par Jacques Hébert », in <http://www.francaislibres.net/liste/fiche.php?index = 79951>

Les archives de la France Libre

Plusieurs risques menacent la pérennité des archives privées de la France Libre : la dégradation matérielle des documents, souvent conservés sur un support fragile qui craint la lumière, la chaleur et l'humidité ; la dispersion des fonds d'archives par manque de place ou du fait de la multiplicité des ayants droit ; parfois la destruction quand la transmission n'a pu être assurée ; l'utilisation lucrative par des générations de détenteurs ayant perdu le lien affectif qui liait leurs parents aux documents ; le détournement par des personnes pouvant utiliser ces documents dans des conditions qui n'offrent aucune garantie quant au respect des règles de la méthode historique.

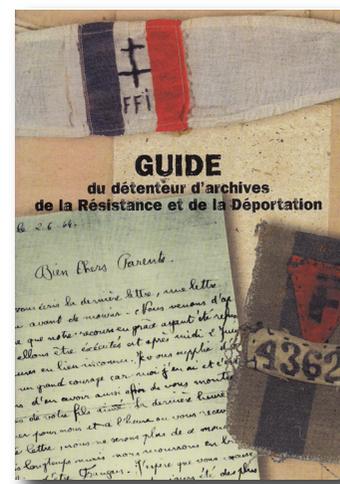
Pour prévenir ces risques, les services d'archives publics du ministère de la Culture et du ministère de la Défense offrent des garanties en matière de conservation, de mise en valeur historique et de communication aux chercheurs respectueux du cadre légal.

La cession de votre fonds d'archives peut faire l'objet d'un don, précisant les conditions de consultation et laissant au donateur un droit d'accès permanent à son fonds, ou d'un dépôt qui ne comprend pas de transfert de propriété.

Si vous souhaitez plus d'informations, vous pouvez consulter le Guide du détenteur d'archives de la Résistance et la Déportation, disponible sur le site de la Fondation sur :

www.francelibre.net/les-archives-de-la-france-libre

Vous pouvez également contacter le responsable des recherches historiques par courrier à l'adresse de la Fondation de la France Libre : 16 cour des Petites-Écuries 75010 Paris, par courriel à documentation@france-libre.net ou par téléphone au : 01 53 62 81 84 du lundi au jeudi de 9 heures à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 h 30, et le vendredi de 9 heures à 12 h 30 et de 13 h30 à 15 heures.



La rédaction

CULTURE

Atlas de la France dans la Seconde Guerre mondiale

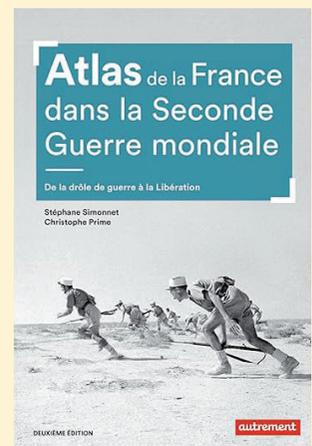
En ce 80^e anniversaire de la Libération du territoire métropolitain, les éditions Autrement ont décidé d'éditer une nouvelle édition de l'*Atlas de la France dans la Seconde Guerre mondiale*. En 2015 déjà, une première édition avait été réalisée avec, pour auteurs, deux historiens reconnus dans le monde de l'histoire du second conflit : Stéphane Simonnet, docteur en histoire, ancien directeur scientifique du Mémorial de Caen et, par ailleurs, délégué de la Fondation de la France Libre pour le département du Calvados ; ainsi que Christophe Prime, historien au Mémorial de Caen et auteur de nombreux ouvrages sur la Seconde Guerre mondiale, dont *L'Amérique en guerre 1933-1946* (Perrin, 2024). Grâce à une cartographie réalisée par Claire Levasseur, cet atlas nous permet de nous replonger dans les grandes phases du conflit, avec comme axe d'analyse la France. Quatre grandes parties se distinguent. Tout d'abord, le début de la guerre (1939-1940) où les différentes phases de la campagne de France sont mises en avant, sans oublier l'engagement du corps expéditionnaire en Norvège, où une carte permet de retracer les opérations autour de Narvik. L'été 1940 marque aussi la naissance de « deux France » : Deux cartes, côte à côte, permettent de mettre en avant l'installation de l'État français à Vichy et le siège de la France Libre à Londres.

Une deuxième partie est consacrée, elle, aux combats menés à l'échelle mondiale. Le rôle joué par les Forces françaises libres y est largement mis en avant, de l'expédition de Dakar en 1940 à la campagne de Syrie en 1941, en passant par le coup de force de Saint-Pierre-et-Miquelon en décembre 1941 ou la campagne de Tunisie en 1943. Une double page est tout particulièrement intéressante (pp. 42-43) car les forces navales et aériennes françaises libres sont mises à l'honneur. La troisième partie s'intéresse à un volet plus national, avec l'action de la résistance en métropole. La Résistance est, au fond, un sujet qui n'est pas simple à aborder car différents acteurs et organes entrent en jeu. Stéphane Simonnet et Christophe Prime ont donc « disséqué » la Résistance pour expliquer l'organisation militaire de la Résistance

(avec un focus sur le BCRA), la mise en place des différents cadres militaires, les différences entre les mouvements et les réseaux, les maquis, l'unification de la Résistance en 1943 et le rôle joué par la Résistance dans les opérations du débarquement de juin 1944. Enfin, l'Atlas consacre 27 pages à la libération du territoire métropolitain, du mois de juin 1944 à mai 1945. La participation française étant souvent réduite à quelques faits militaires, l'ouvrage permet de remettre en perspective le rôle joué par les troupes françaises : les différentes missions SAS sur l'ensemble du territoire, la participation des Forces navales françaises le Jour-J, le rôle de la 2^e DB dans la libération de Paris, le débarquement de Provence, la remontée du Rhône, l'Alsace, sans oublier les combats dans les différentes poches de l'Atlantique et le front des Alpes au printemps 1945. Le rôle joué par les maquis et l'armée des ombres n'est pas omis.

Cet ouvrage fait écho et complète l'*Atlas de la France Libre*, écrit par Sébastien Albertelli en 2010, aussi chez Autrement. Véritable outil de travail, cet ouvrage peut aussi bien être utilisé par des spécialistes que par un public non initié au second conflit mondial.

Voguant entre roman et biographie, Jean-Christophe Notin mène ainsi une véritable enquête, recoupant les informations et les archives afin de retracer la vie de Lazare, dit « Petit Louis ».

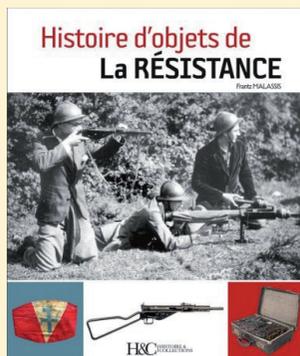


Atlas de la France dans la Seconde Guerre mondiale. De la drôle de guerre à la Libération

Stéphane Simonnet, Christophe Prime

Éditions Autrement, Collection Atlas/Mémoire, janvier 2024, 95 p., 24 €

Histoire d'objets de la Résistance



En février dernier, Frantz Malassis, chef du département documentation et publications au sein de la Fondation de la Résistance, a fait publier son livre *Histoire d'objets de la Résistance* (Histoire&Collections). Si les ouvrages sur la Résistance sont monnaie courante, le livre de Frantz Malassis a la particularité de prendre cette objet d'étude par le prisme des objets permettant d'avoir une approche de l'histoire de la Résistance vue d'en bas. S'appuyant sur de nombreuses photographies d'époque et d'objets provenant, en particulier, du Musée de la Résistance

nationale (Champigny-sur-Marne), cet ouvrage est ainsi un véritable « livre-musée ».

Ce travail est l'occasion de revenir sur des objets mythiques de la Résistance, de les étudier de façon précise et analyser les modes d'adaptation (matériel, économique, géographique...) des résistants au fil des évolutions de la guerre. Différentes thématiques structurent le livre : *Alerter l'opinion* (rôle de l'imprimerie, de la photographie de contre-propa-

gande...); *Communiquer et renseigner* (les postes émetteurs-récepteurs, le codage...); *Transporter et déplacer* (le rôle des bicyclettes, des *lysander*, le *welbike*, la traction-avant...); *S'armer pour combattre* (les containers de parachutage, S-Phone, la Sten Mk II, les armes antichars, le *welrod*, le matériel de sabotage...); *Se cacher, disparaître, se reconnaître* (les caches, la fabrication des brassards, afficher son identité par le biais de titres d'épaulement...); *Réagir face à la répression* (cartes d'évasion en soie, les cercueils miniatures, les graffitis, les écrits, les dessins...).

Derrière l'histoire de tous ces objets, se cache souvent l'histoire d'un résistant, d'une résistante ou d'un événement marquant. Ainsi l'auteur remet en lumière des destins parfois oubliés : le reportage photo diffusé dans un journal clandestin après la manifestation du 11 novembre 1943 à Oyonnax ; l'usage de la bicyclette et du PIAT via le témoignage d'Hubert Cloix ; le *Welbike* et le *Compagnon* de la Libération André Jarrot ; ou bien encore les souvenirs gardés par Odile de Vasselot permettant de se plonger dans la vie quotidienne du réseau Comète. Ce livre, préfacé par Fabrice Grenard, est ainsi à mettre entre les mains d'historiens, des passionnés, mais aussi des jeunes générations qui pourront toucher du doigt l'histoire de la Résistance avec un angle captivant.

Histoire d'objets de la Résistance

Frantz Malassis

Histoire&Collections, février 2024, 112 p., 22 €

Le Mémorial des FAFL en Grande-Bretagne

Notre délégué pour la Mémoire des FAFL, Frédéric Bentley, a tenu à souligner la publication récente du dernier ouvrage signé par Frédéric Bruyelle. Après avoir consacré un livre sur l'histoire du groupe de chasse « Ile-de-France » (*Artipresse*, 2010), Frédéric Bruyelle s'est penché sur une question plus large, à savoir l'histoire des FAFL en Grande-Bretagne. L'ouvrage retrace l'histoire de ces jeunes aviateurs, engagés pour la libération de la France et premiers parmi les FAFL. Il faut rappeler que les effectifs FAFL sont les plus modestes parmi les forces armées de la France Libre. Aujourd'hui, les historiens estiment que 3 200 à 5 000 volontaires ont pu bénéficier du statut FAFL, mais qu'en raison des pertes enregistrées, les effectifs disponibles n'ont jamais dépassé 3 000 personnes. Édité par Heimdal, l'ouvrage illustre les textes grâce à plusieurs centaines de photographies, mais aussi insignes, extraits de carnets de vols et archives, dont des documents inédits provenant d'archives familiales.

Le Mémorial des FAFL en Grande-Bretagne

Frédéric Bruyelle

Heimdal, février 2024, 224 p., 35 €



CULTURE

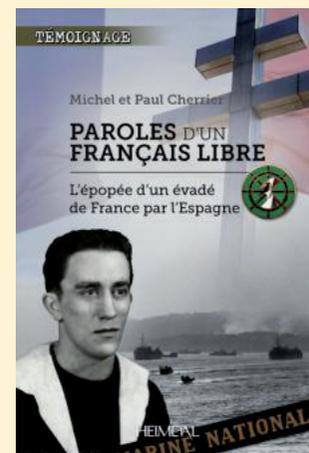
Paroles d'un Français Libre

Le 31 décembre 2023, décédait Michel Cherrier, à quelques semaines de fêter ses 103 ans. En décembre 2022, la *Revue de la Fondation de la France Libre* (n°85) avait relaté le parcours et l'engagement de Michel, de sa Normandie natale à son évasion par l'Espagne en 1942. Avec l'aide de son petit-fils, Paul Cherrier, c'est aujourd'hui tout un ouvrage qui retrace la vie de Michel Cherrier, aux éditions Heimdal, sous le titre « Paroles d'un Français Libre. L'épopée d'un évadé de France par l'Espagne ». Préfacé par Michel Boivin, professeur émérite des universités, spécialiste de l'histoire de la Manche, et richement illustré d'archives personnelles, de photographies, de cartes et d'illustrations, l'ouvrage permet de nous plonger dans l'épopée d'un Français « Libre ».

Né le 23 février 1921 à Dives-sur-Mer (14), orphelin de sa mère à cinq ans, Michel Cherrier grandit dans le Berry auprès de sa tante. C'est dans le centre de la France qu'il prend goût pour les métiers de bouche, notamment la boulangerie et la pâtisserie qui ne le quitteront plus. De retour en Normandie au cours des années 1930, auprès de son père, propriétaire de l'hôtel de la gare de Dives, c'est en toute logique que Michel se lance dans un apprentissage en pâtisserie. En 1938, le voici apprenti à Forges-les-Eaux, avant de s'installer à Caen à la veille de la guerre, non loin de la gare. C'est donc là que Michel Cherrier apprend la déclaration de guerre et l'attaque de la France par l'Allemagne en mai 1940. Si les troupes allemandes ne sont pas encore en Normandie, le vent de la guerre se fait ressentir via les nombreux réfugiés qui s'arrêtent à la boulangerie caennaise. En juin 1940, écoutant son père qui lui demande de quitter la région avant que les Allemands arrivent, Michel Cherrier enfourche sa bicyclette et rejoint le Sud de la Loire où se trouve une partie de sa famille. Pensant être l'ultime rempart face à l'invasion, la Loire n'a pas le pouvoir escompté et c'est à Neuilly-en-Berry, dans le Cher, que Michel voit ses premiers Allemands. Après avoir tenté de rejoindre le Sud de la France dès l'été 1940, il décide finalement de revenir en Normandie début septembre et reprend son travail de boulanger. Commence la vie sous l'occupation : il apprend que son frère a été fait prisonnier pendant la campagne de France, l'installation des Allemands dans le Calvados et, surtout, une haine envers Pétain de plus en plus importante. En 1941, Michel souhaite de nouveau quitter la France, s'en aller vers l'Espagne et le Portugal. En juin 1941, il quitte Caen en train, direction une nouvelle fois le centre de la France, à Marmagne (entre Bourges et Vierzon). La tentative de rejoindre la zone libre est un échec face aux Allemands qui guettent la ligne de démarcation. Une nouvelle fois de retour en Normandie, Michel ne perd pas espoir de retenter sa chance. À Caen, l'Occupation continue : les restrictions, mais aussi les premières écoutes de Radio-Londres clandestinement, la peur de la dénonciation... En avril 1942, Michel Cherrier repart une nouvelle fois en direction du Berry et cette fois-ci, sa tentative réussit au cours de l'été 1942. Direction Toulouse, puis l'Ariège, dans l'optique de passer en Espagne. En novembre 1942, les choses se précipitent : les Allemands envahissent la zone Sud et les passages à travers les Pyrénées sont de plus en plus difficiles à entreprendre, sans parler des conditions hivernales. En décembre, accompagné d'un Espagnol, Ramon, Michel traverse la frontière et retrouve de nombreux autres évadés à Sort, non loin d'Andorre. Les carabiniers transfèrent les Français vers Lérida puis au camp de Miranda où les conditions de détention sont là aussi inhumaines.

Juin 1943, Michel Cherrier est libéré et prend la direction de Madrid puis du Portugal. Il s'embarque sur le *Djebel Aurès* avec près de 700 autres personnes. À Casablanca, Michel est emmené à Médiouna où des centres de recrutement ont été installés. Ne s'intéressant pas aux querelles De Gaulle - Giraud, Michel Cherrier souhaite avant tout s'engager pour libérer son pays et, le 7 juillet 1943, s'engage dans les Forces Maritimes d'Afrique. Placé en service au dépôt à Casablanca, sans affectation de navire, on lui détecte une hernie qui doit être opérée. Après un séjour à l'hôpital et une convalescence à Tiflet, Michel doit attendre le 9 avril 1944 pour enfin embarquer sur un navire. Sur l'*USS General Butner*, il vogue vers les États-Unis afin de renforcer des bâtiments français. À Norfolk, en Virginie, le poids de la guerre paraît loin : le chocolat, les cigarettes, le dentifrice... sont distribués en abondance. Michel Cherrier en profite pour se procurer un carnet qui ne le quittera plus jusqu'à la fin de la guerre. En mai 1944, embarquement sur le *Marocain*, un destroyer d'escorte, en tant que matelot boulanger. Le navire prend la direction de la Méditerranée et arrive à Bizerte le 1^{er} juin. Durant l'été 1944, le *Marocain* réalise diverses escortes le long des côtes nord-africaines, puis vers la Corse, avant de participer aux opérations du débarquement de Provence. Fin novembre, Michel Cherrier obtient sa première permission qui lui permet de revoir sa famille dans l'Ouest de la France, avant de reprendre la mer jusqu'en avril 1945. À la fin de la guerre, Michel est promu quartier-maître de 2^e classe et devient cuisinier à l'école des apprentis mécaniciens de Saint-Mandrier-sur-Mer.

Fin 1945, se pose la question de retourner à la vie civile ou de remplir... Le second choix est pris et Michel Cherrier signe pour deux ans. Embarqué sur le croiseur lourd *Suffren*, il rejoint l'Indochine au début de l'année 1946, au moment où la situation s'envenime. Après plus d'un an passé en Extrême-Orient, Michel est de retour en France où il est démobilisé en décembre 1947. Vient le temps du retour à la vie civile, dans une Normandie détruite par les bombes. Marié à Gillette en 1950, le couple s'installe à Luc-sur-Mer, à quelques encablures de *Sword Beach*, et ouvre une pâtisserie. Très investi dans le monde associatif des anciens combattants, Michel Cherrier a eu la volonté, jusqu'à sa mort, de faire vivre la mémoire des évadés de France par l'Espagne et des Français qui se sont engagés pour libérer la France.



Paroles d'un Français Libre. L'épopée d'un évadé de France par l'Espagne

Michel et Paul Cherrier

Heimdal, février 2024, 272 p., 28 €



L'accès à la Fondation

Le siège de la Fondation de la France Libre est installé au rez-de-chaussée du 16, cour des Petites-Écuries, dans le 10^e arrondissement. On y accède au nord par le passage des Petites-Écuries, entre le 15 et le 17 de la rue des Petites-Écuries, à l'est par le n° 63 de la rue du Faubourg-Saint-Denis, au sud par le n° 20 de la rue d'Enghien.

Pour y parvenir, plusieurs moyens de transport sont à votre disposition :

- en métro par les stations Château d'eau (ligne 4), Strasbourg-Saint-Denis (lignes 4, 8 et 9) et Bonne-Nouvelle (lignes 8 et 9) ;
- en bus par les stations Château d'eau (bus 32, 38 et 39), Strasbourg-Saint-Denis (bus 38 et 39), Porte-Saint-Denis (bus 20), Faubourg-Saint-Denis et Hauteville (bus 32), Petites-Écuries (bus 39) et Poissonnière-Bonne-Nouvelle (bus 20 et 39).

Des possibilités de stationnement sont à la disposition des automobilistes au n° 6 de la rue d'Hauteville, au n° 7-9 rue des Petites-Écuries, au n° 107 de la rue du Faubourg-Saint-Denis, au 16, rue Sainte-Apolline, au n° 5-7 et au n° 54 de la rue du Faubourg-Poissonnière.

CARNET

DÉCÈS

BOUZOLS Marie-Paule, née Teissier de Cadillan (veuve de Louis, FFL, Cadet de la France Libre, 2^e DB), le 29 mai 2024 à Paris (75)

DE GAULLE Philippe (FFL, FNFL, 2^e DB), le 13 mars 2024 à Paris (75)

MORAND Guy (FFL, Réseau Centurie, Déporté à Buchenwald), le 2 avril 2024 à Cannes (06)

NAISSANCE

La Fondation de la France Libre est heureuse de vous annoncer la naissance de Louise Jeltje Hilde Perreau, née le 2 avril 2024.

Félicitations à François Perreau, délégué de la France Libre au Pays-Bas, ainsi qu'à Jessica.

DANS NOS DÉLÉGATIONS

Bir Hakim... L'Authion

La délégation a reçu la notification d'une labélisation nationale au titre du 80^e anniversaire du débarquement et de la libération en Provence (projet N° 83/6 Cérémonie/chemin de Mémoire du 15 au 26 août 2024). À ce titre, nous sommes autorisés à utiliser le logo national du 80^e anniversaire sur nos supports de communication dans le Var.

Le 12 mars, une inauguration de la « Route de la Liberté » s'est tenue à Rayol-Canadel-sur-Mer, dans le Var.

Cette Route de la Liberté est un projet mené sous l'égide du conseil départemental et de Monsieur le Préfet qui sillonnera les points forts du débarquement et de la libération dans le Var.

Le 5 avril, l'amicale de la 1^{re} DFL de Côte-d'Or a tenu son assemblée générale. Journée conviviale où les commémorations à Nod-sur-Seine furent largement évoquées. Un comité fut créé, en septembre dernier, en vue de commémorer le 7 septembre cette jonction en sollicitant la présence des régiments concernés afin de revivre cet événement exceptionnel et unique en France.

Deux panneaux de la Route de la 1^{re} DFL furent inaugurés à La Croix-Valmer. Ces panneaux sont situés sur les plages même du débarquement ainsi qu'un panneau au point de rencontre de la 1^{re} DFL et des Alliés. Monsieur le Maire accompagné du conseil municipal et des enfants des écoles relatèrent ces faits historiques. Le



Dévoilement des panneaux d'informations de la 1^{re} DFL à Rougegoutte, le 8 mai 2024 (coll. Marie-Hélène Châtel)

chant de la 1^{re} DFL et la *Marseillaise* retentirent sur ces lieux historiques, devant une mer luisante, remplie de souvenirs.

Le 20 avril 2024, une inauguration s'est tenue à Frédéric-Fontaine, devant une population très à l'écoute. Lors de la campagne de libération de la France, en 1944, un groupe de Français libres du 1^{er} régiment de fusiliers marins, emmené notamment par Marcel Guaffi, Édouard Przybylski et Julien Roger, libéra la commune et fit 140 prisonniers. Avant la cérémonie, une marche fut organisée à laquelle j'ai participé, sur les traces de nos anciens.

Le 27 avril, inauguration du panneau de la « Route de la 1^{re} DFL » à Chaux, en présence du président du Conseil départemental du territoire de Belfort, de la présidente du Souvenir français et des maires où les panneaux furent déjà posés.

Le 8 mai, nous sommes retournés à Rougegoutte où le panneau de la Route de la 1^{re} DFL a déjà été posé mais monsieur le maire et son conseil municipal souhaitait des panneaux d'information de la 1^{re} DFL, déjà implantés à La Croix-Valmer, Nod-sur-Seine, Champagny, Giromagny et Andornay-Lyoffans-Magny Jobert-Palente. En présence de monsieur le Préfet du territoire de Belfort, une cérémonie majestueuse se déroula avec les enfants des écoles, agitant leur petits drapeaux de la 1^{re} DFL, et une population attentive. L'harmonie municipale n'a pas hésité à jouer la marche de la 1^{re} DFL devant 4 panneaux, l'un retraçant l'histoire de la 1^{re} DFL et 3 panneaux décrivant dans les moindres détails, heure par heure, ce que vécu Rougegoutte lors de la libération. Cérémonie très émouvante où Monsieur le Maire s'adressant aux enfants, dit : « Ces panneaux sont ici pour que vous sachiez ce que notre village a subi et nous ne devons jamais l'oublier ». Le *Chant des Partisans* et la *Marseillaise* furent ensuite chantés par la chorale de Rougegoutte.



Panneaux d'information de la 1^{re} DFL à Rougegoutte (coll. Marie-Hélène Châtel)

DANS NOS DÉLÉGATIONS

Pèlerinage 80^e anniversaire des combats en Italie : Sur les traces de la 1^{re} DFL

Le pèlerinage mémoriel de la 1^{re} Division Française Libre, sous l'égide de la Fondation de la France Libre, quitta la France, **jeudi 16 mai** aux aurores. Composé de 11 pèlerins, départ d'Orly, nous retrouvâmes à l'aéroport de Rome la famille de Villeneuve, puis Antonio Ciminna, vice-président de l'amicale nationale des fusiliers-marins commandos accompagné de sa femme et sa fille ainsi que son porte drapeau Francis, puis Monsieur Souleau nous rejoignit au cours du séjour.

Un dossier fut distribué à chacun, incluant : 2 cartes (du Garigliano et de la région de Montefiascone) ; Un récit succinct de la campagne d'Italie ; 3 pages « avant et après Tivoli » ; Plusieurs descriptions des moments forts des combats ; Sessa Aurunca ; l'histoire des cimetières militaires français en Italie ; Une description des combats vue par un fusiliers-marin.

Dès l'arrivée à Rome, nous fûmes pris en charge par Voyageurs du Monde et immédiatement direction « Abbaye de Monte Cassino ». Visite guidée où nous eûmes accès à la crypte, préservée des bombardements puis la basilique totalement reconstruite, seul l'arrière de l'autel échappa à la bombe qui n'explosa pas. Lieu imposant et magnifiquement orné de marbre. Puis direction Sessa Aurunca où, à trois reprises, nous essayons de franchir le Garigliano, faute de pont en bon état : le symbole de la difficulté était clair, nous avons pu percevoir un clin d'œil aux difficultés de nos anciens à franchir ce lieu. Sessa Aurunca, malheureusement légèrement dans le brouillard, nous découvrimmes le Château Ducal, dressé à 7 km du Garigliano, où fut installé le PC du Corps expéditionnaire français d'où le général Juin et ses commandants de division purent embrasser d'un seul coup d'œil tout le terrain de la prochaine offensive sur la ligne Gustav. Celle-ci barre l'entrée de la vallée du Liri en s'appuyant sur les deux énormes bastions que constituent le Monte Cassino au Nord et le monte Majo au Sud. Arrivée à notre hôtel à Castrocielo vers 20 heures, près de Pontecorvo.

Vendredi 17 mai, 1 heures, cérémonie officielle du 80^e anniversaire de la bataille du Garigliano, à Venafrò, en présence de Madame la Secrétaire d'État Patricia Miralles, sous la présidence de monsieur l'ambassadeur de France en Italie, Martin Briens. Étaient présents : le 1^{er} régiment de tirailleurs d'Épinal, 78 militaires ; le Colonel Michelin commandant l'unité, commandant des troupes ; le drapeau du 1^{er} régiment de tirailleurs et sa garde ; 2^e section du 1/3/18 et la musique du 1^{er} Tirailleurs (Nouba). Cérémonie émouvante, sous un soleil radieux, où les pèlerins de la 1^{re} DFL faisaient partie intégrante de la cérémonie, à gauche du monument. Le dépôt de gerbes de la Fondation - 1^{re} DFL s'effectua devant le monument aux morts à l'entrée du cimetière.

Aujourd'hui, deux grands lieux de mémoire commémorent la campagne d'Italie. « Le cimetière de Monte Mario à Rome et le cimetière



Cérémonie officielle du 80^e anniversaire de la bataille du Garigliano, à la Nécropole militaire de Venafrò, le 17 mai 2024 (coll. Marie-Hélène Châtel)

de Venafrò. Plus de 6 577 soldats tués, et également de 23 000 blessés. Le Corps expéditionnaire français en Italie totalise 30 000 pertes, tués et blessés. C'est un chiffre énorme car les effectifs du CEF étaient de 76 000 hommes, avec un pic de 110 000 hommes lors de la bataille du Garigliano¹ » souligne l'historien Guillaume Denglos.

Puis déjeuner, où la pasta traditionnelle ouvrait chacun de nos repas. Dans l'après-midi, nous nous dirigeâmes vers Tivoli, la Villa Adriana : *Le 5 juin 1944, vers 8h du matin, le brouillard recouvre la campagne romaine, l'escadron de fusiliers marins de Kermadec atteint le Tibre sans rencontrer de résistance. Le peloton de l'enseigne de vaisseau Mazières occupe Ponte Lucano, à 3 km au sud-ouest de Tivoli. Il surprend des sapeurs allemands en train de préparer la destruction du pont sur le Tibre. Mais vers 9h le brouillard se lève, il se retrouve encerclé dans le village.*

Le BM 5 qui suit à pied est arrêté par des tirs provenant, sur sa droite, de la villa Adriana, Kermadec qui revient de Ponte Lucano a pu passer, mais son scout car a été criblé de balles au passage et lui-même a été blessé.

Pour forcer le passage, le BM 5 doit monter une attaque avec l'appui de l'artillerie et des chars.

C'est dans ce site antique des jardins et des ruines de la villa édifié par l'empereur Hadrien que la guerre avait quelque chose d'incongru. Mais les Allemands y tenaient solidement. Il faudra 3 heures de combat pour que la 3^e compagnie du capitaine Thiriote et l'escadron Barberot qui l'accompagne, enlèvent la position et dégagent le peloton Mazières. 2 officiers, le lieutenant Delrieu et le sous-lieutenant Prost son tués 3 autres blessés.

Le BM 11 est allé traverser le Tibre à Lunghezza sur le pont du chemin de fer intact que tient la 3^e DIA, il s'est ensuite rabattu vers le nord, vers Bagni Abdule, dont il s'empare dans la soirée, faisant une quarantaine de prisonniers. À la tombe de la nuit, le BM5 a resserré son dispositif autour de Ponte Lucano et abandonné la Villa Adriana. Les Allemands qui ne sont pas loin, l'ont aussitôt récupérée Le lendemain matin, la 1^{re} compagnie du capitaine Hautefeuille et l'escadron Barberot, l'attaquent de nouveau derrière un barrage d'artillerie et la reprennent en moins d'une heure. Pendant que la 2^e brigade consolide sa position, le BM 5 se regroupant à Ponte Lucano et le BM 4 à la Villa

Adriana, les escadrons Savary et Langlois passent le Tibre.

Après la visite nous prenons la direction de Montefiascone. Dans le car, de nombreux faits 1^{re} DFL furent évoqués. Françoise Amiel lut des textes sur Barberot, lorsqu'il fut blessé, ses réactions, son style. Michèle Chrétien partagea des extraits de son livre, de son père, de ses recherches. Patrice Armspach essaya de relater l'histoire de la Croix de Lorraine, Germain Lemoine évoqua le BM 5, et son oncle par alliance, Compagnon de la Libération Jean Jestin. Marie Thérèse Maniscalco, devint notre Mascotte, et en tant qu'épouse de notre ancien porte drapeau, elle n'hésitait pas à s'exprimer. Neil Kearney, « notre » Américain, exprimait souvent ses réactions franco-américaines que nous accueillions très chaleureusement. Robin Cecchini, notre interprète, nous permettait d'échanger plus facilement au restaurant et lors de nos visites. Thierry de Villeneuve, spécialiste en photos militaires d'époque, nous relatait les détails historiques



Cérémonie sur les tombes du commandant Amyot d'Inville et Laurent Champrosay (coll. Marie-Hélène Châtel)

¹ <https://www.defense.gouv.fr/sga/actualites/campagne-ditalie-du-corps-expeditionnaire-francais-1943-1944#:~:text=Le%20corps%20exp%C3%A9ditionnaire%20fran%C3%A7ais%20en,de%20la%20bataille%20du%20Garigliano.>

DANS NOS DÉLÉGATIONS



Le 18 mai, cérémonie à Radicofani en l'honneur de la 13^e DBLE (coll. Marie-Hélène Châtel)

en lien avec les lieux que nous traversons. Nous avons trois portes drapeaux : Patrice Armspach, porte drapeau 1^{re} DFL et Thierry de Villeneuve, portant le drapeau du Souvenir Français d'Aix en Provence, ainsi que Francis, porte drapeau des fusiliers marins – Dixmude.

Samedi 18 mai. 10 heures 30, cérémonie à Radicofani en l'honneur de la 13^e DBLE en présence de Monsieur le Maire, selon le déroulement établi par Antonio Ciminna. Devant la stèle de la 13, Françoise Kearney, nièce de André Lichtwitz, présenta la 13^e DBLE avec fierté, puis en l'honneur du Colonel Laurent Champrosay, je lus un extrait du discours du général de Larminat qu'il prononça lors du dévoilement d'une plaque sur la maison natale du Colonel Laurent Champrosay. Monsieur le Maire de Radicofani nous accompagna pour le dépôt de gerbe.

Nous avons organisé un repas au bord du lac de Bolsena, présidé par la Secrétaire d'État Patricia Miralles, accompagnée du commissaire Jérôme Theillier, attaché défense auprès de l'ambassade. Ce fut un moment d'échange où nos pèlerins purent converser sur mille et un sujets auprès de la Secrétaire d'État. À 15 heures 30, à Viterbo, dévoilement d'une plaque par la

Secrétaire d'État, Antonio Ciminna représentant le Commandant Desgrées du Lou et moi-même, sur les lieux où d'Amyot d'Inville fut tué. La présence de madame le Maire de Viterbo, des autorités civiles et militaires locales, d'historiens qui effectuèrent le repérage nécessaire afin de déterminer le lieu exact où le capitaine de frégate Amyot d'Inville fut tué, prirent part à la cérémonie, aux hymnes nationaux italien et français. La lecture de la biographie d'Amyot d'Inville fut en italien. Compagnon de la Libération, il participa aux combats de Bir Hakeim, à la seconde bataille d'el Alamein ainsi qu'à la campagne de Tunisie. Il succéda au commandant Detroyat en 1941 et devint chef du 1^{er} bataillon de fusiliers marins. Il n'hésita pas à transformer son bataillon en régiment de reconnaissance blindé de la 1^{re} DFL. Une gerbe fut déposée dans ce lieu sauvage, près d'un ruisseau, sous un pont et c'est après le passage de huit véhicules, qu'Amyot d'Inville, dans un nuage de poussière et de fumée, fut tué sur le coup, à quatre mètres du Commandant Langlois. Nous nous devons de lui rendre hommage.

Dimanche 19 mai, nous sommes de retour près de Pontecorvo et cette journée fut dédiée à la vallée du Liri. Nous débutons par la visite du musée à Coreno Ausonio, lieu où sont regroupés



Dévoilement d'une plaque en hommage au commandant Amyot d'Inville, à Viterbo, en présence de la Secrétaire d'État Patricia Miralles (coll. Marie-Hélène Châtel)

tous les objets trouvés autour du Mont Mayo sous l'égide de l'association Linea Gustav. Casques, insignes, cartes 1^{re} DFL, uniformes ainsi que de nombreux effets allemands. Une mine d'information. Puis nous reprenons notre bus vers San Andrea, San Ambroggio, San Appolinare. Nous déjeunons à San Giorgio, déposons des drapeaux français portant l'insigne 1^{re} DFL, autour du monument aux morts en souvenir de tous ceux qui sont morts en ce lieu tragique, un homme s'approche et nous indique qu'une stèle française est érigée en lisière de la ville. Robin Cecchini, Italien, part en repérage et à son retour décidons, après déjeuner, de la découvrir. Nous trouvons au bord de la route, un lieu fleuri, bien entretenu, muni d'une plaque indiquant que les morts de la 1^{re} DFL sont enterrés à Naples. Nous inondons la stèle de petits drapeaux français 1^{re} DFL en chantant tous la *Marseillaise*, nous sommes pris d'une vive émotion.

L'étape suivante était le « musée de la Battaglia » à Monte Leucio. Ce lieu nécessitait un bus plus petit mais nous devions retrouver des accompagnateurs en voitures, entre temps nous constatons un éboulement de la route ce qui n'encourageait pas notre chauffeur. Nous primes la route du Monte Leucio mais la visite du musée ne fut pas possible.

Direction Rome. Nos diners reflétaient une atmosphère très joyeuse, chacun évoquait les anciens, les faits historiques et la joie d'être ensemble. Monsieur Souleau nous a rejoint à l'hôtel. Son père est enterré au cimetière de Monte Mario, il avait 3 ans. Grenoblois il n'hésite pas nous faire part de « sa vie » en tant qu'enfant qui n'a pas connu son père. Fils d'un polytechnicien, du régiment d'artillerie, il a vécu dans l'ombre d'un héros, son père.

Lundi 20 mai. Cimetière de Monte Mario. Nous commençâmes par nous recueillir sur la tombe de Monsieur Souleau qui était entouré de ses amis du RA, à côté d'Henri Silvy, tué à Guidoni, près de Tivoli. Puis honneur au commandant Amyot d'Inville et Laurent Champrosay, côte à côte dans le cimetière, quelle belle coïncidence. Je lus leurs biographies respectives sans omettre la fameuse phrase de Laurent Champrosay : « Ceux qui veulent me suivre pour se battre n'importe où pour le bien du pays, je les mènerai, je les conduirai qu'il reste ici, les autres peuvent s'en aller ». Dépôt de gerbe de la Fondation – 1^{re} DFL 1^{er} RFM puis suite au souhait du 1^{er} RAMA, une gerbe fut posée sur la tombe de Laurent Champrosay. Après lecture par Antonio Ciminna du parcours du 1^{er} RFM. *La Marseillaise* a capella retentit dans ce cimetière où de nombreux anciens de la 1^{re} DFL reposent en paix. Puis nous sommes attendus à la Villa Médicis, une guide hors pair nous fit découvrir ce haut lieux, ces vues imprenables, ces escaliers que nous montâmes et descendîmes à plusieurs reprises, en fin de journée nous avons parcouru 8 km !

Le restaurant, service lent, ne fut pas des meilleurs. Mais nous devons nous hâter et c'est là que Neil nous guida dans les méandres de Rome au vu de son chapeau. Notre rendez-vous auprès de l'ambassadeur prévu à 15 heures fut légèrement décalé et c'est avec le sourire, dans la chaleur romaine, que nous arrivâmes au Palais Farnese. Monsieur l'ambassadeur de France, Martin Briens, nous accueillit autour d'une grande table, dans son bureau, où nous échangeâmes sur notre voyage mémoriel, il

DANS NOS DÉLÉGATIONS



Les pèlerins avec Monsieur l'Ambassadeur de France en Italie, Martin Briens, le 20 mai 2024 (coll. Marie-Hélène Châtel)

nous fit part de sa joie de nous voir au cimetière de Venafro. Nous avons évoqué des possibilités d'échanges de pièces de musées privés entre la France et l'Italie. Je lui remis au nom de la Fondation de la France Libre le médaillon du Général Koenig et à Antonio Ciminna, un médaillon des fusiliers marins. La photo traditionnelle fut prise et il est vrai que nos pèlerins éprouvaient une certaine difficulté à quitter ce lieu magnifique rempli d'histoire. Sortant de l'ambassade la fatigue était au rendez-vous et

lorsque j'émis l'idée de marcher jusqu'à l'église Française Saint Louis, les regards parlaient et nous repriment le bus. Visite de Rome en car, le Colisée, le Vatican – de loin –, l'arc de Constantin, Saint Jean de Latran...

Mardi 21 mai, retour en France, une dernière visite commentée de la ville éternelle eu lieu dans le bus et c'est avec un peu de retard que nous atterrîmes à Orly. Notre voyage mémoriel s'acheva dans la joie d'avoir parcouru ces lieux



Monument sur l'ancien cimetière de la 1^{re} DFL, à San Giorgio (coll. Marie-Hélène Châtel)

historiques où la présence « politique » fut souvent ressentie, la 1^{re} DFL avait vécu en pensées avec ses anciens, fière et remplie de souvenirs. Le 80^e anniversaire des combats en Italie n'est que le début et nous nous retrouverons très vite, sur les traces de la 1^{re} DFL, en Provence, en Alsace et à l'Authion. Vive la 1^{re} DFL.

Marie-Hélène Châtel
Déléguee à la Mémoire de la 1^{re} DFL

Rappel des pèlerinages organisés en 2024

Vous pouvez vous inscrire et obtenir des renseignements auprès de Marie-Hélène Châtel à l'adresse suivante :

marie-helene.chatel@wanadoo.fr
ou par téléphone 06 22 71 68 35.

80^e anniversaire – Pèlerinage du débarquement en Provence (du 15 au 17 août et du 21 au 26 août 2024)

Cérémonie officielle du débarquement en Provence, le 15 août 2023 : La Croix Valmer, Cavalaire, La Londe les Maures, Boulouris, Hyères, La Farlede, la Garde, le Pradet, La Crau, La Valette et peut-être Toulon. Inscriptions pour le 30 juin au plus tard.

80^e anniversaire - Cérémonie à Nod-sur-Seine (7 septembre 2024)

9 heures 30 : Messe à Nod-sur-Seine

11 heures : Au monument de la jonction :

- chants, jeux par les enfants des écoles ;
- arrivée cérémonielle de deux drapeaux des régiments ;
- reconstitution de la jonction par un groupe d'histoire vivant ;
- prise de parole par un historien ;
- inauguration des panneaux « 1^{re} DFL – 2^e DB » aux entrées Nord et Sud du village.

Pèlerinage en Haute Saône, Territoire de Belfort et Alsace du 19 au 24 novembre 2024

Colombey-les-Deux-Eglises, Ronchamp, Champagny, Eboulet, Lyoffans, Andornay, Palente, Magny Jobert, Nécropole de Rougemont, Giromagny, Masevaux-Oberbruck, Dolleren-Sewen-Fennematt, Le Chambaran, Hillhausern, Herbsheim, Nécropole Sigolsheim, Selestat, Obenheim puis Strasbourg.

COMMUNICATION À NOS CORRESPONDANTS

Les rédacteurs de projets d'articles destinés à la revue qui souhaitent adjoindre à leur texte une ou plusieurs photographies sont priés de suivre les recommandations suivantes :

- Seuls les tirages photographiques et les fichiers numériques seront acceptés pour des raisons de qualité d'impression. Il est inutile de nous adresser des coupures de presse, des photocopies ou des impressions sur papier classique pour vos illustrations.
- En ce qui concerne les fichiers numériques, les auteurs doivent bien faire attention à nous adresser un fichier grand format, c'est-à-dire au minimum de 300 dpi (dots per inch) ou ppp (points par pixel), en particulier pour les photos de petite taille, comme les photos d'identité. Les clichés de moins de 100 ko auront un mauvais rendu à l'impression.
- N'oubliez pas d'indiquer la légende que vous souhaitez voir figurer et le nom de l'auteur du cliché (crédit photo).

Pour tout renseignement, vous pouvez contacter la rédaction par téléphone au 01 53 62 81 84 ou par courriel à documentation@france-libre.net.

La rédaction

DANS NOS DÉLÉGATIONS

Bouches-du-Rhône

Conférence de Michel Bouchi-Lamontagne, le 15 mai 2024 à Marseille

Le mercredi 15 mai 2024, Michel Bouchi-Lamontagne, délégué de la Fondation de la France Libre pour le Souvenir des Marins, s'est rendu à l'Hôtel de Région à Marseille dans le cadre d'une conférence consacrée à l'épopée des Forces Navales Françaises Libres et un hommage à l'amiral Muselier. Cette conférence, organisée par l'Association des Amis des Français Libres de la Région Sud et de la Corse, a réuni une assistance nombreuse parmi laquelle Renaud Muselier, président du conseil régional de PACA et petit-fils de l'amiral Émile Muselier, des marins, des aviateurs et des militaires de l'armée de Terre, dont le général de corps d'armée Thierry Laval, Gouverneur militaire de Marseille. L'occasion, ici, de revenir sur cette conférence dédiée à l'histoire de la Croix de Lorraine et aux FNFL.



Médecin en Chef (H) Bernard François Michel, Délégué de la Fondation pour les Bouches-du-Rhône, introduit la conférence dédiée aux FNFL (coll. B.F. Michel)

Les Forces Navales Françaises Libres ont pris comme emblème la Croix de Lorraine, selon un décret signé par l'Amiral Muselier, le 2 juillet 1940. Comme l'a expliqué le Médecin en Chef ^(H) Bernard François Michel, dans son discours introductif, la France Libre a retrouvé ainsi un symbole très ancien de rassemblement du peuple français que Saint Louis avait déjà fait graver sur les vitraux de la Sainte Chapelle à Paris.

Dès qu'il rejoint le Général de Gaulle à Londres, l'Amiral Émile MUSELIER, qui a rallié l'Angleterre par bateau, après une escale à Gibraltar où il a convaincu des aviateurs de rejoindre la France Libre, est nommé immédiatement chef des Forces Navales Françaises Libres et, à titre temporaire, des Forces Aériennes Françaises Libres (FAFL). Des Croix de Lorraine sont peintes à la hâte sur les avions.



Michel Bouchi-Lamontagne face au public attentif, le 15 mai 2024 (coll. B.F. Michel)

Un des premiers groupes des FAFL, constitué en Afrique et mis sous les ordres directs du Colonel Leclerc, est le Détachement Permanent des Forces Aériennes du Tchad qui va participer à l'opération de Koufra avec seulement deux Potez 29 biplans et deux Lyssanders, dont l'autonomie est insuffisante et qui sont ravitaillés par les Potez. Ce groupe deviendra plus tard le Bretagne qui s'illustrera pendant la campagne d'Italie et lors du débarquement en Provence où il bombardera des ponts, au profit de la Résistance. C'est la seule unité de l'Armée de l'Air qui a été décorée de la Médaille de la Résistance Française. Sa tradition est portée aujourd'hui par les Airbus ravitailleurs A 330 Phenix des Forces Aériennes Stratégiques.

Puis Michel Bouchi-Lamontagne, devant un public attentif et conquis, est entré dans le vif de sa conférence, décrivant dans les moindres détails les différentes unités et leur affectation, présentes tout au long du conflit et sur toutes les mers concernées. Un focus particulier a été fait par l'orateur sur les 27 marins des Forces Navales françaises Libres, nés dans les Bouches-du-Rhône et morts pour la France.

Par ailleurs, à l'occasion de cette conférence, un hommage a été rendu à l'Amiral Philippe de Gaulle, engagé dans les Forces Navales Françaises Libres le 23 juillet 1940, mort dans la nuit du 12 au 13 mars 2024.

Si vous êtes intéressés par le contenu intégral de la conférence, n'hésitez pas à contacter la délégation de la France Libre pour le Souvenir des Marins : marins.france.libre@gmail.com

Médecin en Chef (H) Bernard François Michel
Délégué des Bouches-du-Rhône

Tarn-et-Garonne

Le 8 mai 2024, à Montauban, Michel Laurens, délégué de la Fondation de la France Libre pour le Tarn-et-Garonne, a déposé une magnifique gerbe en présence de toutes les autorités départementales. Seulement deux associations patriotiques ont eu l'honneur ce jour-là, de déposer une gerbe, à savoir le Souvenir Français et la Fondation de la France Libre.

C'est avec beaucoup d'émotion que cet événement a été vécu tant par les associations patriotiques présentes, surtout les associations d'anciens de réseaux de résistance du département qui se sont sentis solidaires, que par notre délégué départemental. En effet, c'est la première gerbe de notre association qui est déposée sur ce département.

Michel Laurens
Délégué du Tarn-et-Garonne



Michel Laurens, accompagné d'enfants, dépose une gerbe sur le monument aux morts de Montauban (coll. Michel Laurens)

DANS NOS DÉLÉGATIONS

Haute-Savoie

Exposition : Les Compagnons de la Libération dans les établissements scolaires

La cérémonie au Mont Valérien, le 11 novembre 2021, lors de l'inhumation d'Hubert Germain, dernier Compagnon de la Libération, a rappelé aux Français l'existence de l'Ordre créé par le général de Gaulle le 16 novembre 1940 à Brazzaville pour récompenser les services exceptionnels menés par des personnes ou des collectivités civiles ou militaires s'étant signalées dans l'œuvre de libération de la France et de son Empire.

Aussi, la délégation haut-savoyarde de la Fondation de la France Libre a souhaité, en réalisant cette exposition, sortir de l'ombre et rendre hommage à ces onze Compagnons de la Libération qui n'ont pas voulu baisser l'échine et ont choisi la voie de l'Honneur.

Qui sont-ils ? (L'âge donné est pris sur l'année 1940)

Louis Armand, 35 ans, polytechnicien, cadre à la Société Nationale des Chemins de Fer à Lyon.



Une classe de CM2 attentive aux explications de Michel Bauden (coll. Pierre Martre)

René Bauden, 22 ans, employé à la Poste, mobilisé dans l'armée de l'Air, sergent à la base aérienne de Rayack en Syrie.

Jean-Claude Carrier, 43 ans, maître ébéniste, ancien combattant de la guerre 1914-1918, pionnier de « Libération » et de l'organisation de la Résistance en Haute-Savoie, mort pour la France le 28 janvier 1944 à Pouilly sur Saint Jeoire.

André Devigny, 24 ans, ancien élève de l'École normale de Bonneville et lieutenant au 5^{ème} Régiment de tirailleurs marocains.

Jean Fournier, 23 ans, licencié en lettres classiques, mobilisé dans l'armée de l'Air, élève aspirant à l'École des observateurs au Maroc.

François de Menthon, 40 ans, professeur de droit, mobilisé comme capitaine au 133^{ème} Régiment de forteresse, blessé au combat et évadé de l'hôpital de Saint Dié.

François Morel Deville, 30 ans, lieutenant au Régiment de marche des spahis marocains à Damas en Syrie.

Théodose Morel, 25 ans, lieutenant au 27^{ème} BCA, chef du maquis des Glières, mort pour la France le 10 mars 1944.

Paul Morlon, 28 ans, polytechnicien, lieutenant commandant une compagnie du Régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad à Fort-Lamy.

Fernand Thévenet, 30 ans, diplômé de l'École coloniale, administrateur à Douala au Cameroun.

Alban Vistel, 35 ans, ingénieur chimiste, mobilisé dans l'artillerie comme sous-lieutenant, chef F.F.I. de la région R1 et libérateur de Lyon.

Le plus jeune avait 22 ans, le plus âgé 43 ans. Issus de milieux différents, ils sont un condensé de la société française de l'époque. Sans se connaître, ils ont refusé la défaite et voulu continuer le combat.

En présence des descendants de ces onze Compagnons et des autorités civiles et militaires, l'exposition a été inaugurée le 8 mai 2023.

Destinée à être présentée dans les villes du département, mais surtout aux élèves des collèges et lycées, elle permet de sensibiliser les jeunes générations au sens du mot « engagement » et leur rappeler que dans ce monde incertain où la guerre est à nouveau à nos portes, **la liberté n'est pas une rente, mais un combat**. Ces jeunes pourront à leur tour témoigner des valeurs incarnées par les Compagnons de la Libération.

Présentée à 70 chefs d'établissements, puis à des élèves attentifs et curieux de quarante-deux classes de collèges et de lycées, de la Terminale à la classe de 5e, et à trois classes de CM2, cette exposition poursuivra dans les mois à venir son tour des établissements scolaires. Géographie, pour recevoir de la Ministre de l'Éducation Nationale son prix en tant que lauréat national du CNRD.

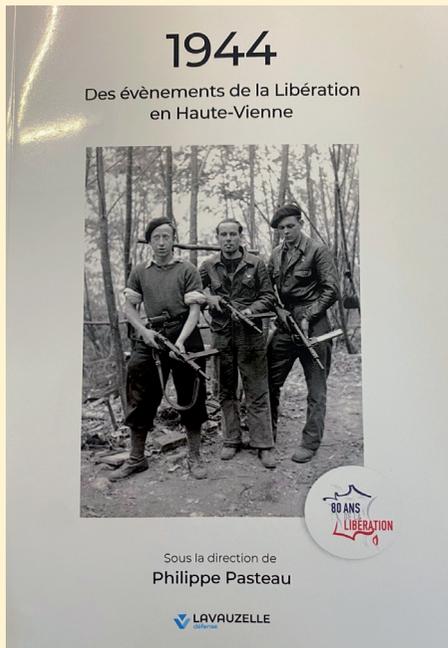
Général (2S) Pierre Martre
Délégué de Haute-Savoie



Panneau d'entrée de l'exposition (coll. Pierre Martre)

DANS NOS DÉLÉGATIONS

Haute-Vienne



L'ouvrage pédagogique consacré à la libération de la Haute-Vienne en 1944 (coll. J-M Brachet)

Le mercredi 22 mai, à la Préfecture de Limoges, deux ouvrages pédagogiques intitulés « Libération de la Haute-Vienne » ont été présentés sous la présidence de Monsieur le Préfet



Les représentants des différentes associations et fondations partenaires des ouvrages (coll. J-M Brachet)

Laycuras. Ce projet a été initié par la délégation militaire départementale, en liaison avec l'inspection académique, et a été élaboré avec des élèves issus de 20 collèges. Le document retrace des événements historiques survenus en Haute-Vienne en 1944 jusqu'à la libération du départe-

tement en août de la même année. La Fondation de la France Libre a été chaleureusement remerciée de son action de mécénat pour ce projet.

Jean-Marie Brachet
Délégué de la Haute-Vienne

Haute-Saône et Territoire de Belfort

Le samedi 20 avril dernier avait lieu l'inauguration du panneau de la route de la 1^{re} Division Française Libre à Frédéric-Fontaine, en Haute-Saône, commune libérée par la division le 26 septembre 1944. La cérémonie s'est tenue en présence du Maire, Monsieur Schiessel, de Madame Faivre, conseillère départementale, des maires du secteur, de la déléguée Mémoire de la 1^{re} DFL, Marie-Hélène Châtel, et d'Olivier Cardot, délégué départemental.



Inauguration du panneau de la 1^{re} DFL à Chaux (coll. Olivier Cardot)

Une quarantaine de personnes étaient présentes à ce moment important dédié au souvenir de l'automne 1944.

Le 27 avril suivant, la commune de Chaux, dans le Territoire de Belfort, libérée le 22 novembre 1944, accueillait à son tour un panneau de la route de la 1^{re} DFL. Cet événement s'est déroulé devant une cinquantaine de personnes dont Monsieur le Maire, Jacky Chipaux, les élus locaux, le Président du Conseil départemental ainsi que le Député. Marie-Hélène

Châtel prit la parole après Monsieur le Maire pour expliquer le concept de route de la 1^{re} DFL à travers la France

Enfin, le 8 mai dernier, 79^{ème} anniversaire de la fin du conflit 1939-1945, nous étions à Rougegoutte, petite cité du Territoire de Belfort, au pied du pays sous-vosgien pour inaugurer quatre panneaux d'information en mémoire de l'épopée de la 1^{re} Division Française Libre. Cette commune a été libérée, dans des conditions difficiles, le 23 novembre 1944.

Olivier Cardot
Délégué Haute-Saône et Territoire de Belfort



Dévoilement du panneau dans la commune à Frédéric-Fontaine, le 20 avril 2024 (coll. Olivier Cardot)

DANS NOS DÉLÉGATIONS

Hauts-de-Seine



Patrice Armspach lors de la cérémonie organisée au Mémorial de la Shoah, le 28 avril 2024 (coll. Michel Kempf)

Le 15 mars 2024, à Asnières-sur-Seine, Michel Kempf a organisé une cérémonie à l'occasion du 80^e anniversaire de la réunion du Conseil National de la Résistance qui s'est tenue le 15 mars 1944 au 60 rue Maurice Bokanowski. Étaient présents M. Antoine Broussy, directeur de la Fondation Charles de Gaulle, M^{me} Kelly O'Donnell, directrice adjointe de l'Onacvg 92, des élus de la ville représentants M. le Maire Manuel Aeschlimann, et des membres des associations patriotiques d'Asnières-sur-Seine et Colombes.

Le 28 avril, à l'occasion de la Journée nationale du Souvenir des victimes et des héros de la déportation, Patrice Armspach, porte-drapeau national de la 1^{re} DFL, a participé à la cérémonie organisée au Mémorial de la Shoah, ru Geoffroy l'Asnier, puis à celle du Mémorial des Martyrs

de la Déportation, square de l'Île-de-France. Les cérémonies ont été présidées par Madame Patricia Mirallès, Secrétaire d'Etat auprès du Ministre des Armées, chargée des Anciens combattants et de la Mémoire.

Michel Kempf



Les porte-drapeaux entourant les différents officiels devant la maison où Joseph Pontic (MNR) donna asile aux membres du CNR le 15 mars 1944 (coll. Michel Kempf)

Hérault

Au cours du premier trimestre 2024, le délégué de la Fondation est intervenu sur deux activités organisées par la délégation militaire départementale de l'Hérault. La première concernait les Cadets de la défense de l'Hérault. La deuxième un rallye citoyen organisé au profit du lycée Joseph Vallot de Lodève. Le mercredi 13 mars, les Cadets de la défense de l'Hérault ont rejoint le délégué de la Fondation au Centre Régional d'Histoire de la Résistance et de la Déportation (CRHRD) pour une activité mémorielle s'appuyant sur une présentation du centre et deux témoignages. La présentation du délégué concernait les différents espaces du CRHRD, de l'entrée en guerre à la naissance de la France Libre, l'émergence des différentes formes de résistances et l'espace consacré à la déportation particulièrement bien concrétisé par les objets des anciens résistants et déportés à l'origine de la création de ce centre. En deuxième partie d'après-midi, madame Marie-Claire Demangel, fille de madame Simone Demangel résistante Héraultaise marraine de la promotion 2023 des Cadets de la défense de l'Hérault et monsieur Lucien Lévy, interné à Drancy et enfant caché ont témoigné sur leurs expériences vécues au cours de la Seconde Guerre mondiale.



Le 13 mars, les Cadets de la défense de l'Hérault au CRHRD (coll. Gérard Verdanet)

Le jeudi 28 mars 2024 avait lieu le premier rallye citoyen, organisé à Lodève, au profit du lycée Joseph Vallot. « Un rallye Citoyen, c'est la rencontre des élèves d'un territoire avec ceux qui assurent notre sécurité au quotidien : les forces de sécurité intérieure, les forces armées, les services publics, les associations au service de la population et ceux qui transmettent la mémoire ». La journée a débuté par une cérémonie de levée des couleurs organisée pour les 240 lycéens en présence de monsieur le sous-préfet Eric Suzanne, de madame Gaëlle Lévêque, maire de Lodève, du lieutenant-colonel Bertrand Soreau, délégué militaire départemental, de monsieur Benjamin Arino, proviseur du Lycée Joseph Vallot accompagnés de madame Nathalie Marsaa, directrice du service départemental de l'Office Nationale des Combattants et des Victimes de Guerre de l'Hérault, de présidents et de porte-drapeaux du monde combattant et associatif. Les ateliers étaient organisés autour de six pôles : Mémoire, citoyenneté, sécurité défense, sport/solidarité développement durable. Le délégué de la Fondation avait en charge un atelier mémoire présentant les Français Libres. Cet atelier mettait en exergue la provenance des Français Libres (âges, origines, ...), une présentation de trois Français Libres Héraultais et de la Croix de Lorraine.



Le Français Libre Jean Louis François Nedelec et sa fille Véronique, le 5 avril 2024 (coll. Gérard Verdanet)

5 avril 2024 : rencontre avec le FNFL Jean Nedelec

Le 5 avril, le délégué rencontrait un Français Libre installé à Sète, monsieur Jean Louis François NEDELEC (né le 1^{er} novembre 1923 à Audierne, dans le Finistère) engagé en Angleterre le 20 juin 1940. Mi-juin 1940 réuni avec des camarades sur la digue d'Audierne deux des plus âgés proposent de quitter la France avant l'arrivée des Allemands. Monsieur Nedelec ainsi que les autres membres du groupe, dont les frères Jacques et Alexis Le Gall, embarquent sur L'Ar Zénith ravitailleur de l'île de Sein. De l'île de Sein, ils rejoignent l'Angleterre où Jean Louis François Nedelec s'engage dans la France Libre dès le 20 juin 1940. Il effectue différentes formations notamment auprès du capitaine Lescure jusqu'en février 1941 avant d'embarquer pour l'Afrique (Nigéria, Cameroun, Congo) et rejoindre ensuite Madagascar. Madagascar qu'il quittera en 1945 pour rejoindre Marseille.

Gérard Verdanet
Délégué de l'Hérault

DANS NOS DÉLÉGATIONS

Jura

Cérémonie hommage aux Français Libres, le 8 mai à Tassenières



Cérémonie sur la place Bir Hakeim, le 8 mai 2024, à Tassenières (coll. Bruno Raoul)

À Tassenières, devant le monument de Bir Hakeim, la cérémonie a reçu la labellisation 80^e anniversaire de la Libération, en présence du maire de Tassenières, Christian Petitjean et de son Conseil municipal ; de M^{me} Justine Gruet, députée du Jura ; de M. Schmidt, maire de Bretonnière, plusieurs élus des communes environnantes ; du capitaine Michel Sordet ; de M^{me} Marie-Claude Dole, présidente de l'association de la Mémoire de la Résistance jurassienne ; M. Robert Feuvrier, président des Diables bleus du Jura ; M. Gervais, délégué du Souvenir Français ; M^{me} Ponsot, présidente de l'ANACR Jura Nord ; de M^{me} Jacqueline Bourdiau, ancien maire de Tassenières ; de M. et M^{me} Jacques Gabriel, neveu de Marcel Gabriel ; de six porte-drapeaux dont celui de la France Libre porté par Vital Godin, fils de Français Libre ; de dix musiciens de la Lyre chaussinoise ; de l'école primaire de Tassenières avec leur enseignante.

Le maire, dans son allocution, a rappelé qu'il était important de se remémorer des événements qui ont façonné cette période cruciale de l'Histoire mondiale. Cette cérémonie nous engage à perpétuer l'héritage de ceux qui se sont sacrifiés pour que nous puissions vivre en paix.

Bruno Raoul, délégué du Jura de la FFL, a fait une synthèse sur toutes les compositions des Forces françaises libres et a rappelé l'engagement des femmes dans la France Libre. Le délégué a déposé la gerbe des amis de la Fondation de la France Libre, accompagné du maire de Tassenières, de Jacques Gabriel et de Claude Basset, fils de Français Libre, et de M^{me} Dole. Sonnerie aux morts, minute de silence, *La Marseillaise* et *La Marche de la 2^e DB*.

Puis le cortège s'est rendu au cimetière sur la sépulture de Marcel Gabriel, ancien combattant de Bir Hakeim, Tunisie, Italie, débarquement du 15 août 1944 et Libération de la France. Le délégué a relaté le grand parcours de Marcel Gabriel, combattant dans les Forces françaises libres. Toute sa vie, Marcel Gabriel a été fidèle à son engagement de jeunesse, a été porte-drapeau national de la 1^{re} DFL, de 1959 à 1974, puis a occupé le poste de président des anciens de la France Libre du Jura, puis délégué du Jura de la Fondation de la France Libre. Marcel Gabriel a témoigné dans les collèges et lycées pour que les nouvelles générations connaissent l'histoire de la France Libre.

La députée du Jura, Justine Gruet, a fait une allocution, rappelant qu'il est important d'organiser des cérémonies comme celle-ci, pour ne pas oublier les combattants de la liberté. Puis ce fut le dépôt de gerbe du délégué avec la députée et Jacques Gabriel. Ensuite le maire a déposé une gerbe, et M^{me} la députée à son tour a déposé une gerbe. Les musiciens ont entonné *La Marseillaise*.

Le maire a invité les participants à un vin d'honneur à la mairie.

La délégation du Jura remercie le maire de Tassenières, la députée du Jura, les porte-drapeaux, le Souvenir français du Jura qui s'est mobilisé pour cette cérémonie, les associations présentes, les musiciens, l'école et l'assistance venue en nombre.

Cérémonie de remise des prix du CNRD 2024

Mercredi 15 mai, à 15 heures, en préfecture du Jura, dans le salon Matet, s'est déroulée la remise des prix du Concours National de la Résistance et de la Déportation 2023-2024. Cette année, le sujet était « Résister à la déportation en France et en Europe ». Plus de 250 collégiens et lycéens, de huit établissements, ont participé. Le préfet du Jura, Serge Castel, présidait cette cérémonie, en présence du colonel Bernasconi, délégué militaire du Jura ; M^{me} Oula, directrice de l'ONACVG du Jura ; de M. Bodin, président du CNRD du Jura ; du chef de gendarmerie du Jura ; du directeur de la police départementale ; de M. Ben, directeur académique du Jura ; de M. Decharrière, préfet honoraire et président des membres de la Légion d'Honneur du Jura ; de M^{me} Binnot, présidente des membres de l'Ordre national du Mérite du Jura ; du colonel Barthelet, président du Souvenir Français du Jura ; de Pascal Hugonnet, président de la FNDIRP du Jura ; de M. Herbillon, président de l'ANACR du Jura ; de M. Raoul, délégué du Jura de la France Libre ; des chefs d'établissements, professeurs et lauréats.



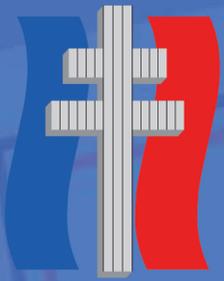
Les lauréats du CNRD 2023-2024, Clémence Fourier et Aristide Perraud, entourés par les différentes autorités, le 15 mai 2024 (coll. Bruno Raoul)

Après l'allocution de M. Politano, vice-président du CNRD ; de M. Bodin ; du directeur académique, puis du préfet du Jura, leur intervention précisait l'importance de ce concours et de cette action citoyenne que les élèves avaient réalisée. Toutes les personnalités ont remis un prix, le délégué du Jura donnait le prix de la Fondation de la France Libre au collégien Aristide Perraud, du collège La Rochat, des Rousses. La cérémonie s'est poursuivie avec le *Chant des Partisans*, le *Chant du Marais* et *La Marseillaise*. Le préfet invitait l'assistance au pot de l'amitié. La délégation de la Fondation de la France Libre remercie les services de l'Etat, tous ceux qui ont participé au succès de cette édition 2023-2024, en particulier les collégiens, les lycéens, les professeurs qui s'impliquent fortement, les directeurs d'établissements, le Souvenir Français du Jura, le président du CNRD Jura, la dotation en prix de la Fondation de la France Libre et les amis du Jura de la Fondation de la France Libre ont pu faire aussi une dotation, grâce à la subvention du Conseil départemental du Jura.

Bruno Raoul
Délégué du Jura de la FFL

AVIS À NOS ABONNÉS

Sauf avis contraire de notre part, les ouvrages faisant l'objet d'un compte-rendu dans notre revue ne sont pas disponibles à la vente à la Fondation de la France Libre.



La Fondation vous accueille

Le centre de documentation et de recherches

La Fondation conserve les archives de l'Association des Français Libres et d'un certain nombre d'amicales affiliées, ainsi que des documents et un ensemble de photographies de la période de la France Libre. Elle a vocation à accueillir des archives nouvelles provenant d'acquisitions ou de dons de particuliers, à les conserver et à les mettre à la disposition des chercheurs.

La bibliothèque regroupe plus de 2 500 volumes sur l'histoire de la France Libre, des Français Libres et de la Seconde Guerre mondiale, dont un certain nombre de publications de la période de la guerre.

Le centre de documentation et de recherches est accessible sur rendez-vous. Pour consulter les archives et/ou accéder à la bibliothèque, vous devez prendre contact avec Jérôme Maubec par téléphone au 01 53 62 81 84 ou par courriel à documentation@france-libre.net



Vue du centre de documentation
(© Serge Le Manour).

Les salles de réunion

Le siège de la Fondation compte deux salles de réunion. La première, avec ses 21 m², peut recevoir une quinzaine de participants. La seconde dispose d'une surface d'environ 75 m² avec une capacité d'accueil d'une soixantaine de personnes et des possibilités de vidéo-projection.



La salle de réunion extérieure
(© Serge Le Manour).



La salle de réunion intérieure
(© Serge Le Manour).



L'espace d'exposition
(© Serge Le Manour).

L'espace d'exposition

Un espace aménagé permanent, destiné à accueillir des expositions temporaires, est installé dans le hall du siège de la Fondation. Il peut accueillir des panneaux et des bornes interactives, et des vitrines sont à disposition afin de recevoir des objets.



L'espace d'exposition et le présentoir de la boutique (© Serge Le Manour).

La boutique

Installée dans le hall d'accueil du siège de la Fondation, elle accueille un ensemble de livres, de DVD et d'objets (insigne, médaille commémorative, carte de vœux, cravate...) en rapport avec l'histoire de la France Libre ou la Fondation.



L'accueil de la Fondation et de la boutique
(© Serge Le Manour).

Pour tout renseignement sur les salles de réunion, l'espace d'exposition ou la boutique, vous pouvez contacter Mariette Buttin par téléphone au 01 53 62 81 82 ou par courriel à contact@france-libre.net.